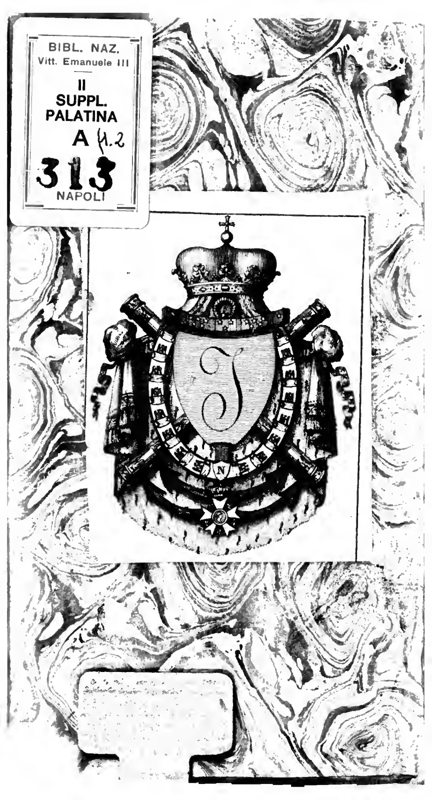



N



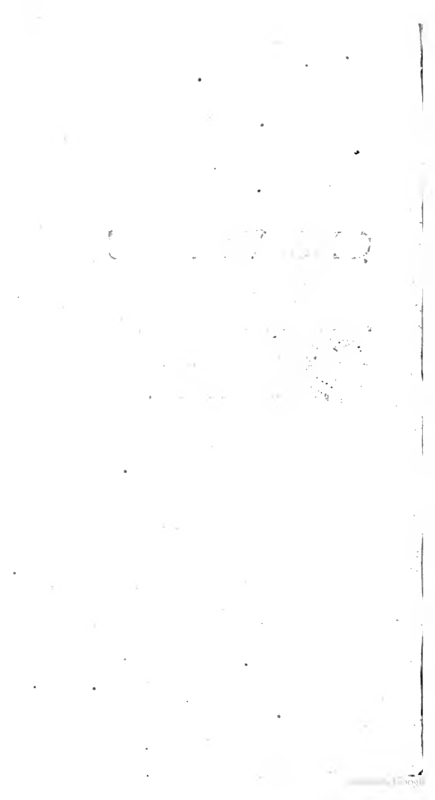
ŒUVRES

DE MONSIEUR

HOUDAR DE LA MOTTE,

TOME PREMIER.

SECONDE PARTIE.



ŒUVRES

DE MONSIEUR

HOUDAR DE LA MOTTE,

L'un des Quarante de l'Académie Françoise.

TOME PREMIER.

SECONDE PARTIE.





A PARIS,

Chez PRAULT l'ainé, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE
DES PIECES

Contenues dans le Tome premier.

SECONDE PARTIE.

ODES ANACREONTIQUES.

ODES IMITÉES D'HORACE.

ODARIA GALLICA

Anacreontico Stilo elaborata, & Latinis versibus reddita.

LA FORTUNE,

ODE

A MONSEIGNEUR

LE MARECHAL

DUC

DE BERWIC.

FORTUNE, ma Muſe t'appelle;
Pour BERWIC ſeconde mon zéle;
De ſa vie embellis le cours:
Conſtante une fois, ſur ſes traces,
Que par quelqu'une de tes graces
Il puiſſe compter tous ſes jours!



Nous te devons ce que nous sommes ;
C'est ta main qui des foibles hommes
Fait, à son gré, rouler le sort.
Seule, sur les ondes ameres,
Tu fais, aux vaisseaux téméraires,
Trouver le naufrage ou le port.



Des combats fiere souveraine,
C'est, ou ta faveur, ou ta haine,
Qui détourne ou conduit les traits ;
Et, sans ton arrêt qui l'ordonne,
Un front que le laurier couronne,
N'eût été ceint que de cyprès.



Tout suit ton empire infléxible ;
Présente & toujours invisible,
Tu prens place aux Conseils des Rois,
Quand, dans son aveugle foiblesse,
Le Peuple croit que la Sagesse
Elle seule y dicte ses loix.



Si, cédant à l'impatience,
Notre crainte ou notre eſpérance
Cherche à pénétrer tes decrets,
Bientôt un trouble inévitable
Punit l'empreſſement coupable
Qui veut en ſonder les ſecrets.



Les Dieux que nos ſoupirs implorent,
Peut-être eux-mêmes les ignorent,
Ou n'oſent nous les révéler :
S'ils nous accordent quelque oracle,
D'un ſens menteur, nouvel obſtacle,
Ils ſavent toujours le voiler.



Pour tromper l'humaine prudence,
Tu te plais, contre l'apparence,
A ranger les événemens.
Souvent, des ris naiſſent les larmes,
Et quelquefois de nos allarmes
Naiſſent nos plus heureux momens.



Lorsque l'Auteur de ta naissance
De son peuple fuit l'insolence,
Le même coup perça ton cœur :
BERWIC, dans ce funeste orage,
Tu crus voir, d'un commun naufrage,
Périr ta gloire & ton bonheur.



Fuis des lieux dignes du tonnerre ;
Le Ciel va dans une autre terre
Relever ton sort abattu :
La France, redoutable au crime,
Sert d'asyle aux Rois qu'on opprime ;
Et de patrie à la Vertu.



Après l'effort de la tempête,
C'est là que LOUIS, sur ta tête,
Fait lever un jour plus serain ;
Et, te confiant ses armées,
A la victoire accoutumées,
Te met les lauriers à la main.



Marche, la gloire t'accompagne;
Ta valeur affermit l'Eſpagne
Sous une douce & juſte loi;
Et le Tage a vû ſur ſes rives,
D'Albion les troupes craintives,
Fuir devant le fils de leur Roi.



Sur cette inacceſſible roche;
Quel Fort (a) de l'Olympe s'approche!
Quels Titans faut-il en chaſſer?
Tu viens; tout fuit, tout eſt en poudre:
Jupiter t'a commis la foudre:
Quel bras eût mieux sû la lancer?



Pourſuis, ſers d'une ardeur conſtante
Un Héros dont la main puiſſante
Prit ſoin d'adoucir tes douleurs;
Et qu'à jamais, dans notre hiſtoire,
L'avenir admire ta gloire,
Peut-être dûe à tes malheurs.

a) Nice.

AVIS.

Cette Ode est imitée de la douziéme Phytique de Pindare, où, en louant Midas, joueur de flûte, il raconte l'invention de cet instrument par Pallas. Comme Pindare parle d'une flûte guerriere, & que je parle d'une flûte douce, j'ai substitué à la fable de Pallas celle de Pan & de Syrinx.



LA FLUTE,

ODE

A MONSIEUR

DE LA BARRE,

Fameux Joueur de Flûte Allemande.

PRENS place en mes vers, cher LA BARRE,
Ne crois pas que ma Muſe avare
N'adreſſe ſon encens qu'aux Grands.
Ce n'eſt point l'eſpoir qui m'excite;
Et je rens au ſimple mérite
Le même honneur que je leur rens.



Je chante ces douces merveilles;
Ces ſons, ſouverains des oreilles,
Que ta flûte forme à ton gré;
Cet art redoutable aux cruelles;
Qu'inventa, pour triompher d'elles;
Le Dieu dans les bois adoré.



Syrinx, d'une courſe hardie;
Dans les forêts de l'Arcadie,
Pourſuivoit leurs hôtes légers:
Le péril accroît ſon courage;
Elle craint le tendre eſclavage;
Et ne craint point d'autres dangers.



Laſſe un jour, elle ſe repoſe;
A ſes côtés elle dépoſe
Ses fléches, ſon arc & ſon cor:
PAN la voit, la prend pour Diane;
Mais auſſi-tôt il ſe condamne,
Et la trouve plus belle encor.



Brûlant d'une ſoudaine flamme ;
Il lui dit l'ardeur de ſon ame ;
Elle part au même moment :
En vain il la ſuit & l'appelle :
Comme un cerf fuyoit devant elle ;
Elle fuit devant ſon amant.



Déja la Belle fugitive ;
Du Ladon atteignoit la rive ;
Et l'onde l'arrête en ce lieu.
Confuſe à ce nouvel obſtacle ;
Des Dieux elle implore un miracle
Contre les attentats d'un Dieu.



Ses piéds diſparoiſſent ſous l'herbe ;
Tout ſon corps n'eſt plus qu'une gerbe
De longs & d'humides rameaux ;
Et quand, dans ſon tranſport extrême ;
PAN croit embraſſer ce qu'il aime,
Il n'embraſſe que des roſeaux.



Il en sort un tendre murmure ;
Dont, malgré sa triste aventure,
Il sent suspendre son ennui.
Le bruit de ces roseaux l'enchante ;
Il aime la plainte touchante
Qu'ils semblent former contre lui.



Sur un de ces roseaux qu'il touche ;
Il soupire, il presse sa bouche ;
Le roseau lui rend ses soupirs ;
Il en fait l'instrument aimable,
Monument à jamais durable
De ses infortunés desirs.



Cet instrument, ses seules armes ;
Désormais supplée à ses charmes ;
Il n'a plus que d'heureux amours.
Dans son changement moins rebelle,
Syrinx, pour vaincre une cruelle,
Est elle-même son secours.



Ainsi ta Flûte enchantereſſe,
LA BARRE, inſpire la tendreſſe;
Tout s'enflamme à tes ſons vainqueurs;
L'Amour même en devient plus tendre,
Et, ne ſongeant plus qu'à t'entendre,
Il te laiſſe bleſſer les cœurs.



Un Dieu conduit ta main ſavante.
A ces ſons que ta Flûte enfante,
Apollon & Pan ont leur part.
En vain l'orgueil veut nous ſéduire;
Les Dieux ſeuls peuvent nous inſtruire
Des dernieres beautés d'un art.



C'eſt par eux que d'arides plaines
Virent les murailles Thébaines
Naître des accords d'Amphion;
C'eſt par eux que les Néréides
Virent, d'entre les bras perfides,
Un Dauphin ſauver Arion.



Privé du secours de son pere;
Orphée eût-il fléchi Cerbere,
Et de la mort forcé les loix?
Eurydice, malgré la Parque,
Eût-elle repassé la barque,
Qu'on ne doit passer qu'une fois?



Heureux & malheureux Orphée!
Ne pouvois-tu de ton trophée
T'assûrer un moment plus tard?
L'Enfer te rendoit sa captive;
Mais, hélas! ton amour t'en prive
Par un impatient regard.



Ne l'imite pas, cher LA BARRE,
Si quelque jour jusqu'au Ténare
Tu vas rechercher ton Iris:
Sois plus fidéle au Dieu des Ombres;
Et sans la voir, sors des lieux sombres;
Si ton bonheur est à ce prix.

Fin de la premiere Partie.

LE COURAGE.

ODE

A S. A. R.

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS.

Sur la Priſe de Lérida.

LOIN ſcrupuleuſes loix de l'exacte méthode;
Parons-nous d'une autre beauté;
Viens, Muſe de Pindare, & répands ſur cette Ode
La chaleur & la nouveauté.

❖

Tu chantois autrefois ces Héros de l'Elide,
Vaines images de Guerriers,
Qui diſputant le prix d'une courſe rapide,
Devoient leur gloire à leurs courſiers.

❖

Ces Athletes poudreux, ſpectacle de la Gréce,
Furent honorés de tes dons :
Et dans tes vers alors leur force & leur adreſſe
Uſurpoient de plus nobles noms.

✤

Contr'elles la valeur, le ſolide mérite
Souvent ſe trouvoient impuiſſans ;
Et dans un corps d'Achille une ame de Therſite,
Pouvoit leur ravir ton encens :

✤

Que de la vertu ſeule il ſoit la récompenſe :
Chante de plus dignes combats,
Où le Héros uniſſe à l'active prudence
Le mépris conſtant du trépas.

✤

Ciel ! qui m'a tranſporté dans les champs d'Iberie ?
Quel eſt ce redoutable Fort ?
D'un peuple de mutins la rebelle Furie
En fait au loin voler la mort,

✤

Sur ce Roc, disent-ils, nous défions la foudre,
Rien ne peut nous en renverser;
A céder nos remparts qui pourroit nous résoudre?
Condé n'a sçû nous y forcer.

❖

Je le vois, le Héros jaloux de cette gloire,
De Condé le digne Rival,
Qui dans ses vœux hardis demande à la Victoire
L'honneur d'être un jour son égal.

❖

C'est ce même Héros dont Steinkerque & Nervinde
Virent les glorieux essais;
Jeune & dans l'âge encor du conquerant de l'Inde,
Sa valeur hâta nos succès.

❖

Mais si loin des combats, une paisible étude
A depuis occupé ses jours,
Quel besoin aux grands cœurs d'une longue habitude?
Nés Héros, ils le sont toujours.

❖

Dès que Mars les rappelle, on les voit intrépides ;
S'applaudir du péril offert,
Et se dédommager par des exploits rapides
De ce repos qu'ils ont souffert.

✣

Muse, viens m'éclairer. Quel est le vrai courage ?
Est-ce un transport impérieux,
Qui devant les dangers répandant un nuage
N'offre que la gloire à nos yeux ?

✣

Tel a fait des combats la longue expérience ;
Mais du fer toujours respecté ;
C'est du même bonheur l'aveugle confiance
Qui fait son intrépidité.

✣

Pénétrons plus avant. Dans un jour de bataille
Tel s'arme d'un front menaçant,
Que l'on verroit pâlir, au pied d'une muraille ;
D'un péril toujours renaissant,

✣

Celui qui sçait braver, d'une tranquille audace,
De longs & d'assidus hazards;
Voilà le vrai Héros, tel que même la Thrace
Le pourroit confondre avec Mars.

❖

Vous, rebelles, tremblez à l'image éclatante
Que je trace ici d'un grand cœur;
La valeur naturelle, éclairée & constante,
Vous peint assez votre vainqueur.

❖

Mais quoi! les Elémens, secondant votre rage,
Conspirent contre mon Heros:
La Segre dans son camp s'est ouvert un passage,
Et l'assiége avec tous ses flots!

❖

Nos ennemis jaloux, liés par tant de ligues,
S'avancent à votre secours.
Céde, jeune Guerrier; le Sort par trop de digues,
De tes faits interrompt le cours.

❖

Mais non, malgré ce Roc où mille foudres tonnent,
Malgré les Fleuves débordés,
Malgré tous les secours que nos voisins vous donnent,
Il vous presse & vous lui cédez.

Nous triomphons enfin : sa valeur obstinée
Vient de nous ouvrir vos remparts
La Segre en frémissant se retire, étonnée
D'en voir sortir vos étendarts.

Avec ce conquerant partagez votre temple,
Sage Déesse des Guerriers ;
Digne de vos honneurs, il sçait à votre exemple,
Marier l'olive aux lauriers.



O D E
A LA LOUANGE
DE
MADAME DACIER.

Prononcée à l'Académie dans une Séance publique.

IL est un Sexe plein de charmes
A qui, pour étendre ses droits,
La Nature a donné des armes,
Souveraines même des Rois.
Mais par quelle loi téméraire
Au seul avantage de plaire
Réduit-on ce Sexe adoré,
De qui souvent l'esprit solide
Enleve à notre orgueil avide
L'honneur d'être plus éclairé ?



Dignes objets des jalouſies
Des plus redoutables Rivaux,
Les tems comptent des Aſpaſies,
Des Corinnes & des Saphos.
Peu content d'un mirthe frivole ;
A nos côtés ce Sexe vole
Moiſſonner de nobles lauriers :
Sans interroger la mémoire,
Notre Siécle compte à ſa gloire,
Des Scuderis & des Daciers.

Célébre Dacier, ta naiſſance
Te donnoit un droit ſolemnel
A t'orner d'un ſçavoir immenſe,
Puiſé dans le ſein paternel :
Avare de cet héritage,
Au mépris des ſoins du jeune âge ;
Tes veilles l'accrurent encor ;
Et de cette dot littéraire
L'Illuſtre Epoux qui ſçut te plaire
Vit croître ſon propre tréſor.



Ce Ministre dont les Ouvrages
Egaleront le cours des ans,
Fonda, pour éclairer les Ages,
Ce sanctuaire des Sçavans,
A ce Sexe qui sur ses traces
Veut moins de muses que de Graces,
Il ferma cet auguste lieu;
Mais il t'eût réservé ta place,
Si les Oracles du Parnasse
T'avoient prédite à Richelieu.



Téméraire, au moment que j'ose
Condamner l'oubli d'Apollon,
Je vois pour ton Apothéose
S'embellir le sacré Vallon.
Déja pour l'immortelle fête
Les neuf Sœurs ont paré leur tête
De fleurs qui bravent les hyvers;
Et ces filles de Mnemosine
Déja sur la Lyre divine
Préludent leurs plus doux concerts.



Tous ces demi-Dieux qu'au Parnaſſe
Plaça la ſage Antiquité
S'empreſſent de t'offrir leur place,
Hommage trop bien mérité.
A l'envi la troupe ſçavante
Jure qu'à ta plume élégante
Elle doit un éclat nouveau;
Et que le bruit de ſes merveilles
Secouru de tes doctes veilles,
En craint moins la nuit du tombeau.



Ce Sage de qui la vieilleſſe
Aux jeunes Graces fit ſa cour,
Dont la Philoſophique yvreſſe
Célébra Bacchus & l'Amour;
Anacréon t'offre ſa Lyre:
L'enfant aîlé vient de ſourire,
Charmé de la voir ſous tes doits:
Tu la touches; tu lui fais rendre
Un ſon plus flateur & plus tendre
Qu'elle ne rendit autrefois.



Ce Censeur (*a*) avec qui Thalie
Contre Socrate conspira ;
L'Affricain (*b*) aimé de Lelie
Que mille fois Rome admira ;
Celui (*c*) qui fit voir sur la Scene
De l'adultére & sage Alcmene
La pudique infidélité ;
Tous trois, embellis par ta plume,
Sentent à la fois qu'elle allume
Leur envie & leur vanité.

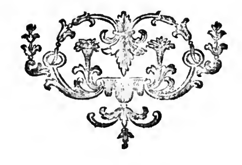


Mais arrête : à l'aspect d'Homere,
Pourquoi fléchis-tu les genoux ?
Que l'estime & l'accueil sincére
Soient réciproques entre vous.
C'est trop, généreuse Interpréte,
Que souvent ta plume lui prête
Des beautés pour d'informes traits.
Faut-il que ton art trop modeste,
Même en l'embellissant, proteste
Que tu ne l'égales jamais.

(*a*) Aristophane.
(*b*) Terence.
(*c*) Plaute.



Pardonne-moi, nouvelle Muſe,
Dans le nouveau jour qui te luit,
Tu vois que ſi l'erreur m'abuſe,
C'eſt pour toi qu'elle me ſéduit.
Dans notre lutte Poëtique
Du ſeul vrai, le zéle héroïque
Avoit enflammé notre cœur.
Eh! qu'importoit à notre gloire
Qui de nous deux eût la victoire,
Pourvû que le vrai fût vainqueur.



LES

LES

POETES.

ODE.

AUTEURS qui voulez prendre place
Près du Chantre ami de Pison,
Songez qu'il n'admet au Parnasse
Que la plus sublime raison :
Tout ce que l'esprit fait éclore
Doit d'une élégance sonore
Emprunter un éclat nouveau ;
Mais il veut qu'une ame héroïque
A l'Enthousiasme lyrique
Serve de guide & de flambeau.



C'eſt peu d'une vaine harmonie
Pour gagner l'amour des neuf Sœurs;
Malgré le plus heureux génie,
L'Art languit toujours ſans les mœurs.
Il eſt des Graces effrontées,
Qui du Dieu des Vers rebutées,
N'entrent point au ſacré vallon;
Et les Muſes toujours pudiques
Chaſſent ces Poëtes ciniques,
De qui le vice eſt l'Apollon.



Mais de ces Sirenes impures
Avez-vous évité l'écueil?
Craignez encor les impoſtures
Du monſtre flateur de l'orgueil.
Par de ſéduiſans ſtratagêmes
Il va vous montrer en vous-mêmes
Cent talens que vous n'avez pas:
Il offre un miroir au Pigmée,
Où ſa fauſſe image imprimée
Uſurpe la taille d'Atlas.



Tel est à son apprentissage
Et de la rime & du bon sens,
Qui croit que le plus noble ouvrage
Le céde à ses travaux naissans;
Qui d'une sotise, idolâtre,
La chante d'un ton de théatre
A ses Auditeurs ennuyés,
Et du haut de son arrogance
A pitié de leur ignorance,
S'il ne les voit extasiés.



Il croit dans sa verve échauffée,
Que les Pins, les Ciprès, les Ifs,
Comme autrefois aux sons d'Orphée,
Doivent accourir attentifs;
Que de lui sur les champs humides,
Pour le ravir aux mains perfides,
Les Dauphins viendroient se charger;
Que pour une Thebes nouvelle,
Aux loix de sa Lyre immortelle
Les pierres doivent se ranger.



Nous pardonnons à la jeunesse
Ces superbes égaremens
Où la jette la folle yvresse
De ses premiers amusemens :
Mais loin que l'âge nous mûrisse,
Et qu'en nous la raison fleurisse,
Tardive richesse des ans,
Sur l'aîle du Tems amenée,
La vieillesse arrive, étonnée
De nous trouver encor enfans.



Soit que sur la scene tragique
Nous pleurions d'illustres malheurs ;
Soit qu'avec le masque comique
Nous insultions aux folles mœurs ;
Qu'au bord des eaux, au pied des hêtres,
Du charme des plaisirs champêtres
Nous entretenions les échos,
Ou que sur la Lyre divine
Nous fassions avec Mnemosine
L'Apothéose des Héros.



Il eſt un art d'être modeſte ;
Entre les eſprits excellens
Apollon de ſa main céleſte
A partagé les grands talens :
Quelques beautés qui vous ſignalent,
Il en eſt que d'autres étalent,
Et que jamais vous ne trouvez ;
Devenez ſur cette indigence
Plus humbles de votre impuiſſance,
Que fiers de ce que vous pouvez.



Que j'aime à voir un Auteur ſage,
Cenſeur de ſes propres travaux,
Lent à ſe donner ſon ſuffrage,
Et prompt à louer ſes Rivaux ;
Qui généreuſement ſincére,
Cherche juſqu'en ſon adverſaire
Le beau, pour en être l'appui !
Plus louable, il faut qu'on l'avouë,
Pour les beautés même qu'il louë,
Que par celles qu'on louë en lui.



Loin la jalousie effrenée,
Ce monstre au farouche regard,
De qui l'haleine empoisonnée
Infecte le plus beau des Arts.
Rongé par sa propre malice,
Il a nos beautés pour supplice,
Et nos fautes pour aliment :
Sans craindre ses fiéres menaces,
Inventons de nouvelles graces,
Ne fût-ce que pour son tourment.



LA

PAIX.

ODE.

DOUCE Paix si chere au Parnasse,
Ton régne tant de fois chanté,
Ne laisse à ma lyrique audace
Aucun espoir de nouveauté.
Des climats où le Ciel se dore
Des premiers rayons de l'Aurore,
Jusqu'aux climats où meurt le jour,
Dans quelle terre assez déserte
N'a-t-on pas déploré ta perte?
N'a-t-on pas chanté ton retour;



Tu reviens tranquille & riante,
Tous les mortels font enchantés;
Mais cette joye humiliante
Leur reproche leurs cruautés.
Si ton régne a de si grands charmes,
Pourquoi dans les horreurs des armes,
Le laissoient-ils s'évanoüir?
Plus tes dons nous semblent aimables,
Plus nous nous avoüons capables
De n'en sçavoir pas mieux jouir.



LOUIS, de ta juste puissance
Nos Voisins s'étoient allarmés;
Combien de fois contre la France
La crainte les a-t-elle armés?
Dans la frayeur d'être moins libres,
C'est pour d'inconstans équilibres
Qu'ils ont si long-tems combatu.
Las enfin de ces longs divorces,
Ils sentent que contre tes forces
Il n'est de frein que ta vertu.



Ainsi rassemblant les nuages,
Les Aquilons audacieux
D'un amas ténébreux d'orages
Assiégent le flambeau des Cieux.
Toujours égal dans sa carriére
Le Soleil d'un trait de lumiére
Dissipe la noire vapeur,
Et la convertit en rosée,
Dont au loin la terre arrosée
Rend graces à l'Astre vainqueur.



Je parle au nom chéri d'Astrée;
Ecoutez-moi, Peuples & Rois;
D'une foi saintement jurée
Respectés à jamais les loix.
L'intérêt commun le demande;
Est-il bonheur qui n'en dépende?
Sureté, richesses, pouvoir?
Hélas! injustes que nous sommes!
J'ai honte d'alléguer aux hommes
D'autre raison que le devoir.



Eſt-ce donc pour troubler la terre
Que ſont formés les Souverains ?
Le Ciel leur met-il le tonnerre
Au lieu de ſceptre dans les mains ?
Au gré de leur orgueil avide
Faut-il que leur fureur les guide !
Le meurtre eſt-il un de leurs droits ?
Et, grands à méſure qu'ils oſent,
Sera-ce par les maux qu'ils cauſent
Qu'il faudra compter leurs exploits ?



Sentez mieux votre deſtinée ;
Faits pour rendre le monde heureux,
De l'Ambition effrenée
Craignez les conſeils dangereux.
Quelque éclat dont la gloire brille,
Les peuples ſont votre famille :
Rapportez-y tous vos projets ;
Et, devenus l'amour des vôtres,
Faites ſoupirer tous les autres
De n'être pas nés vos ſujets.



C'eſt de cet honneur magnanime
Qu'il vous ſied bien de diſputer ;
Tout autre combat eſt un crime
Aux Rois qui peuvent l'éviter.
Sans l'affreux ſecours de Bellône,
Il eſt un appui ſûr du Trône,
La Juſtice, mere des Loix ;
C'eſt-elle qui chaſſant la guerre,
Doit ſeule gouverner la terre,
Eternelle arbitre des Rois.



Vous, peuples, que réconcilie
Ce jour de Paix tant déſiré,
Ne ſongez qu'au nom qui vous lie ;
Nom trop long-tems deshonoré.
Qu'importe quel peuple nous ſommes ;
Soyez amis, vous êtes hommes,
Ce nom doit ſerrer vos liens,
Il eſt tems qu'une Paix chérie
Ne faiſant plus qu'une patrie,
Nous rende tous concitoyens.



Que tous les Etats soient tranquilles ;
Et l'un par l'autre reverez,
Confondus au sein de nos Villes,
Soyons-nous des hôtes sacrés.
Fille du Commerce fidelle,
Reviens, Fortune universelle,
Doux fruits des travaux & des soins ;
Et bénissons dans l'abondance
La Nature dont la prudence
Nous a liez par nos besoins.



Enfans de l'industrie humaine,
Beaux Arts, que l'Emulation
De progrès en progrès vous mene
Jusques à la perfection,
Dans le sein des expériences
Que le noble amour des Sciences
Forme ses paisibles Héros ;
Occupez de travaux fertiles,
Que l'ambition d'être utiles
Trouble seule notre répos.



Chaſtes Sœurs, reprenez la Lyre ;
Qu'elle enfante de nouveaux chants ;
Mais que la Paix ne nous inſpire
Que des accords vrais & touchans.
Souvent, coupable que vous êtes,
De la folle ſoif des conquêtes
Vous embraſez les foibles cœurs.
Et, par une baſſeſſe extrême,
Apollon s'attache lui-même
Au char inſolent des vainqueurs.

De leurs ſanguinaires batailles
Vous oſez les énorgueillir ;
Eh quoi ! parmi les funerailles
Quelles fleurs pouvez-vous cueillir ?
Parez-vous pour d'heureuſes fêtes,
Et laiſſez tomber de vos têtes
Cet amas ſanglant de lauriers.
La Paix reclame vos offrandes
Et ne veut plus voir de guirlandes
Que de Mirthes & d'Oliviers.



Votre encens ne doit ſe répandre
Que pour un Roy dont les vertus
Joignent au grand cœur d'Alexandre
L'ame ſenſible de Titus ;
Qui n'entre en la guerriére lice
Qu'armé des mains de la Juſtice,
Et ne combat que pour la Paix ;
Et qui pleure ces jours d'allarmes,
Où l'ardent tumulte des armes
Suſpendit pour vous ſes bienfaits.



LA
FUITE
DE SOI-MESME.
ODE.

JE ſuis la Raiſon qui me mene,
Et ſon flambeau même à la main,
Tel que l'antique Diogene,
Je cherche un homme, mais en vain.
Un homme qui digne de l'être,
Ne s'attache qu'à ſe connoître,
Et qui ſçache vivre avec lui;
Un homme de qui l'ame nuë
Ne ſoit pas à ſa propre vûe
La plus triſte ſource d'ennui.

Le chercherai-je à ces Théatres,
Vive école des passions,
Qui charment les cœurs idolâtres
De leurs vaines illusions;
Où, par des avantures feintes,
On nous fait à de fausses plaintes
Prendre une véritable part;
Où, dérober l'homme à lui-même
Fut toujours le talent suprême,
Et la perfection de l'art.

Le chercherai-je dans ces Fêtes
Que la folle joye inventa,
Dont pour ses coupables conquêtes
De tout tems l'Amour profita?
Ou de puériles Protées,
Sous mille formes empruntées,
Charment burlesquement les yeux;
Et, fiers de leur extravagance,
Semblent disputer en cadence
A qui s'avilira le mieux.

Dans ces Feſtins où l'abondance
Au choix aime à ſe marier,
Qu'au mépris de la tempérance
Aſſaiſonne un art meurtrier ;
Je vois une indiſcrete troupe
Parmi les ris, à pleine coupe
S'offrant le bachique poiſon ;
De l'exemple chacun ſe preſſe ;
Impatiens que leur yvreſſe
Les délivre de la Raiſon.

Là, je vois la fatale table
Que dreſſe le vil Intérêt
Où la Fortune rédoutable
Rend à chaque inſtant quelque arrêt :
Source de douleur & de joye,
Le livre du Sort ſe déploye ;
Tout tremble autour de ce ſcrutin :
Plus loin, une main frénétique
Chaſſe du cornet fatidique
L'oracle roulant du Deſtin.



En vain d'un uſage contraire
Le Tems qui fuit nous fait la loi :
L'homme eſt ardent à ſe diſtraire
Du travail de penſer à ſoi.
Avec ſoin ſans ceſſe il s'évite,
Toujours triſte, s'il ne s'agite
De quelque intérêt étranger.
L'homme à lui-même inſupportable,
Sécoue un fardeau qui l'accable,
Et tout l'aide à l'en ſoulager.

Quoi, courir à ce qui ſçait plaire;
S'en laiſſer vivement toucher,
De ſoi-même c'eſt ſe diſtraire?
N'eſt-ce pas plutôt ſe chercher?
Non, nous avons beau nous ſéduire;
Tous ces tranſports ne laiſſent luire
A nos yeux raiſon ni devoir;
Et de quelque nom qu'on les nomme,
C'eſt en bête plutôt qu'en homme
Se ſentir, & non pas ſe voir.

Couvrant du beau nom de courage
L'inquiétude de ſon cœur,
Quelquefois parmi le carnage
L'inſenſé cherche un faux honneur.
Ce Héros tant vanté du Pinde,
Ce torrent qui va troubler l'Inde,
Dans ſon cours ne peut s'arrêter.
Qui lui fait aux bouts de la terre
Porter les horreurs de la guerre?
Le ſeul beſoin de s'éviter.

C'eſt par ce beſoin téméraire
Que les hommes ont entrepris
De traverſer la plaine amére
Aux yeux de Neptune ſurpris.
Les vents en fureur, les tempêtes,
Le foudre allumé ſur leurs têtes,
Les écueils cachés ſous les flots;
A tous ces dangers, intrépides
Les hommes d'ailleurs ſi timides
Les ont moins craints que le repos.

Où chercherai-je donc mon Sage ?
Eſt-ce ſous ces ruſtiques toits
Dont l'hôte eſt encor plus ſauvage
Que les ours qu'il fuit dans ces bois ?
L'Aurore dès qu'elle ſe leve,
Le Soleil quand ſon cours s'acheve,
Le trouvent courant les forêts ;
Et vil eſclave de ſa proye,
S'occupant d'une folle joye :
Ou de ridicules regrets.

Un autre paroît plus tranquille ;
Qui n'en eſt pas moins agité ;
Tel eſt ce Sçavant qui s'exile
De l'humaine ſociété.
Je le vois de mille volumes
Extraire les faits, les coutumes,
Les erreurs des ſiécles paſſés.
De cette étude opiniâtre
Quel charme le rend idolâtre ;
C'eſt qu'il s'oublie, & c'eſt aſſez.

Moi-même que fais-je en ces rimes,
Où Philoſophe ſpécieux
J'embellis ces ſages maximes
De ſons, de tours harmonieux?
Follement jaloux des ſuffrages,
Je cherche de riches images,
Et l'art de les bien exprimer;
Et par un nouveau ſtratagême
Je me ſauve des choſes même
Dans le travail de les rimer.

Suſpends tous ces emplois frivoles,
Homme vain, c'eſt trop t'éluder;
Reconnois tes paſſions folles
Pour t'inſtruire à leur commander.
Il t'importe de bien comprendre
Tes foibleſſes pour t'en défendre,
Et, pour le ſuivre, ton devoir,
Sois ton cenſeur infatigable
Et fais qu'à tes yeux reſpectable
Tu ne craignes plus de te voir.

Fais que tes actions rangées
Dans leur ordre & dans leur saison,
Devant toi-méme soient jugées
Au tribunal de la Raison.
Qu'une étude toujours nouvelle
Dans ton propre cœur te rappelle,
Dès que tu t'en es écarté ;
C'est la source de la Sagesse.
Et, ce qui plus nous intéresse,
Celle de la Félicité.



LA MORT

DE

LOUIS LE GRAND.

ODE

MUSE, jusques aux derniers âges
Porte & fais sentir mes douleurs;
Et que ma Lyre, pour suffrages,
En obtienne un tribut de pleurs.
Je peins un ROI de qui la vie
Respectable même à l'envie
Etonna l'un & l'autre Sort;
Mais je le peins quand il expire;
Le nouveau trône où je l'admire
Est le lit affreux de la mort.

Combien de fois la dure Parque
Nous reſervant tout ſon courroux,
Sur la famille du Monarque
Avoit-elle eſſayé ſes coups ?
Cette famille fortunée
Qui pour le trône deſtinée,
Lui prêtoit un appui nouveau :
Le cours d'un Soleil homicide
La voit, d'une chûte rapide,
Fondre dans la nuit du tombeau.

C'eſt ainſi que par ſa menace
La Mort tient LOUIS inveſti,
Et laiſſe ſur ſa triple race
Tomber ſon bras appeſanti.
Frappé de tant de coups funeſtes ;
Il y voit les arrêts céleſtes,
Et ſans trouble il ſçait obéir :
Mais lui-même touche à ſon terme,
Et ſi ſa vertu n'eſt pas ferme,
L'inſtant fatal va la trahir.

C'eſt-là

C'eſt-là ſouvent que des grands-Hommes
La fierté trouve ſon écueil :
Là, ſe ſentant ce que nous ſommes,
Leur terreur dément leur orgueil.
L'Univers qui les enviſage
Retracte bientôt ſon hommage,
Par de fauſſes vertus ſurpris.
Du Héros l'homme déſabuſe,
Et l'admiration confuſe
S'enfuit, & fait place au mépris.

Mais attentive, elle s'arrête
Auprès de LOUIS expirant,
Dans ſa plus brillante conquête
Le Héros lui parut moins grand;
Elle voit dans cette ame ſage
La ſource de ce haut courage
Que le malheur même augmentoit :
Tout LOUIS à ſes yeux s'étale;
Ce qu'il eſt à l'heure fatale
Prouve aſſez tout ce qu'il étoit.

Voyez ce front toujours paiſible,
Cette héroique majeſté,
Cette ame au trouble inacceſſible;
Cependant l'arrêt eſt porté :
La douleur croît & lui découvre
Le tombeau menaçant qui s'ouvre,
De ſa dépoüille impatient;
Cet aſpect n'a rien qui le touche,
Et c'eſt un Soleil qui ſe couche,
Plus ſerein qu'à ſon Orient.

Courtiſan, timide Miniſtre,
Dont l'intérêt conduit la voix,
La mort te ſemble un mot ſiniſtre
Trop fort pour l'oreille des Rois;
Tu craignois que dans ton langage
LOUIS n'entrevît quelque image
De la douleur & du trépas:
En voyant comme il les ſurmonte,
Avouë, à ſa gloire, à ta honte,
Que tu ne le connoiſſois pas.

Sur ce lit, théatre funébre
Où se vont éteindre ses jours,
Où du Régne le plus célébre
La Mort va terminer le cours,
Sous sa faulx, je le vois le même
Que quand orné du diadême
Et de la pourpre revêtu,
Il justifioit ces hommages
Que des plus reculés rivages
Les Rois rendoient à sa vertu.



Quels monumens assez durables
Instruiront à jamais les tems,
De ces oracles mémorables
Que rendent ses derniers instans?
Discours précis, mais d'un sens vaste,
Nobles, majestueux sans faste,
Et magnanimes sans effort;
Fruits naïfs d'une ame sublime
Dont la constance se ranime
Dans le sein même de la Mort.



Serrant de ses mains défaillantes
Ce Roi qui va croître pour nous,
De quelles leçons pénétrantes
Il l'anime au bonheur de tous !
Il voudroit par des traits de flamme
Répandre à jamais dans son ame
Toutes les vertus des bons Rois :
Il sent qu'on ne sçauroit l'entendre,
Et pleure sur cet âge tendre
Qui n'est frappé que de sa voix.

Cher Prince, pour qui notre zéle
Chaque jour va se redoubler,
On vous peindra ce grand modéle
A qui vous devez ressembler ;
C'est le flambeau qui doit vous luire ;
La Vertu n'a pour vous instruire
Que sa vie à vous raconter :
Passez vos premiéres années
A méditer ses destinées,
Et les autres à les imiter.

Mais plus d'une bouche charmée
Vous dira ses nombreux exploits
Pour qui la prompte Renommée
Avoit trop peu de ses cent voix :
Des premiers coups de son tonnerre
Imposant silence à la Terre,
Ses triomphes marquent ses pas ;
Son cœur se plaint que dans la lice
La terreur de son nom ravisse
De plus grands efforts à son bras.

A cette peinture guerriére,
Vous craignez déja le repos ;
Vos vœux pour s'ouvrir la carriére,
Appellent l'âge des Héros.
Faut-il que la Raison trompée
Livre à cette gloire usurpée
Les éloges les plus flateurs ?
Ah ! loin cet hommage profane ;
C'est ici que LOUIS condamne
Ses aveugles admirateurs.

Que toujours votre œïl le contemple,
Sincére & prompt à ſe juger,
Lui-même, de ſon propre exemple
Vous faiſant craindre le danger.
Que ſous le faux nom de Grand-Homme,
Aucune bouche ne vous nomme
Achille, Alexandre ou Céſar,
Et ſous le maſque de la Gloire,
Croyez que ſouvent la Victoire
N'a que la Fureur ſur ſon char.

La Paix ſi long-tems attenduë,
Récompenſe de tant de vœux,
Du Ciel eſt enfin deſcenduë;
Et LOUIS en meurt plus heureux:
Mais hélas! il regrette encore
De ne pouvoir hâter d'éclore
Ses fruits trop lents à ſe montrer:
Il meurt comme un autre Moïſe;
Il a vû la Terre promiſe,
Joſué ſeul y doit entrer.

Pour le jeune LOUIS, la France
Va reprendre tout son éclat,
Sous ce Prince à qui la naissance
Remet les rênes de l'Etat.
Garant du zêle qui le guide
Il veut qu'à ses Conseils préside
L'amour éclairé du devoir;
Et sa vigilance feconde,
Veut qu'un jour l'Univers confonde
Notre bonheur & son pouvoir.



La Nature toute-puissante,
Mere commune des Esprits,
Partage d'une main prudente
Ses dons entre ses Favoris.
Devançant les expériences,
Les uns naissent pour les Sciences,
Fruits laborieux du repos:
Tandis qu'en naissant d'autres ames
Brûlent de ces guerriéres flammes
Qu'elle allume au cœur des Héros.



Lorsque des Fortunes publiques
Elle veut assurer les fruits,
Elle enfante les Politiques
Des Etats solides appuis;
Mais sa puissance réunie,
Pour enrichir un seul Génie,
Quelquefois interrompt ses loix;
Elle ne fait qu'un assemblage
Du Sçavant, du Héros, du Sage,
Le Grand-Homme est tout à la fois.



Ainsi ce Prince magnanime,
PHILIPPE est sorti de sa main
Avec tous les droits qu'à l'estime
Peut avoir un mérite humain.
Qui le croiroit? sur ce mérite,
De notre bonheur qu'il médite,
Il n'ose encore se fier;
Et par des conseils secourables,
Par des travaux infatigables,
Il voudroit se multiplier.



Mais ſouviens-toi, PRINCE, & j'en oſe
Prendre la Raiſon à témoin :
Que le vrai Héros ne s'expoſe
Que ſelon les loix du beſoin :
Le travail comme le courage,
A ſa meſure pour le Sage :
Il en fuit l'excès dangereux.
Régle tes veilles trop actives,
Et ſonge qu'il faut que tu vives,
S'il faut que nous ſoyons heureux.

C'eſt la Vérité qui t'approche :
Et puiſque ſa candeur te plaît,
Souffre-en ce tendre reproche
Pardonnable à notre intérêt,
Aux vertus que tu nous étales,
Mille plumes, doctes rivales,
Vont rendre d'éclatans tributs :
J'aime mieux te porter mes plaintes
Du ſeul défaut qui fait nos craintes,
Que de louer tant de vertus.

LE LYS,

ET SON REJETTON.

FABLE AU ROI.

UN Lys majestueux, la gloire des vallées,
Après un Régne florissant,
Touche enfin à son terme, & les fleurs désolées
Regrettoient leur Roi périssant.
Il voit un jeune Lys, tendre espoir de sa tige:
J'ai régné, lui dit-il, mon Fils, régne à ton tour,
De ces champs que ma chûte afflige
Deviens & la gloire & l'amour.
Rends grace au Soleil qui t'éleve,
Comme je le benis dans les tems qu'il m'abat:
Que sa douce influence acheve
De te donner ta force & ton éclat.
Attire dans ton sein l'abeille diligente,
Et croissant sous le plus beau Ciel,
De ta substance bienfaisante
Aide-la chaque jour à composer son miel.

PRINCE, que ces leçons réglent votre carriére ;
Reste de tant de Lys à nos yeux abbatus,
Rassemblez-en la splendeur toute entiére :
Offrez mille sujets aux enfans de Phœbus ;
Croissez de vertus en vertus,
Nous attendons notre matiére.

LE ROI,
PROTECTEUR
DES SCIENCES
ET DES BEAUX ARTS.
ODE
Prononcée dans l'Académie le jour de la distribution des Prix.

NOUVEL amant de l'Eloquence,
Mon essay n'a point été vain ;
Aujourd'hui la Reconnoissance
Me remet la Lyre à la main.
Je sens revenir l'Harmonie ;
Loin cet ordre dont le Génie
Dédaigne les timides Loix.
Que le Dieu des Vers me saisisse,
Et qu'au gré d'un heureux caprice
Les accords naissent sous mes doigts.



C'eſt par VOUS que mon front éclate
Couronné d'immortelles fleurs ;
N'aurois-je qu'une Lyre ingrate,
Et muette ſur vos faveurs ?
Mais que dis-je ! de nos ouvrages
Le ſeul prix régle les ſuffrages ;
La juſtice eſt-elle un bienfait ?
Non, la Raiſon vient me l'apprendre ;
Les graces qu'on doit vous en rendre,
C'eſt d'en devenir plus parfait.



Combien d'Auteurs dont la Victoire
Ici couronna les eſſais,
Vous ont-ils payé de leur gloire
Par de plus importans ſuccès ?
Tel, animé par votre eſtime,
J'en vais prendre un vol plus ſublime ;
Mes airs en deviendront plus doux.
Qu'à jamais Phœbus m'abandonne,
Si déſormais je me pardonne
Quelque ouvrage indigne de vous.



Que de mes écrits tous les âges
Soient éclairés & réjouis ;
Qu'ils ſoient dignes de vos ſuffrages,
Dignes du ſiécle de LOUIS.
Quel ſiécle! malgré les obſtacles
Il épuiſe tous les miracles
Et des Sciences & des Arts.
Cette idée échauffe ma veine ;
Oſons de la Lyre Thébaine
Imiter les heureux écarts.



Je me vois dans ce Sanctuaire,
Où tant de ſublimes eſprits
Par le choix d'un Dieu tutélaire
De leur Art ont trouvé le prix.
Ici l'on joint au ſel Attique,
Au choix, à l'élégance antique,
L'ordre & l'exacte vérité.
La Raiſon qui du beau décide,
Y mêle à l'agrément ſolide
La ſublime Simplicité.



Je trouve entre ces murs auguſtes,
(*a*) Ceux par qui les faits éclatans
Doivent, ſous des Symboles juſtes,
Surprendre encor les derniers tems;
(*b*) Ceux dont la raiſon attentive
Déclare une guerre inſtructive
A nos préjugés indiſcrets,
Et de qui l'étude obſtinée
A de la Nature étonnée
Trahi les plus profonds ſecrets.



Brillante & naïve Peinture,
La toile s'anime à ton choix :
Lente, mais durable Sculpture,
Le marbre eſt vivant ſous tes doigts.
Votre ſœur & votre rivale,
L'Architecture nous étale
Vos travaux, le charme des yeux.
Par vous, ſous le Régne où nous ſommes,
S'eſt accrû l'art de faire aux hommes
Des Demeures dignes des Dieux.

(*a*) L'Académie des Inſcriptions.

(*b*) L'Académie des Sciences.

Ces glaces qui de la lumiére
Augmentent encor les clartés,
Où sans espace & sans matiére,
De nouveaux Corps sont enfantés,
Source inépuisable de l'Etre,
Dans leur sein fécond font renaître
Les lieux, les mouvemens divers;
Mobile & vivante Peinture,
Où l'Art jaloux de la Nature
De rien fait un autre Univers.



Dans nos Jardins on instruit Flore
A mieux assortir ses couleurs,
Et sans Zéphire & sans l'Aurore,
Nous y faisons naître les fleurs.
L'Art y retient l'Onde captive;
Quelque forme qu'il lui prescrive,
Ses flots y sont assujettis;
A voir ce prodige agréable,
Je n'ose plus traiter de Fable
Les formes que prenoit Thétis.



Ces chef-d'œuvres où ſe déploye
L'adreſſe de ces artiſans,
Qui ſçavent ſur l'or & la ſoye
De Flore verſer les préſens.
Ces trames (a) dont les mains fidelles
Aux ordres tracés des Apelles,
On rendu le Pinceau jaloux,
Cent travaux où par l'induſtrie
L'utile au plaiſir ſe marie,
Sont nés ou croiſſent parmi nous.

Poſtérité, pourras-tu croire
Que ce même empire où les Arts
Triomphent avec tant de gloire,
Soit l'objet des fureurs de Mars?
L'orgueilleux Germain, le Batave,
Et l'Anglois dont il eſt l'eſclave,
Contre nous ſe ſont tous liés;
Et trahiſſant notre courage,
Il ſemble que le Sort volage
Soit lui-même un des Alliés.

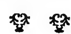
(a) Les Tapiſſeries.



Apollon, dis-moi par quels charmes
Ces Arts que le loisir a faits,
Fleurissent au sein des allarmes
Comme dans le sein de la Paix.
Funeste appui de l'ignorance,
Mars veut les bannir de la France,
Mais vainement il le résout.
Au fort même de la tempête,
Un Roi bienfaisant les arrête;
Le vrai Héros suffit à tout.



N'attendez pas que trop timide,
J'excuse un désordre apparent;
La Raison que je prens pour guide
M'a conduit, même en m'égarant.
Aujourd'hui par votre suffrage
On chante ce Héros, ce Sage
Dont les Arts éprouvent l'amour.
J'aurois offensé votre zéle,
Si par un silence infidéle
J'avois profané ce grand jour.



DESCENTE AUX ENFERS.

ODE

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

CALLIOPE, ſçavante Fée,
Inſpire-moi de nouveaux airs;
Je veux, ſur les traces d'Orphée,
Deſcendre vivant aux Enfers.
Conduis-moi, que le triſte empire,
Aux ſons triomphans de ma Lyre,
Soit ouvert encor une fois;
Et qu'enchanté comme les ombres,
Cerbere des Royaumes ſombres,
Me laiſſe violer les loix.

Sur le Stix où déja je touche,
Je vois le vieux nocher des morts...
Approche, & d'un cœur moins farouche,
Pour tribut, reçois mes accords.
C'en est fait; l'oreille attentive,
Il se rend, & de l'autre rive,
En vain le menace Alecton:
Le fleuve écume sous sa rame,
Et l'onde noire qu'il entame,
Me porte au Palais de Pluton.

Là régne en un morne silence,
Ce Tyran aux sévéres traits,
Près de la Beauté dont l'absence
Coûta tant de pleurs à Cérès.
La Douleur, la Faim, le Carnage,
Le Désespoir, l'aveugle Rage,
Sont ses ministres odieux;
Et pour plaire au Roi du Ténare,
Se disputent l'honneur barbare
De mieux peupler les sombres lieux.

Qu'entens-je ! le Tartare s'ouvre ;
Quels cris, quels douloureux accens !
A mes yeux la flamme y découvre
Mille ſupplices tenaiſſans.
Là, ſur une rapide rouë,
Ixion dont le Ciel ſe jouë,
Expie à jamais ſon amour.
Là, le cœur du Géant rebelle
Fournit une proye éternelle
A l'avide faim du vautour.

ǂ

Autour d'une tonne percée,
Se laſſent ces nombreuſes ſœurs,
Qui ſur les freres de Lyncée,
Vengérent de folles terreurs.
Sur cette montagne gliſſante,
Elevant ſa roche roulante,
Siſiphe gémit ſans ſecours ;
Et plus loin cette onde fatale
Inſulte à la ſoif de Tantale,
L'irrite, & la trahit toujours.

ǂ

Mon œil à ces objets s'attache,
Curieux malgré son effroi ;
Mais de Minos qui m'en arrache,
Subissons l'équitable loi.
Laisse des tourmens trop célébres,
Dit-il, à travers ces ténébres,
Jette un plus utile regard ;
Et dans nos prisons souterraines,
Vois avec fruit, de quelles peines
On punit l'abus de ton art.

❧

D'abord me frappent les supplices
Destinés aux lâches Auteurs,
Qui rendent les Muses complices
De leurs libelles imposteurs :
Je vois (a) Archiloque à leur tête ;
D'un arc que Némésis apprête,
S'arme cet essein malheureux ;
Et leurs mains toujours imprudentes
Décochent des fléches ardentes,
Qui retombent toutes sur eux.

(a) Poëte Satyrique.

❧

J'entens les chaînes vengeresses
De ces fourbes ingénieux,
Qui de couleurs enchanteresses
Ont fardé le vice à nos yeux :
Je vois ces corrupteurs insignes,
Qui des Princes les plus indignes
Furent les flateurs assidus ;
De Mégére justes victimes,
Sur eux elle punit les crimes
Dont ils leur firent des vertus.

Voici la foule téméraire
De ces imitateurs grossiers,
Dont jadis le front plagiaire
Se paroit d'injustes lauriers ;
Digne prix de leur imposture,
Ils ont à jamais pour torture,
L'art même qu'ils ont avili ;
Livrés à la fureur d'écrire
Des vers que le mépris déchire,
Ou qu'efface aussitôt l'oubli.

Quelle eſt cette troupe allarmée ?
J'y connois ces jaloux eſprits,
Qui vouloient que la Renommée
Ne publiât que leurs écrits :
Un éternel ſouci les ronge ;
Toujours quelque funeſte ſonge
Couronne à leurs yeux leurs rivaux ;
Et de la Lyre que je touche,
Le moindre ſon les effarouche,
Et ſemble un ſurcroît à leurs maux.

Des coupables & des Furies
Le ſéjour m'a trop arrêté :
On me guide aux plaines chéries
Qu'enceint le paiſible Léthé.
Quels ſont ces aſtres que j'ignore ?
Quelle eſt cette nouvelle Flore,
Que careſſe un Zéphir flateur ?
Encor effrayé du Cocyte,
Des lieux que le Repos habite,
L'aſpect ſeul a calmé mon cœur.

Hors

Hors des atteintes de l'Envie,
Le sort qu'on goûte en ces climats
N'est plus, ainsi que notre vie,
La triste attente du trépas;
Jouissant de tout ce qu'il aime,
Chacun porte le plaisir même
Peint sur un visage riant;
Et les cœurs fermés à la plainte,
Ignorent l'inquiéte crainte,
Et le désir impatient.

Les Rois qu'après la mort on louë,
Les Héros, eux-mêmes vainqueurs,
Les Juges que Thémis avouë,
Les Grands, humbles maîtres des cœurs,
Le Pere, des siens le modéle,
L'épouse soumise & fidéle,
Le fils digne de leur amour;
Enfin les généreux Poëtes,
Des vertus fleuris interprétes,
Sont le peuple de ce séjour.

Tout diſparcît, & cet Empire
Comme un ſonge s'eſt effacé.
Aux lieux où j'ai monté ma Lyre,
Quel Dieu m'a ſoudain replacé ?
Mortels, ma voix vous encourage,
Pour mériter ce doux partage,
Du vice rompez les liens.
Un cœur dont le Devoir eſt maître,
Heureux en méritant de l'être,
Goûte d'avance tous les biens.

❧

Mais des louanges faſtueuſes
Ne mendiez point le tribut ;
Que des actions vertueuſes
La vertu ſoit l'unique but ;
Que ſert la ſuperbe apparence ?
Ce n'eſt qu'à l'exacte innocence
Que l'heureux Eliſée eſt dû ;
Et Minos à qui rien n'impoſe,
Au mépris de l'Apothéoſe,
Punit plus d'un Dieu prétendu.

❧

PRINCE, qui dans ta grandeur même
Crains de rencontrer un écueil,
Et qui si près du rang suprême,
Sçais le mériter sans orgueil:
De ma Muse reçois l'hommage;
Par-tout elle trace l'image
De la vertu que tu chéris;
Je ne chante que ses maximes,
Et je sçais qu'à tes yeux, nos rimes
D'elle seule empruntent leur prix.



L'EMULATION.

ODE

A MONSIEUR

DE FONTENELLE.

DE'POUILLONS ces respects serviles
Que l'on rend aux siécles passés;
Les Homeres & les Virgiles
Peuvent encor être effacés.
Dût l'audace sembler plus vaine
Que celle du fils (a) de Climene,
Ou de l'amoureux Ixion?
Il faut, au mépris du vulgaire,
Secouer, sage téméraire,
Le joug de l'admiration.

(a) Phaëton.



Jadis l'Italie & la Gréce
Ont produit de rares eſprits :
De ſes premiers traits, la Sageſſe
Nous éclaire dans leurs écrits.
Mais le jour doit ſuivre l'Aurore ;
De l'honneur de les vaincre encore,
Conſervons l'eſpoir généreux.
Malgré l'intervalle des âges,
Oſons, en liſant leurs ouvrages,
Nous croire au moins hommes comme eux.



Eh pourquoi veut-on que j'encenſe
Ces prétendus Dieux dont je ſors ?
En moi la même Intelligence
Fait mouvoir les mêmes reſſors.
Croit-on la Nature bizarre,
Pour nous aujourd'hui plus avare
Que pour les Grecs & les Romains ?
De nos aînés mere idolâtre,
N'eſt-elle plus que la marâtre
Du reſte groſſier des humains ?



Non, n'outrageons point la Nature
Par des reproches indiſcrets,
Elle qui pour nous moins obſcure,
Nous a confié ſes ſecrets.
L'ame en proye à l'incertitude,
Autrefois malgré ſon étude,
Vivoit dans un corps ignoré ;
Mais le ſang qu'enferment nos veines,
N'a plus de routes incertaines,
Et cet Enigme eſt pénétré.



Combien, en cherchant la Fortune,
Et jaloux d'étendre nos droits,
Avons-nous au vaſte Neptune
Impoſé de nouvelles loix ?
Juſqu'en quels climats la Bouſſole,
Cette aiguille amante du pole,
A-t-elle guidé nos vaiſſeaux ?
Aux bornes de l'humide plaine,
N'ont-ils pas de l'audace humaine
Etonné des peuples nouveaux ?



Jusqu'aux Régions azurées,
Nous conduisent d'heureux secours;
Et des Etoiles mesurées
Nous allons épier le cours:
A l'aide d'un verre fidelle,
Tout le Firmament se décelle
A nos regards ambitieux:
Et mieux que l'art des (a) Zoroastres,
Nous semblons contraindre les Astres
A venir jusques sous nos yeux.



N'est-ce donc que dans l'art d'écrire
Que nous avouerons des vainqueurs?
N'osons-nous disputer l'empire
Que cet art donne sur les cœurs?
Souffrirons-nous que nos ancêtres,
A notre honte, en soient les maîtres?
Vain respect qu'il faut étouffer!
Il est encor de nouveaux charmes;
C'est même par leurs propres armes,
Que nous pouvons en triompher.

(a) Zoroastre fut l'inventeur de la magie.



Leurs travaux ont tiré des mines
L'or que nos mains doivent polir ;
Ils ont arraché les épines,
Des fleurs qui reſtent à cueillir.
Diſciple aſſidu ſur leurs traces,
De leurs défauts & de leurs graces
Je tire le même ſecours.
Leur chûte me rend plus ſévére ;
Et l'aſſoupiſſement d'Homere,
M'avertit de veiller toujours.

Vous qu'une aveugle eſtime abuſe ;
Et qu'elle engage trop avant,
N'eſpérez pas contre ma Muſe,
Soulever le peuple ſçavant.
Je ne viens point, nouveau Zoïle,
Proſcrire un Poëme fertile,
Par les Muſes même dicté :
Je viens ſeulement comme Horace,
Rallumer l'eſpoir & l'audace
De ſurpaſſer l'Antiquité.



Si ce noble espoir ne nous tente,
L'Art disparoît de l'Univers :
L'Emulation seule enfante
Les grands exploits & les beaux vers.
Moi-même, qui loin du Permesse,
Avoûrai cent fois ma foiblesse,
L'orgueil m'enyvre en ce moment ;
Et je céde à l'instinct superbe,
Qui me flate qu'avec Malherbe
Je dois vivre éternellement.



FONTENELLE, par qui l'Eglogue
Etale de nouveaux appas ;
Toi que dans le fin dialogue
Lucien même n'atteint pas.
Toi que la raison pure éclaire,
Soutiens-moi contre le vulgaire,
De mon audace trop surpris.
Il est encor des beautés neuves,
Et j'ose pour derniéres preuves
Le renvoyer à tes Ecrits.



L'ENTHOUSIASME.

ODE

A S. A. S.

MONSEIGNEUR

LE PRINCE

DE CONTY.

ENTENS mes voeux, ô Polhimnie!
C'est trop me cacher du génie
Les audacieuses erreurs;
Viens me frapper d'un trait de flamme;
Et remplis aujourd'hui mon ame
De tes plus sublimes fureurs.

Affranchi des timides régles,
Fais-moi prendre l'essor des Aigles ;
Que tous les yeux en soient surpris.
Muse, tu sçais qu'à mes ouvrages
Il manque encore des suffrages,
Que je n'obtiendrai qu'à ce prix.

L'exemple n'a pû me séduire ;
J'ai craint de me laisser conduire
Au gré d'un transport indiscret ;
La Raison me servoit de Phare ;
Mais puisqu'on veut que je m'égare,
Viens m'en apprendre le secret.

Je sens qu'une yvresse soudaine
Me frappe, me saisit, m'entraîne ;
Qu'elle m'offre d'objets divers !
Déja ma raison interdite
Me livre au trouble qui m'agite ;
Fortune, prens soin de mes Vers.

Ainsi que du fils de Laërte
Tous les vents conspirant la perte,
Confondoient l'art des Matelots ;
Tel, déja voisin du naufrage,
Je suis jetté de plage en plage,
Joüet de la fureur des flots.

Qui pousse ma nef vagabonde ?
Je cours tous les périls de l'onde,
Dont Ulisse même trembla.
Où fuir ? & par quel privilége,
Dieux ! par quel art me sauverai-je
Et de Charibde & de Scilla.

L'une se cache sous sa roche,
Où tout nocher qui s'en approche,
Trouve le trépas qui l'attend ;
L'autre dans sa soif renaissante
Engloutit la mer mugissante
Qu'elle revomit à l'instant.

Mais les Zéphirs chaſſent l'orage ;
Des tyrans de l'humide plage
Eole enchaîne le courroux.
Quelles Déeſſes ſe préſentent,
Et par des accords qui m'enchantent,
Rendent le calme encor plus doux.

Semblables à cette immortelle
Qui parut jadis la plus belle
Au Berger fatal aux Troyens :
Viens, diſent-elles d'un air tendre,
Nouvel Amphion, viens entendre
Des chants qui ne cédent qu'aux tiens.

La diligente Renommée,
De tes divins accords charmée,
Juſqu'ici t'eſt venu vanter.
Jouis en paix de ta victoire ;
C'eſt aſſez pour nous de la gloire
De ſçavoir le mieux t'imiter.

Quels chants ! que leur douceur m'engage !
Nimphes, après ce témoignage,
Que mon orgueil va s'enhardir !
Toi, Jalousie injuste & basse,
Toi dont le vain dépit croasse,
Apprens d'elles à m'applaudir.

❧

Mais quelle lumiére imprévûë !
Ce brillant nuage à ma vûë
Offre une autre Divinité ;
Je la reconnois à sa Lyre,
Et mieux, au respect que m'inspire
Sa majestueuse beauté.

❧

Polhimnie, un regard sévére
Semble m'annoncer ta colére ;
Comment ai-je pû t'irriter ?
Ah ! plutôt échauffe, ranime
Cet Enthousiasme sublime
Où je me laissois emporter.

❧

Insensé, qu'oses-tu prétendre ?
Cesse, me dit-elle, de prendre
Tes propres erreurs pour mes dons ;
Est-ce trop peu que tu t'oublies ?
Mortel superbe, à tes folies
Tu cherches encor de beaux noms.

Me crois-tu donc une Pithie
De l'Antre de Delphes sortie,
Qu'agite un trouble respecté
Et qui d'une énigme incertaine
Fait l'amusement & la peine
De l'humaine crédulité ?

Veux-tu qu'aux Ménades mêlée,
Et de fureur échévelée,
J'aille errer sur le Citheron ?
Veux-tu qu'approuvant ton délire,
J'abandonne aujourd'hui ma Lyre
Pour la cymbale & le clairon ?

Reconnois l'erreur qui te guide ;
Non, ce n'eſt point moi qui préſide
A ces frénétiques tranſports ;
Et tes chants ne pourront me plaire
Qu'autant que la raiſon ſévére
En concertera les accords.

Ne ſonge qu'à charmer les ſages ;
De tes plus riantes images
Qu'un ſens profond ſoit le ſoutien ;
Et que tes utiles menſonges
Ne reſſemblent point à ces ſonges
Dont le réveil ne laiſſe rien.

Choiſis-toi des matiéres neuves,
Du génie uniques épreuves,
Et ſource des grandes beautés ;
Oſe en arracher les épines,
Et préfére les fleurs voiſines
Aux ornemens trop écartés.

Je ſçais qu'aux rives de l'Alphée,
J'inſpirai jadis un Orphée
Dont on vante plus d'un écart;
Bornée aux courſes de l'Elide,
Sa Muſe d'un objet aride
Se ſauva par un coup de l'art.

ꝏ

Forcé de célébrer ſans ceſſe
Même vertu, pareille adreſſe,
Il cherche un ſecours dans les Cieux;
Au ſtérile honneur de l'Athlete,
Il joint les beautés que lui prête
La louange immenſe des Dieux.

ꝏ

Mais, pourquoi du hardi Pindare
S'impoſer l'exemple bizarre
Sans la même néceſſité;
Et ſe faire dans l'abondance
Une régle de la licence
Permiſe à la ſtérilité!

ꝏ

Il eſt des routes plus ſenſées !
Moi-même je les ai tracées
Au chantre ami de Mécénas ;
Et ſes guirlandes les plus belles
N'offrent que des fleurs naturelles
Qu'il ſemble cueillir ſous ſes pas.

Forme ton goût ſur ſes ouvrages ;
Mais ſi tu veux qu'aux derniers âges
Ta gloire puiſſe parvenir,
Enfante des beautés nouvelles ;
Et ſois toi-même un des modéles
Que doive imiter l'Avenir.

Aſpire au mérite ſuprême ;
Mais ne t'applaudis point toi-même
Par des ridicules hauteurs ;
Et dédaigne d'une ame égale
Le poiſon que l'Envie exhale,
Et l'encens des adulateurs.

Tel qu'après un cours difficile,
Ulisse enfin revît son Isle,
L'objet de ses vœux assidus;
Revois après une erreur vaine
La Raison que je te rameine,
Ingrat, & ne la quitte plus.

❧

PRINCE, toi qu'un goût sûr éclaire,
Tu connois l'orgueil téméraire
Du Peuple du sacré Vallon:
Charmé d'une vaine harmonie,
Tout rimeur donne à son génie
Le nom de Muse ou d'Apollon.

❧

Mais moi, je livre à ta critique
Cette Déesse chimérique
Dont je trace ici les leçons.
Enseigne-moi si je m'abuse:
Ton goût est l'infaillible Muse
Par qui je veux régler mes sons.

❧

Si j'osois franchir ma carriére,
Ici la plus vaste matiére
A mes vers vient se présenter ;
Cent vertus que ton cœur rassemble,
Surprises de se voir ensemble,
Viennent à l'envi me tenter.

Le sçavoir & l'amour des armes,
Un courage avide d'allarmes,
Mais qui sçait souffrir le repos ;
Une douceur majestueuse,
Sagesse, ardeur impétueuse
D'un Philosophe & d'un Héros.

Résisterai-je à cette amorce ?
Je sens une nouvelle force
Pour suivre ce hardi projet ;
Mais bientôt par ta modestie,
Ma Muse seroit avertie
De s'en tenir à son sujet.

LA VARIETÉ.

ODE

A MONSIEUR

DESPREAUX.

MUSE qui sçais mêler l'agréable à l'utile,
Féconde mere des beaux vers ;
Descends, régle à ton gré mon sujet & mon style,
Et la cadence de mes airs.

Veux-tu que sur le ton du Bœotique (*a*) Cigne
Je chante le maître des Dieux,
Cet Etre souverain qui fait au moindre signe
Obéir la terre & les cieux.

(*a*) Pindare.



Lui par qui du cahos l'Univers a pû naître :
Sans qui rien ne se peut mouvoir,
Impuissant seulement à créer un autre Etre
Indépendant de son pouvoir.

Dois-je suivre plutôt sur les traces d'Homere
Le fier (a) Eleve de Chiron,
Ce Héros dont jadis l'homicide colére
Fatigua la Parque & Caron.

Sous de terribles traits, dans le fracas des armes,
Je sçaurois peindre la fureur ;
Transporter les esprits au milieu des allarmes,
Et les charmer de leur terreur.

Trop frivole projet ! songeons à les instruire ;
Avec eux pourquoi m'égarer ?
Je laisse à mes rivaux l'honneur de les séduire ;
Je ne veux que les éclairer.

(a) Achille.



A tes prudentes loix, salutaire morale,
Viens seule nous assujettir;
Et de nos passions démélant le Dédale,
Enseigne-nous l'art d'en sortir.



Peins-nous l'Ambition & la folle Espérance
Qui marche toujours sur ses pas,
Qui de tout ce qu'elle a laissant la jouissance,
Court à tout ce qu'elle n'a pas.



Montre-nous l'Avarice, à l'œil sombre, au teint blême
Ardente à se tyranniser,
Et qui craint follement de perdre le bien même
Dont elle ne veut point user.



Mais j'entens le lecteur, dès la premiére strophe,
Qui déja lassé de ces traits,
Me dit que froid Poëte, & fade Philosophe,
Je ne l'instruis, ni ne lui plais,

Abandonne aux Zénons ta morale glacée,
Dit-il, tu nous dois d'autres sons;
Ou quitte le Parnasse, Eleve du Licée,
Si tu veux donner des leçons.

Pour nous intéresser, fais revivre en tes stances
La docte (*a*) Amante de Phaon,
Où galant & fleuri, peins-nous les inconstances
De l'amoureux Anacréon.

Heureux cent fois l'auteur avec qui l'on s'oublie,
Qui nous offre un charmant poison,
Et nous associant à sa douce folie,
Nous affranchit de la raison.



Le Plaisir est lui seul le légitime maître
Digne de nous assujettir.
Si le bonheur des Dieux est de voir, de connoître,
Celui de l'homme est de sentir.

(*a*) Sapho.



Volupté,

Volupté, si j'en crois tes flateuses maximes,
Je vais célébrer tes douceurs;
Et le premier soumis, je consacre mes rimes
A te soumettre tous les cœurs.



Fidéle sectateur du systême d'Horace,
Le présent va borner mes vœux.
Le sort à nos plaisirs a marqué peu d'espace;
Il faut se hâter d'être heureux.



Voilà ce qui nous plaît, insensés que nous sommes;
Mais; loin ces écrits séducteurs;
Si pour se faire lire, il faut tromper les hommes;
J'aime mieux manquer de lecteurs.



Dis-moi donc quel sujet doit fixer mon étude,
Muse, & m'inspire un choix constant.
Mais sur le style encor la même incertitude
Partage mon esprit flottant.



Dois-je employer la Fable avec la métaphore,
Pour la flûte nommer Sirinx ;
Et ramenant cent noms que le vulgaire ignore
Etre à ses yeux un nouveau (a) Sphinx ?



Ne vaudroit-il pas mieux sans fable & sans figure
Mettre mon sens dans son vrai jour,
Tel qu'à l'esprit instruit par la seule nature
Il se présentât sans detour ?



C'est ainsi que l'aspect de diverses maximes
Vient tour à tour m'embarasser ;
Jusques au choix des vers, & sur l'ordre des rimes,
Je trouve même à balancer.



Je ne sçais si je dois par des rimes croisées,
Construisant d'abord un quatrain,
Joindre de deux tercets les phrases reposées
Dans un terme égal & certain.

(a) Monstre qui proposoit des Enigmes.

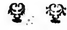


Tantôt dans chaque ſtrophe, à l'exemple d'Horace,
J'aime un accord moins répété ;
Et qu'après un grand vers elle tombe avec grace
Par un vers plus précipité.

Mais c'eſt trop héſiter, mon doute eſt inutile,
Suivons tous ces chemins divers ;
L'art eſt de varier ſon ſujet & ſon ſtyle,
Et la cadence de ſes airs.

DESPREAUX, c'eſt à toi que je dois ces maximes ;
Juge ſi je ſuis bien tes loix ;
Dès long-tems j'ai cherché dans tes écrits ſublimes
La régle & l'exemple à la fois.

De l'aveu d'Apollon, je t'adreſſe l'ouvrage
Que ce Dieu vient de me dicter.
C'eſt ainſi qu'honoré déja de ton ſuffrage ;
J'entreprens de le mériter.



LA REPUTATION.

ODE

A MONSIEUR SAURIN.

LOIN, cet harmonieux langage
Né jadis de l'oisiveté ;
Que la Raison hors d'esclavage,
Brille de sa seule beauté.
Pourquoi s'imposer la torture
D'une scrupuleuse mesure,
Et du retour des mêmes sons ?
C'est trop suivre un art tyrannique,
Dans l'espoir du prix chimérique
Qu'on a promis à nos chansons.



On nous a flatés que la Gloire
Doit avec des traits éclatans,
Graver au Temple de Mémoire,
Nos noms, vainqueurs de tous les tems;
Que nous devons dans nos ouvrages,
Célébrés par de longs ſuffrages,
Survivre à l'Arrêt d'Atropos;
Et que l'Avenir équitable
Honore d'un culte ſemblable
Les Poëtes & les Héros.



Mais, dût ma gloire être ſemée
En tous lieux après mon trépas,
Je mépriſe une renommée
Dont je ne m'appercevrai pas.
Quand la Mort ſourde à la priére,
Nous a de ſa faulx meurtriére,
Porté d'inévitables coups;
De quoi nous ſert un nom ſtérile?
Ce n'eſt plus qu'un bruit inutile,
Qui n'eſt pas même un bruit pour nous.



Oui, la Renommée eſt muette
Pour les peuples des ſombres bords;
Ni ſes cent voix, ni ſa trompette,
Ne peuvent réveiller les morts.
Les moins fameux, les plus célébres
Habitent les mêmes ténébres,
Que ne percent point nos diſcours.
Therſite & l'invincible Achille,
Homere, & le jaloux Zoile,
Là-bas ſont également ſourds.



D'une eſtime contemporaine,
Mon cœur eût été plus jaloux;
Mais hélas! elle eſt auſſi vaine,
Que celle qui vit après nous.
Capricieuſe, téméraire,
Des faux jugemens du vulgaire
Elle ſuit les bizarres loix:
Ce Juge aveugle la diſpenſe;
Dans ſon inégale balance
La Raiſon eſt preſque ſans poids.



Enfantez des écrits ſublimes,
Dont tout ſoit utile & charmant ;
Reconciliez dans vos rimes
La juſteſſe avec l'agrément :
Vous en avez pour récompenſe
Des éloges ſans connoiſſance,
Que la Raiſon n'oſe avoüer ;
Tandis que contre leur mérite,
La baſſe jalouſie irrite
Les ſeuls qui ſçauroient les loüer.



En vain les Muſes favorables
Nous placeroient aux premiers rangs ;
Toujours de gloire inſatiables,
Nous reſſemblons aux conquerans :
Qu'un ſeul peuple manque à leur chaîne,
L'ambition qui les entraîne,
Leur cache ce qu'ils ont conquis.
Ainſi le refus d'un ſuffrage,
Seul, nous occupe davantage
Que mille ſuffrages acquis.



Loin donc, pourſuites inſenſées
Du frivole Laurier d'Auteur:
N'allons point livrer nos penſées
Au goût incertain d'un Lecteur.
Contens que notre eſprit s'amuſe;
De ce qu'a produit notre Muſe,
Ne cherchons point un autre prix.
Quoique l'orgueil nous faſſe croire,
C'eſt moins renoncer à la gloire,
Qu'affranchir ſon nom du mépris.



Mais hélas! ô miſére extrême!
O honte de l'eſprit humain!
Sans ceſſe il ſe dément lui-même;
La Vérité l'inſtruit en vain.
J'ai beau d'inutile fumée
Traiter ici la Renommée;
Mon cœur la défend contre moi.
Malgré la Raiſon qui m'éclaire,
J'aime encore cette chimére,
Toute vaine que je la voy.



Toi que de l'humaine foibleſſe,
Dès long-tems la Raiſon inſtruit ;
SAURIN, dont la mâle ſageſſe
Te met au deſſus du vain bruit :
Toujours jaloux de ma mémoire,
Je ſens que l'amour de la Gloire
Ne peut encor que trop ſur moi :
Cher ami, prête-moi des armes
Pour me défendre de ſes charmes,
Ou la mériter comme toi.



LA COLERE.

O D E.

FUYONS ; j'apperçois la Colére ;
De la Raiſon qui nous éclaire ,
Son ſouffle obſcurcit le flambeau ;
Sous ſes pas naît la Perfidie ;
Dans ſa main au crime enhardie
Brille un ſacrilége couteau.

Fuyons loin ; ceux qu'elle enviſage
Bientôt infectés de ſa rage ,
Trament cent projets odieux ;
Nul obſtacle ne les arrête ;
Le fer levé , ni la tempête ,
Ni la voix tonnante des Dieux.

La Pythie au regard farouche,
Quand l'Oracle sort de sa bouche,
Et que le Dieu saisit son cœur,
Où le (a) Coribante terrible
Dans son plus grand trouble, est paisible,
Près de leur hideuse fureur.

C'est cette Colére funeste,
Qui jadis a nourri Thieste
Du sang d'un fils qu'elle immola;
Festin détestable & parjure!
Et qui surprit plus la Nature
Que le Soleil qui recula.

Une nuit détruisit Pergame;
La Colére alluma la flamme
Qui l'anéantit à nos yeux;
Et par le succès même accruë,
Elle fit passer la charuë
Sur des murs bâtis par les Dieux.

(a) Prêtre de Cybelle.

Contente-toi de ces épreuves ;
Mais du venin dont tu t'abreuves,
Monſtre, ne ſouille point mes vers ;
N'y mêle point les traits perfides
De ces Yambes parricides
Qu'Archiloque (*a*) expie aux Enfers.

Que l'Envie à ſon gré m'offenſe,
De ſes traits cruels la Vengeance
N'armera jamais mes diſcours.
Toi, Muſe, qui me fus fidelle,
Si jamais mon dépit t'appelle,
Abandonne-moi pour toujours.

Périſſe la plume inhumaine
Qui, vil inſtrument de la Haine,
Répand un fiel injurieux.
Les beaux vers ont de puiſſans charmes ;
Mais, qu'ils ſont de cruelles armes
Entre les mains d'un furieux !

(*a*) Il fit des Vers contre ſon beau pere qui s'en pendit de douleur.



Un Poëte avide de nuire,
De ceux qu'il s'obstine à détruire
Trace d'infidéles tableaux ;
Et trop sûr d'un malin suffrage,
Il livre leurs noms, d'âge en âge,
A des mépris toujours nouveaux.

Si quelque dépit nous anime,
Sans le confier à la rime,
Tâchons d'affoiblir ses transports :
Et craignons que notre imprudence
En éternisant la vengeance,
N'en éternise le remords.



LE GOUST.

ODE

A SON ALTESSE

SERENISSIME

MADAME LA DUCHESSE

DU MAINE.

DIs-moi quel eſt ce goût ſolide,
Dont nous oſons tous nous flater;
Sage Muſe, ſers-moi de guide,
En ce que tu me fais tenter.
Avec toi rien ne m'épouvante;
En vain mon ſujet me préſente
Les plus âpres difficultés:
Je connois quels ſont tes miracles,
Et c'eſt du ſein des grands obſtacles
Que naiſſent tes grandes beautés.



Du Vrai la Raison nous assûre ;
Elle en est seule le flambeau ;
Le Goût, présent de la Nature,
Est le seul arbitre du Beau.
Sous quelque forme qu'il le trouve,
Il le reconnoît, & reprouve
Ce qui pourroit le démentir.
Mais ce goût du Beau, c'est peut-être
Moins ce qui nous le fait connoître,
Que ce qui nous le fait sentir.

Tel que l'Intelligence éclaire
Sur ce qui nous est plus caché,
Connoît souvent ce qui doit plaire,
Sans sçavoir en être touché :
Quand de ces beautés dont le prive
Une sécheresse craintive,
L'ignorant se laisse saisir :
Et content d'un plaisir paisible,
Laisse au Philosophe insensible
Rendre raison de ce plaisir.



Cependant, aveugle Ignorance ;
Du vrai goût ne te flate pas ;
Le raisonnement qu'il devance,
Doit de près marcher sur ses pas.
Soumis à son joug légitime,
Il faut qu'il seconde ou réprime
De trop promtes impressions ;
Et toujours maître du caprice,
Que son secours nous garantisse
D'un plaisir dont nous rougissions.



Quel conseil faut-il que je suive ?
Où trouver cet accord charmant
D'une imagination vive
Et d'un solide jugement ?
Qu'il en est, si l'on les veut croire ;
A qui tout auteur de sa gloire
Doit remettre les intérêts !
Chacun s'en croit juge suprême ;
Et souffre à peine qu'à lui-même
On appelle de ses arrêts.



Moi, qui dans mes essais lyriques,
De quelque honneur m'étois flaté,
J'ai vû de ces goûts tyranniques
L'importune diversité.
L'un vouloit que de chaque strophe
La métaphore & l'apostrophe
Fissent le plus grand ornement;
L'autre orgueilleux du nom de sage,
Blâmoit une riante image
Dont j'ornois le raisonnement.



Que votre fougue poëtique
M'offre mille tableaux divers,
Me dit ce censeur Pindarique,
Que choque l'ordre de mes vers.
De la région du tonnerre
Venez courir l'onde & la terre:
Pénétrez aux sombres Torrents.
S'il faut qu'à son goût je réponde,
Il me faudroit un nouveau monde
Pour des écarts encor plus grands.



Mais du sang froid de ce Chrysippe,
Que mon génie est retréci!
Etendez, dit-il, ce principe,
Qui n'est pas assez éclairci:
Cette figure est trop hardie;
Ici votre Muse étourdie
De son sujet s'écarte un peu.
Bientôt séduit par sa critique,
Sous la plus exacte logique
Je vais voir mourir tout mon feu.



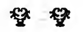
L'un que le moindre effort fatigue,
Trouve mes écrits un cahos,
Où de sens vainement prodigue,
Je suis trop avare des mots:
Mais, ennemi plus redoutable,
Un autre au même instant m'accable
Par une plus juste rigueur;
Ennuyé de mes sons frivoles,
D'un sens noyé dans les paroles,
Il me reproche la langueur.



Muſe, dans ces goûts ſi contraires,
Comment trouver la vérité ?
Tes graces, peut-être arbitraires,
N'ont point de réelle beauté ?
Un uſage inconſtant t'entraîne,
Et la Raiſon toujours certaine
Ne t'a point marqué tes ſentiers ?
Mais, non, je ne veux point le croire ;
Ce reproche offenſe ta gloire,
Et flétriroit tous nos lauriers



Dites-moi donc ſur quels ſuffrages
Du ſuccès je puis me flater.
A. Seaux aime-t-on tes ouvrages ?
Juſques-là tu dois en douter.
Auprès d'une auguſte Princeſſe,
Avec les Jeux & la Sageſſe
Le goût a choiſi ſon ſéjour :
Minerve unie aux doctes Fées,
Les Euclides & les Orphées,
Sont les Juges de cette cour.



LA NOUVEAUTÉ.

ODE A MONSEIGNEUR L'EVESQUE DE STRASBOURG.

JE sçai que le rang, la naissance,
Que l'Altesse, que l'Eminence,
Exigent de justes respects ;
Mais, SOUBISE, le cœur des Sages
Rend au mérite des hommages
Et plus libres, & moins suspects.



La vertu, le sçavoir sublime,
PRINCE, c'est ce qu'en toi j'estime,
Plus que tes Ayeux, ni ton rang;
Je t'offre mes vers à ce titre;
Le suffrage d'un sûr arbitre
M'est plus cher que l'appui d'un Grand.

De tout tems ma Muse un peu fiére
Dédaigne un travail plagiaire,
Dans une autre langue emprunté:
Loin, ces Poëtes sans génie,
A qui le Dieu des vers dénie
La gloire de la Nouveauté.

Des Pindares & des Horaces
Suivons plus dignement les traces:
C'est en inventant qu'ils ont plû.
Et les imitateurs serviles
N'ont dans leurs écrits inutiles
Que le mérite d'avoir lû.



La triste (*a*) amante de Narcisse
Ne se plaignoit de son caprice,
Qu'en répétant ses propres mots:
Telle est l'impuissance où nous sommes,
Toujours muets sans les Grands-Hommes
Dont nous sommes les vains échos.

Mais de l'art & de la nature
Ils ont épuisé la mesure;
Le nouveau nous est interdit.
Le croyons-nous? cessons d'écrire.
C'est assez d'apprendre à les lire,
S'il est vrai qu'ils nous ont tout dit.

Pourquoi me séduire moi-même?
De cet injurieux systême,
J'entends la Raison murmurer.
Jusques à la derniére race
Les doctes Nimphes du Parnasse
Auront de quoi nous inspirer.

(*a*) La Nymphe Echo.

Moliere a réjoui la France
De plus d'un ſujet qu'à Térence
Apollon n'avoit point dicté.
Et par les plus heureuſes veilles,
Les Racines & les Corneilles
Aux Sophocles ont ajouté.

Quoi ! faut-il donc avec ſcrupule
Eviter, d'un ſoin ridicule,
Le beau qu'ils nous ont enlevé ?
Non ; mais qu'à l'art dont on l'employe,
L'Avenir équitable croye,
Que ſans eux nous l'aurions trouvé.

Anime-nous, heureux Génie
Par qui le chantre d'Auſonie
Imita celui d'Ilion ;
A ton gré ta main libérale
Verſe une grace originale
Juſques ſur l'imitation.

Oui, c'eſt toi qui dans la ſatyre,
Même en ce qu'il daigna redire,
Inſpiras l'Horace François ;
Il ſemble qu'à ce qu'il imite,
Ajoutant un nouveau mérite,
Il le crée encor une fois.

Dans ce judicieux Critique
Aux traits nouveaux le ſel antique
Se trouve par-tout allié ;
Horace, s'il pouvoit renaître,
Lui-même s'applaudiroit d'être
Si dignement aſſocié.

Qu'ai-je dit ? Horace lui-même !
Ce mot va paroître un blaſphême
A l'idolâtre Préjugé ;
Mais quand la vérité m'éclaire,
Craindrai-je une erreur populaire
Dont la Raiſon m'a dégagé.

Dès

Dès qu'un moderne ſçait me plaire,
Il eſt pour moi Virgile, Homere;
Je partage entr'eux mon encens.
C'eſt le beau ſeul que je reſpecte,
Et non l'autorité ſuſpecte,
Ni des grands noms, ni des vieux tems.



L'AMOUR PROPRE.

ODE

A MONSEIGNEUR L'EVESQUE DE SOISSONS.

DE'MÉSLONS tous les ſtratagêmes
De l'Inſtinct qui nous guide tous ;
Mortels, nous nous aimons nous-mêmes,
Et nous n'aimons rien que pour nous.
De quelque vertu qu'on ſe pique,
Ce n'eſt qu'un voile chimérique,
Dont l'Amour propre nous ſéduit ;
Je le ſers en voulant m'en plaindre ;
C'eſt lui qui m'engage à le peindre,
Et contre lui-même il m'inſtruit.



Que nos amis, que nos maitresses,
Objets apparens de nos vœux,
Ne pensent pas que nos tendresses,
Ni que nos vrais soins soient pour eux.
Nos plaisirs sont notre constance;
Pourquoi de leur reconnoissance
Exigeons-nous l'injuste honneur?
Que doivent-ils à notre yvresse?
Leur bonheur ne nous intéresse
Qu'autant qu'il est notre bonheur.



Que nos vertus sont près du vice!
L'intérêt seul peut nous mouvoir;
L'homme par goût de la Justice
Rarement s'immole au Devoir,
Souvent la clémence est adresse,
La modération, paresse,
L'équité, peur des châtimens.
Cent vertus que l'erreur couronne,
Sont de vains noms que l'orgueil donne
A ses adroits déguisemens.



Non, qu'en naiſſant l'homme ne ſente
Diverſes inclinations,
Source unique, ſource conſtante
De ſes diverſes actions;
L'un naît ami de la malice;
L'autre d'un hazard plus propice
Tient un cœur ſage & généreux;
Mais ſa Sageſſe fortuite
N'eſt qu'une vertu ſans mérite,
Un Amour propre plus heureux.



Quelquefois au feu qui la charme,
Réſiſte une jeune beauté,
Et contre elle-même elle s'arme
D'une pénible fermeté.
Hélas! cette contrainte extrême
La prive du vice qu'elle aime,
Pour fuir la honte qu'elle hait;
Sa ſévérité n'eſt que faſte,
Et l'honneur de paſſer pour chaſte
La réſout à l'être en effet.

Sageſſe pareille au courage
De nos plus ſuperbes Héros !
L'Univers qui les enviſage,
Leur fait immoler leur repos.
Qu'un moment leur cœur magnanime
Perde ces témoins dont l'eſtime,
Les ſoutenoit dans le danger ;
Je crains qu'alors il ne rachette
Par une lâcheté ſecrette
Des jours qu'il n'oſoit ménager.



Vous, rares au ſiécle où nous ſommes,
Grands, que vos bienfaits font nommer
L'Amour, les délices des hommes,
Vous flatez-vous de les aimer ?
Des heureux qu'il vous plaît de faire,
Vous attendez votre ſalaire ;
Vous voulez régner ſur les cœurs ;
Votre avare magnificence
Par les faveurs qu'elle diſpenſe,
S'achette des admirateurs.



Ainsi leur intérêt sçait prendre
Un dehors sensible, empressé :
Mais nous, ne croyons pas leur rendre
Un amour désintéressé,
Malgré leur attente déçûë,
L'orgueil, d'une grace reçûë
Ne soutient qu'à regret le faix ;
Et par la plus tendre apparence,
Notre ingrate reconnoissance
En veut à de nouveaux bienfaits.



En vain ce sévére Stoïque,
Sous mille défauts abbatu,
Se vante d'une ame héroïque,
Toute voüée à la vertu.
Ce n'est point la vertu qu'il aime;
Mais son cœur yvre de lui-même
Voudroit usurper les Autels ;
Et par sa sagesse frivole,
Il ne veut que parer l'Idole
Qu'il offre au culte des mortels.



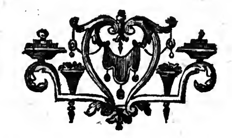
Jusqu'où l'Amour propre s'égare!
Souvent, aveugle en son dessein,
Il nous arme d'un fer barbare
Qu'il tourne contre notre sein.
Caton d'une ame plus égale,
Sous l'heureux vainqueur de Pharsale.
Eût souffert que Rome pliât;
Mais incapable de se rendre,
Il n'eût pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.



Quel est donc le fruit que j'espére,
En traçant ces exemples vains?
L'orgueil sera-t-il moins le pere
Des fausses vertus des humains?
Non, nul art ne s'en rend le maître;
C'est notre mobile, notre être,
Tous nos désirs lui sont soumis.
Attachez, s'il se peut, au crime
L'applaudissement & l'estime,
La Vertu n'aura plus d'amis.



Toi, qui dois aux vertus fardées
Livrer des combats assidus,
Docte BRULART, *dans ces idées*
Ne crois pas les Saints confondus.
Je connois la source éternelle
D'où coule une vertu réelle,
Et j'en respecte en toi l'effet:
Mais j'ai peint de notre ame impure,
Ce qu'elle tient de la nature,
Et non, ce que la grace en fait.



L'AMOUR.

ODE

A MONSEIGNEUR

LE DUC

DE COISLIN.

COISLIN, qui sçais unir aux plus hauts avantages
L'amour & le goût des beaux Arts ;
Tu n'es point de ces Grands qui lisant nos ouvrages,
Craindroient d'avilir leurs regards.

Mes vers soutiendront mal ton goût héréditaire,
Prompt arbitre de nos écrits.
Mais par le zéle au moins mon tribut doit te plaire,
Si le zéle y met quelque prix.

AMOUR, tant célébré par tes lâches esclaves,
Trop cher ennemi des mortels,
Cesse enfin d'usurper, pour prix de tes entraves,
Et notre encens & nos Autels.

Ou plutôt, homme vain, qui toi-même te blesses,
Pour de passagéres beautés,
C'est trop, adorateur de tes propres foiblesses,
En faire des Divinités.

Quand l'âge t'affranchit de la premiére enfance,
Et vient t'amener la Raison;
Ton cœur cherche contr'elle à se mettre en défense,
Et lui marque une autre saison.

Ton mépris la renvoye à la froide vieillesse,
En toi tu la crois un défaut;
Et livrant au plaisir une ardente jeunesse,
Tu crains d'être sage trop tôt.

Tu choisis au hazard pour l'objet de ton culte
Des attraits, des yeux suborneurs,
A qui tu vas des Dieux que ta folie insulte
Prostituer tous les honneurs.

Avec quel zéle on fait à ces yeux qu'on adore,
Cent sacrifices empressés !
Dans la fureur de plaire, un amant craint encore
De ne s'avilir pas assez.

Est-il pénible effort, téméraire entreprise,
Où n'engage un amour flateur ?
De son propre pouvoir la Déesse surprise
Rit souvent de l'adorateur.

Qu'elle attende pourtant, il deviendra son maître,
S'il peut à son tour l'attendrir ;
On la verra lui rendre, & sans effet peut-être,
Tout l'encens qu'il lui vient d'offrir.

Le dégoût des amans naît de ces biens frivoles ;
Dont l'attente fait tout le prix ;
Bientôt d'adorateurs ils deviennent Idoles ,
Et leur culte devient mépris.

Cependant du récit de ces feux idolâtres
Tous les esprits sont enchantés ;
C'est le seul art de plaire , & de tous nos théatres ;
Il fait les uniques beautés.

Eh ! combien à l'amour éleva de trophées
La Scene (*a*) au magique pouvoir ,
Où l'on voit les Héros transformés en Orphées
Chanter jusqu'à leur désespoir !

Là , sous les noms honteux d'erreur & de foiblesse,
Notre devoir est combattu ,
Les Dieux par leur exemple , y font à la jeunesse
Un scrupule de la vertu.

(*a*) L'Opera.

Mais, dit-on, Melpomene en ſon art plus exacte,
Aſpire à notre inſtruction :
Projet qu'elle dément elle-même à chaque Acte,
En faveur de la paſſion.

Elle mêle l'Amour aux fureurs de la guerre :
Elle attendrit l'ambitieux ;
S'il veut ſe faire un nom & conquerir la terre,
C'eſt pour l'offrir à deux beaux yeux.

Il régle ſes exploits au gré d'une maitreſſe,
L'Amour eſt ſon objet conſtant ;
Et ſon plus noble effort devient une baſſeſſe,
Par le vil prix qu'il en attend.

Ainſi de nos Auteurs, gravement libertine
La Muſe s'épuiſe en beaux mots ;
Et chez eux la beauté fait ſeule l'Héroïne,
Comme l'Amour fait le Héros.



Où donc est cette Muse en nos jours inconnuë ?
Qui doit purger les passions ?
La nôtre les irrite, & présente une nuë
Aux vains désirs des Ixions.

Souvent un jeune cœur qu'épouvantoit l'obstacle,
Ou le danger même d'aimer,
Perd cette heureuse crainte, & de tout le spectacle
N'apprend qu'à ne plus s'allarmer.

Jusques-à quand veut-on sous d'imprudentes Fables,
Nous cacher un nouvel écueil,
Et donnant de beaux noms à des penchans coupables,
Changer le remords en orgueil ?

C'est trop prêter au vice un appui mercénaire,
Auteurs, cessez de l'appuyer;
Et par la vertu seule essayez de nous plaire,
Ou bien osez nous ennuyer.

Ainsi, sage un instant, trahi par une belle,
Parla le vieux rimeur Damon,
Qui le moment d'après, aux pieds de l'infidelle,
Démentit tout ce vain sermon.

Ce qu'a fait le dépit, Amour, tu le renverses :
Nous changeons à tous les momens.
Sans principe certain, nos passions diverses
Font nos divers raisonnemens.



L'OMBRE DU MARQUIS DE ROQUELAURE.

ODE.

TOI, (*a*) qui d'une ardeur empressée
Sers le maître de l'Univers,
Prend tes aîles, ton caducée ;
Vole, & va t'ouvrir les Enfers.
Cherche l'Ombre de Roquelaure ;
D'un ami qui le pleure encore,
C'étoit la plus chere moitié ;
Va, ce seul espoir me soulage,
Va lui porter le tendre hommage
Que lui rend ma triste amitié.

(*a*) Mercure.

Pénétre à ces heureux rivages
Que du Léthé lavent les flots ;
C'eſt-là, ſous d'éternels ombrages
Qu'il erre parmi les Héros.
Né pour ſuivre les pas d'Alcide ;
A l'aſpect du fer homicide
Jamais ſon ſang ne s'eſt glacé ;
Brave, prudent ſans artifice,
Au milieu d'Achille & d'Uliſſe
Rhadamante l'aura placé.

O valeur, Don des grandes ames,
Vertu digne de nos autels,
Rarement de tes pures flammes
Tu viens embraſer les Mortels !
L'un s'expoſe pour fuir la honte,
En téméraire l'autre affronte
Un danger qu'il ne connoît pas ;
Un autre armé par la Furie,
Périt ſans ſervir ſa patrie,
Et perd ſa vie & ſon trépas.

Une valeur plus magnanime
Seule mérite un ſi beau nom ;
Les Sages n'accordent d'eſtime
Qu'au Devoir & qu'à la Raiſon.
J'en atteſte la Grece & Rome,
Pour perdre la vie en grand-homme
Il en faut connoître le prix ;
Et quelquefois le vrai courage
Veut que le Héros la ménage,
Sans craindre un aveugle mépris.

Ami dont je n'étois pas digne,
Et que les Dieux m'ont enlevé,
C'eſt ta valeur que je déſigne,
Ton cœur ſi ſouvent éprouvé.
D'une ame au Devoir aſſervie,
Sentant tout le prix de la vie,
Tu bravas mille fois la Mort ;
Et la recevant ſans allarmes,
D'un ſuccès qui trahit nos armes
Ta vertu fit rougir le ſort.

Pourquoi donc n'eſt-il point au nombre
Des plus mémorables Guerriers ?
Mercure, ſans trouver ſon Ombre,
Tu parcours ces bois de lauriers,
Quitte-les, & change de route :
Va, tu le trouveras ſans doute
Entre les amis généreux ;
Oui, mon cœur me le perſuade,
Oreſte, Théſée & Pilade
Charmés, le retiennent entr'eux.

Non ; je vois quel charme l'attire.
Par les Poëtes entraîné,
Il oublie au ſon de la Lyre
Le rang qui lui fut décerné.
Exempt du faſte militaire,
Il aime mieux entendre Homere,
Et ſes ſublimes fictions,
Que d'aller en Ombre plus fiére
Enchanter la troupe guerriére
Du récit de ſes actions.

Laiſſe le Chantre de la Grece,
Ami, pour m'entendre un moment;
Ces vers que t'offre ma tendreſſe
Sont mon plus doux ſoulagement.
Je réjouis le triſte Empire
Par cet éloge que m'inſpire
Le ſeul plaiſir de le donner;
Et pour toi d'autant plus utile
Que d'aucun intérêt ſervile
On ne pourra le ſoupçonner.



THALIE.

ODE

A MONSIEUR

DE C***

EST-CE un songe, ou l'effet d'une aimable folie?
J'erre dans le sacré Vallon.
Avec un ris malin, je viens de voir Thalie
Prendre la Lyre d'Apollon.

❖

Près d'elle ont accouru le Faune & le Satyre
Mêlés aux doctes Nourriçons;
Je vois qu'impatiens ils s'apprêtent à rire
De la nouveauté de ses sons.

❖

Je l'entends ; écoutons. Le férieux Pindare
Dès le prélude s'eſt enfui ;
Mais Horace demeure, & ſi ſon goût s'égare
Je veux bien errer avec lui.

✣

Juſqu'ici dans mes jeux, ſous un maſque ſincére,
J'oſai, dit-elle, vous jouer :
Dieux, Héros & mortels, aujourd'hui moins ſévére,
Je vais, s'il ſe peut, vous loüer.

✣

Ma Lyre, commençons par le Maître du monde,
Chante la gloire de ſes feux ;
Jupiter a rempli le Ciel, la Terre & l'Onde
De ſes prodiges amoureux.

✣

Satyre, Aigle, Serpent, Cigne aux brillantes aîles,
Ou Taureau traverſant les flots,
Cent fois il a daigné ſous cent formes nouvelles,
Peupler le monde de Héros,

✣

Redoublons nos efforts ; que notre art se déploye
Pour ces Dieux bravant le trépas ;
Qui se firent blesser aux Campagnes de Troye,
Pour l'Epouse de Ménélas.

❖

Au défaut de leur force, au moins leur artifice
Servit le courroux de Junon ;
Les Dieux enfin vainqueurs par le secours d'Ulisse,
Virent les cendres d'Ilion.

❖

Chantons les pleurs d'Achille & sa colére oisive
Qui se plaît à voir tout périr ;
Il n'eut pas pour les Grecs, comme pour sa Captive
La foiblesse de s'attendrir.

❖

Le sage Agamemnon par le sang de sa fille
Calma les Dieux trop obéis :
Mais content, à leurs loix d'immoler sa famille,
Sçut leur refuser (a) Chrizeïs.

(a) Esclave d'Agamemnon.

Chantons l'adroit (*a*) vainqueur du crédule Cyclope,
Lui qui loin d'Itaque poussé,
Fut par ses vœux secrets fidéle à Pénélope
Jusqu'entre les bras de Circé.

✣

Que ne loüerois-je point ! Vous qui de l'Ebre au Gange
Allez répandre la terreur,
Superbes conquerans, recevez la louange
Duë à votre noble fureur.

✣

Gardez-vous de souffrir que l'Equité timide
Mette un frein à vos passions ;
Méritez par la force une gloire solide,
Pareille à celle des lions.

✣

Juste effroi des mortels, que tout ce qui respire
Tombe tremblant à vos genoux ;
Et Rois de l'Univers, de votre vaste Empire
N'affranchissez jamais que vous.

(*a*) Ulisse.

✣

Mais

Mais vous, de qui l'eſprit va ſonder la nature,
Philoſophes audacieux,
Qui du Monde imparfait corrigeant la ſtructure,
Donneriez des avis aux Dieux.

✣

Avec nous des humains partagez les hommages;
Vous avez droit à leurs Autels:
Les Dieux ſont les puiſſans, mais vous êtes les ſages,
S'il en eſt parmi les Mortels.

✣

Tu ris Anacréon! cette vaine ſageſſe
Ne vaut pas tes égaremens.
Tu veux donc qu'à ton gré je célébre l'yvreſſe
Et des buveurs & des amans.

✣

Buveurs, briſez le joug d'une raiſon trop fiére,
Eteignez ſon triſte flambeau;
D'autres enſeignent l'art d'augmenter ſa lumiére,
Mais l'art de l'éteindre eſt plus beau.

✣

Vous, amans, méritez les faveurs de vos belles,
Mais contens de les eſpérer,
Même en les demandant, craignez d'obtenir d'elles
Un bien plus doux à déſirer.

❖

Enyvrés d'un ſouris, charmés d'un regard tendre,
Immolez tout à deux beaux yeux :
Dans les piéges flateurs qu'Amour daigne vous tendre
Oſez vous préférer aux Dieux.

❖

Mais ces douces erreurs, votre plus cher partage,
Nous appartiennent comme à vous :
Mortels, les Dieux prudens ont gardé l'avantage
D'être à leur choix ſages ou fous.

❖

Quel Dieu n'a point aimé ! jusques dans ces retraites
L'Amour fait ſentir ſes douceurs :
Et je pourrois chanter les intrigues ſecrettes
Des fameuſes Vierges mes ſœurs.

❖

D'un (*a*) frere trop pressant la chaste Calliope
Jadis partagea les amours,
Et lui donna ce (*b*) fils qui sur le mont Rhodope
Charmoit les lions & les ours.

✣

Il n'en est point de nous que quelque amour n'amuse
Au gré de l'enfant de Paphos;
Sapho pouvoit bien être une dixiéme Muse,
Les neuf autres sont des Saphos.

✣

C'est fait; j'ai mérité tous les honneurs lyriques,
Et j'ai joint sur un nouveau ton,
Aux finesses d'Horace, aux écarts Pindariques
Les images d'Anacréon.

✣

*C *** qui sçais l'art de ces ris Philosophes*
Dont un sage fut si vanté,
Dis-moi, si l'ironie hazardée en ces strophes
Egaye assez la vérité.

(*a*) Apollon. | (*b*) Orphée.

✣

Agréable censeur de l'humaine folie,
D'un mot tu sçais la dévoiler ;
Heureux! si j'avois sçû faire parler Thalie
Comme tu l'aurois fait parler.



LES VŒUX.

ODE.

O Dieux ! trop fatigués des ridicules vœux
Que vous fait l'humaine ignorance,
Vos graces quelquefois nous rendent malheureux;
Vous nous exaucez par vengeance.

Je ne veux point de vous ces hautes dignités
Que notre ambition dévore,
Où souvent, sous l'espoir d'être plus respectés
Le Mépris nous suit mieux encore.

Vous m'éclairez assez pour mettre au rang des maux
Les dons même de la victoire :
Un nom à soutenir coûte mille travaux;
C'est un lourd fardeau que la gloire.

Que je n'habite point ces somptueux Palais
Où l'inquiétude nous brave,
Où le maître apparent d'un peuple de valets
N'en est en effet que l'esclave.

Je vois les noirs chagrins voler sous ces lambris
Qu'a taillé l'adroite Sculpture.
O Dieux! préservez-moi d'être riche à ce prix;
Conservez-moi ma vie obscure.

Heureux, cent fois heureux, si de votre bonté
J'obtiens les biens que je désire!
Un cœur pur, un sens droit, une ferme santé,
Du vin, des amis, & ma Lyre.



THEMIS.

ODE.

NOMBREUX accords, hautes penſées,
Uniſſez pour moi vos attraits ;
Et ſervez les fureurs ſenſées
Qui m'ont conduit dans ce Palais.
J'y vois une auguſte Déeſſe
De qui la droite vengereſſe
Fait briller un glaive tranchant ;
Dans ſa gauche eſt une balance,
Que ni fraude, ni violence
Ne forcent au moindre penchant.

C'eſt Themis ; oui, c'eſt elle-même.
Orné de l'éclat le plus beau,
Son front porte ce diadême
Que l'Erreur prend pour un bandeau.
Pour elle la Nuit eſt ſans ombre,
Et le cœur même le plus ſombre
A ſon œil ne peut échapper ;
Il veille à tout ce qu'elle peſe,
Et la ſeule Raiſon l'appaiſe
Ou la détermine à frapper.



Devant elle ſont les Annales
Des Oracles qu'elle a tracés,
De faux ſens, de gloſes vénales
Par la Raiſon débarraſſés:
Les Loix, appui de l'Innocence
Frein redouté de la Licence,
Sages Limites de nos droits;
Du repos ſources délectables,
Au foible, au puiſſant reſpectables,
Souveraines même des Rois.



Juſtice, voilà donc ton Temple!
Injuſtes, coupables, tremblez;
Tous ces Sages que je contemple
Sont ſes Miniſtres aſſemblez.
Au gré de Themis implorée,
L'orphelin, la veuve éplorée
Vont dépouiller l'uſurpateur;
Et l'Innocence enfin paiſible,
Va la voir d'un glaive infaillible
Frapper ſon calomniateur.



Mais quelle lumiére imprévûë
Etonne mes yeux défillés !
Dois-je m'en fier à ma vûë ?
Des lieux si saints sont-ils souillés ?
J'ai cru voir entre ces Ministres
Se placer des guides sinistres :
L'Egard & la Prévention,
Que suivent l'aveugle Ignorance,
La paresseuse Indifférence
Et la perfide Ambition.



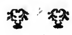
Juges, plus jaloux de vos titres
Que du devoir de vos emplois,
Prendrez-vous de si faux arbitres
Pour les Interprétes des Loix ?
Quand la Raison veut vous conduire
Votre erreur pour vous mieux séduire,
Eteint son importun flambeau.
Haine, Amitié, tout vous impose ;
Tel même dont l'amour dispose
Voit tout à travers son bandeau.



Quoi ! notre vie & nos fortunes
Dépendent-elles de leur voix ?
De quelles frayeurs importunes
Me saisit tout ce que je vois !
Mais non, des Juges vénérables,
Aux passions invulnérables,
Sont les remparts de l'Equité ;
Eux dont la sage indépendance,
Dont le sçavoir & la prudence
Arme & régle l'intégrité.



En vain l'Erreur impérieuse
Brigue ici d'injustes succès ;
Vigilance laborieuse
Vous lui défendez tout accès.
Si l'injustice couronnée
Voit l'innocence soupçonnée
Tomber quelquefois sous ses coups,
C'est le triste destin des hommes ;
Foibles, imparfaits que nous sommes
Il n'est rien de pur parmi nous.



LA LOUANGE.

ODE

A MONSIEUR L'ABBE'

DE CAUMARTIN.

AUTEURS, quel motif nous inspire,
Et dans l'art dangereux d'écrire
Quelle fin nous proposons-nous ?
C'est la louange, c'est l'estime ;
Nul intérêt ne nous anime
Si vivement qu'un prix si doux.



Que le public de ses suffrages
Honore à l'envi nos ouvrages,
Contens de les voir encenser,
Malgré l'indigence importune,
Nous pardonnons à la Fortune
De ne les pas récompenser.



Mais aussi l'orgueil d'un Poëte
De cette estime qu'il souhaite
Souvent se flate imprudemment ;
Ses désirs sont son imprudence,
Et plus ils ont de violence,
Plus ils le trompent aisément.

ꝏ

Ecoutez ce Rimeur superbe
Qui croit comme un autre Malherbe,
De l'oubli sauver les grands noms :
Il va chanter des vers qu'il aime,
Et d'abord vous prévient lui-même
Sur le mérite de ses sons.

ꝏ

Nouveaux, ils charment Fontenelle ;
Grands, Genest les prend pour modéle ;
Ils ont désarmé Despréaux ;
Délicats, la Cour les admire ;
Ils sont enfin, s'il l'ose dire,
Le désespoir de ses rivaux.

ꝏ

A chaque mot la folle joye
Sur ſon viſage ſe deploye,
D'orgueil ſes yeux ſont enflammés;
Dans cet enthouſiaſme étrange,
Parlez, tout lui paroît loüange,
Taiſez-vous, il vous croit charmés.

ꝗꝭ

Mais ſi la critique maligne
D'un encens dont il ſe croit digne
Entreprenoit de le priver,
Bientôt s'échappant en murmures;
Il défendra par des injures
Les défauts qu'on veut lui trouver.

ꝗꝭ

Qui condamne ſes phraſes baſſes,
Méconnoît les naïves graces;
Qui le trouve obſcur, eſt peſant;
Au gré de ſa fierté groſſiére,
Qui le critique, eſt ſans lumiére,
Qui le raille, eſt mauvais plaiſant.

ꝗꝭ

Il fait mieux ; l'orgueil qui l'inſpire
Dans l'applaudiſſement admire
La force de la vérité ;
Et dans la cenſure, il s'irrite
De voir, où contre le mérite
Peut aller la malignité.

Ainſi ſa ridicule Muſe
Livrée à l'erreur qui l'abuſe
De l'art oſe uſurper le prix,
Et croit dans ſon yvreſſe extrême
Avoir l'eſtime de ceux même
Qui n'ont pû cacher leur mépris.

Craignons une yvreſſe ſemblable
Qui nous rend en ſecret la fable
De nos malins admirateurs ;
Et faiſons-nous des régles ſages
Pour diſcerner les vrais ſuffrages
Des applaudiſſemens flateurs.

Pressons celui qui nous écoute
De nous montrer la sûre route,
S'il nous sent dans l'égarement :
Mais prenons garde à l'imposture ;
L'air dont on s'offre à la censure
Souvent mendie un compliment.

Dans une sage défiance
Etudiez la contenance
De vos auditeurs curieux.
Qui craint les loüanges frivoles
Se fie au ton plus qu'aux paroles,
Et moins à la bouche qu'aux yeux.

Observez que tel qui se lasse
D'un ouvrage froid & sans grace,
S'efforce à paroître attentif,
Et quelquefois par bienséance
Veut réparer un long silence,
D'un applaudissement tardif.



Les expressions affectées
Des loüanges trop concertées
Sont rarement celles du cœur.
Un mot que le plaisir anime,
Nous est un garant de l'estime,
Plus sûr que tout l'art d'un flateur.

Enfin les écrits que l'on goûte
Intéressent qui les écoute
A les rendre encor plus parfaits;
Un peu de critique assaisonne
Les éloges que l'on nous donne;
Les plus entiers sont les moins vrai[s].

CAUMARTIN, mon orgueil timide
Craint cette loüange perfide
Dont se repaissent mes rivaux:
Que par toi la Raison m'éclaire,
Et par ta critique sincére,
Sauve-moi des éloges faux.

L'ORGUEIL POETIQUE.

ODE

A MONSEIGNEUR *L'EVESQUE* D'AVRANCHES.

OUI Génie, enfin trop ſuperbe,
Qui toujours prêt à t'encenſer,
A côté même de Malherbe
En ſecret oſes te placer.
Sçache à quel excès ridicule
Ton amour propre trop crédule
Te fait ſans ceſſe t'oublier :
Deſcends du ſommet du Parnaſſe ;
Ma raiſon malgré ton audace
Entreprend de t'humilier.



Rappelle ces momens ſtériles
Où, dans un tranſport convulſif,
De cent mouvemens inutiles,
Tu hâtes un ſens trop tardif :
Après une pénible attente,
Si quelquefois il ſe préſente,
Ce n'eſt point un fruit de ton art ;
Tu ne ſçais ce qui le fait naître ;
Le beau qui s'offre, ſemble n'être
Qu'un heureux préſent du hazard.



Mais, de ce hazard ſans mérite,
C'eſt peu que ton ſens ſoit le fruit ;
Un trouble plus honteux t'agite
En cherchant un mot qui te fuit.
Joüet de la rime rebelle,
Que de termes t'arrache-t-elle,
Que ton dépit même dément !
Ou, tu ſouffres qu'on t'applaudiſſe
D'une beauté qu'à ſon caprice
Tu dois plus qu'à ton jugement.



Qui peut ſonder ton arrogance ?
Je t'entends, ſuperbe ; tu crois
Pouvoir malgré ton impuiſſance
Te faire au moins honneur du choix ;
Mais aveugle ſur tes penſées
Les plus vaines, les moins ſenſées
Ont cent fois ſurpris ton amour ;
Pour prendre la derniére place,
Souviens-toi de ce que j'efface,
Non de ce que je mets au jour.

N'y dois-je rien à la critique
D'un ami ſincére, éclairé,
Sans qui l'yvreſſe poëtique
Dès long-tems t'auroit égaré ?
Par toi ſeule, incertain de plaire,
Il n'eſt pas juſques au vulgaire
Qni ne te prête quelque appui ;
Et ſouvent tes fautes repriſes
Par tel cenſeur que tu mépriſes,
T'abaiſſent au deſſous de lui.



Parle, il est tems que tu t'excuses
Du faste outré de tes écrits.
Cette fierté sied bien aux Muses,
Des vers elle augmente le prix;
Seule elle y met les traits sublimes,
Par elle, dis-tu, sur nos rimes
Un feu plus vif est répandu.
Prétexte d'un esprit qui s'aime,
Et qui veut s'enyvrer lui-même
De tout l'encens qu'il se croit dû.

Nouveau Narcisse que consume
L'amour de ta propre beauté,
Qu'un effort prudent t'accoutume
A te voir du mauvais côté.
Juge assidu de ta foiblesse,
Résiste, oppose-la sans cesse
A l'instinct qui te fait la loi;
Et laisse à la Raison plus sage
Prononcer l'humble témoignage
Que mes écrits rendront de toi.



Avouë à la future race,
Si jusques-là vont tes accords,
Qu'il fut mille Auteurs dont l'audace
Passa de bien loin tes efforts;
Que tu voyois de la barriére
Des Athletes dans la carriére,
Contre qui tu n'osois lutter;
Et que par des routes nouvelles,
D'autres s'élevoient où tes aîles
Refusérent de te porter.



De mes téméraires saillies
Je reconnois enfin l'abus;
J'abjure aujourd'hui les folies
Des fiers Eleves de Phœbus,
Stérile artisan de paroles,
J'ai honte des lauriers frivoles
Dont moi-même j'ai ceint mon front;
Et si désormais je me louë,
Eloges que je désavouë,
Soyez mon éternel affront.

Mais de ce langage peut-être,
Ma fierté va grossir ses droits.
Quelle gloire de se connoître,
Me crie une secrette voix !
C'est-là le sçavoir le plus rare,
Et qu'aux Auteurs le Ciel avare
A le plus souvent refusé.
Ah ! je connois le stratagême ;
Et la modestie elle-même
N'est que notre orgueil déguisé.



Toi qui déments cette maxime,
HUET, tu peux la censurer ;
Objet de la publique estime,
Toi seul, tu parois t'ignorer.
Tes talens, ton sçavoir extrême,
Prodige aux yeux des Sçavans même ;
Pour toi ne sont point un écueil ;
Et de ces piéges garantie,
Il semble que ta modestie
Naisse des sources de l'orgueil.



L'AVEUGLEMENT.

ODE

Faite à l'occasion des fautes qui s'étoient glissées dans la seconde Edition.

DE la nuit frere tyrannique,
Aveuglement, mon œil Stoïque
Sans se plaindre encor t'a souffert.
J'ai triomphé de mes allarmes,
Et je n'ai point trempé de larmes
Le voile dont tu m'as couvert.

Non, que ce malheur légitime,
Expiât en moi quelque crime,
Ou punît d'injustes désirs.
Nouveau (a) Tiresie, à faux titre,
Ai-je fait, indiscret Arbitre,
Rougir Junon de ses plaisirs ?

(a) Tiresie décida pour Jupiter contre Junon dans une dispute qu'ils eurent ensemble.



Ce n'eſt plus pour moi que l'Aurore
De ſes couleurs enrichit Flore ;
Tout échappe à mes yeux, tout fuit,
Phœbus du haut de ſa carriére
Ne m'accorde qu'une lumiére
Preſqu'auſſi triſte que la nuit.

Ces objets enchanteurs des ames,
Ces yeux, ſources des tendres flammes,
Aux miens n'étalent plus d'attraits ;
L'Amour que vainement j'implore,
Contre l'ennui qui me dévore
Ne ſçait plus où prendre des traits.

Amour propre, eſt-ce une impoſture !
Je me flatois que la Nature
M'avoit doué d'un eſprit vif ;
Mais dans ma ſombre inquiétude,
Une éternelle incertitude
Retient mon enjouement captif.

Dans les yeux je ne puis plus lire
Ce que je dois ou taire ou dire,
Secours qui nous sert mieux que l'art.
Et mes discours n'ont plus pour guides
Que des réflexions timides
Où les Graces n'ont point de part.

❦

Le Pere du commerce aimable;
Dieu qu'à tort oublia la Fable,
Le sage, le prompt A-propos,
Ce Dieu par qui seul tout peut plaire,
M'a banni de son sanctuaire,
Séjour unique des bons mots.

❦

De la société vivante,
Une, moins vive & plus sçavante,
Nous dédommage quelquefois :
Morts célébres, l'Honneur des âges,
Vous revivez dans vos Ouvrages;
Où vous nous instruisez sans voix.

❦

Oui, de l'étude opiniâtre
De ces grands Morts qu'on idolâtre,
J'aurois fait mon plus doux emploi;
Mais puis-je aujourd'hui l'entreprendre?
Aux yeux seuls ils se font entendre;
Hélas! ils sont muets pour moi.

Eh bien, Aveuglement funeste,
Est-ce assez? Quel supplice reste
Que par toi je n'aye éprouvé?
Mais, malgré cette violence,
J'ai dévoré dans le silence
Le fiel dont tu m'as abreuvé.

Je venge une plus vive injure;
Aux yeux de la race future
Tu m'as fait altérer mes Vers;
Et pour un Poëte sensible
Ce nouveau mal est plus terrible
Que la chûte de l'Univers.

Sous la presse scandalisée
Par toi l'Erreur autorisée
Des mots François en fait d'Hebreux ;
Les lettres au hazard s'y rangent,
Et d'un sens certain qu'elles changent
Font un sens faux ou ténébreux.

(a) Ces loix par la raison tracées,
Ce bel Art par qui nos pensées
Aux yeux ne se confondent point ;
Qui rangeant diverses parties
Par le même sens assorties,
Les divise ensemble & les joint.

Ces régles par toi violées,
De mes phrases mal démêlées
Rendent tous les rapports obscurs ;
Et ces guides si nécessaires,
Dans mes Vers, guides téméraires ;
Trompent les Lecteurs les plus sûrs.

(a) La ponctuation.



Entens ces Vers ſans harmonie,
Victimes de ta tyrannie,
Qui te redemandent des pieds;
Et dans leurs démarches mal ſûres,
Par trop ou trop peu de meſures
Egalement eſtropiés.

Plus l'Harmonie a de quoi plaire,
Et plus l'oreille avec colére
Se révolte contre un faux ton;
Les Vers ſont enfans de la Lyre;
Il faut les chanter, non les lire;
A peine aujourd'hui les lit-on.

Combien ignorant nos maximes,
Du repos du vers & des rimes
Rompent le charme ſéducteur!
Oui, mon oreille poëtique
Redoute un injuſte critique
Encor moins qu'un mauvais Lecteur.

Stupide avorton de l'école,
Il ne ſçait point à la parole
Donner des tons ingénieux.
Faut-il marcher? il ſe repoſe,
Et change en languiſſante proſe
Le vers le plus harmonieux.

❧

Ainſi ce groſſier ſymphoniſte
Qui des tendres airs de Baptiſte
N'a jamais ſenti les beautés,
En feroit, ſous ſes doigts barbares,
Des airs qui paroîtroient bizarres
Aux Graces qui les ont notés.

❧

Mais d'un nouveau crime, ma Muſe
Pour ſe juſtifier t'accuſe
A mon ſiécle, aux ſiécles ſuivans;
C'eſt toi ſeul qui me l'as cachée,
Cette orthographe relâchée
Qui m'avilit aux yeux ſçavans.

❧

Par toi, quel ſoupçon d'ignorance !
De l'Ygrec introduit en France
J'ai maſqué l'ïambe étonné.
Quel Wiſigot ou quel Wandale
Eût fait d'un ſemblable ſcandale
Frémir le peuple endoctriné ?

J'ai dépoüillé de l'H antique
L'Enthouſiaſme poëtique
Parmi nous naturaliſé ;
Et dans mes pages réfractaires,
Privé de ſes vrais caractéres,
Chaque mot eſt dépaïſé.

Heureux encor ! ſi mes Ouvrages
Avoient ſeuls ſouffert tes outrages,
J'aurois pû les abandonner.
Mais que ſur ceux qui m'embelliſſent,
Tes noirs attentats rejailliſſent,
Je ne puis te le pardonner.

L'ABUS DE LA POESIE.

ODE

AU R. P. TOURNEMINE,

De la Compagnie de Jesus.

LAISSE-MOI, Dieu de l'harmonie,
Non, n'attens pas que mon Génie
Te rende de nouveaux tributs;
Non, puisqu'on exauce au Parnasse
La haine, l'envie, & l'audace,
Tes faveurs ne me touchent plus.



Quand dans ſa verve criminelle
Un Poëte impoſteur t'appelle,
Tu deſcends juſqu'à l'inſpirer !
D'où vient qu'à ſes noires malices
Tu prêtes des Graces complices
Du crime qui ſçait s'en parer ?



Sans la Rime, ſans la Meſure,
La plus éloquente impoſture
Ne porte qu'un coup impuiſſant ;
Et malgré cet accueil indigne
Que lui fait notre humeur maligne,
Elle expireroit en naiſſant.



Mais, dès que tu la favoriſes
Et qu'à ſes lâches entrepriſes
Tu prêtes le charme des vers,
Auſſitôt de ſes cent trompettes
La Meſſagére des Poëtes
Va l'annoncer à l'Univers.



J'ai vu ſous des rimes iniques
Cent mots & cent contes Cyniques,
Au ſein de la débauche nés.
Ces traits dont l'honneur s'effarouche
Paſſeroient-ils de bouche en bouche,
Si tu ne les avois ornés ?



Tes ſœurs, ces Vierges immortelles,
Dis-moi, de quel front ſouffrent-elles
Ces ſcandaleuſes nouveautés ?
Pourquoi, laſſes du nom de chaſtes,
Oſent-elles ſouiller leurs Faſtes
De ces odieuſes beautés.



Quoi ! faut-il par des mains coupables
Que tes lauriers les plus durables,
Que tes plus doux fruits ſoient cueillis ?
Tu ſers la malice & la haine ;
Et ceux que la Vertu t'ameine
Sont ſouvent les moins accueillis



Non, désormais la Poësie
N'est pour moi qu'une phrénésie,
Qu'un don méprisable à mes yeux.
Je ne veux point d'un avantage
Qu'avec le vertueux, partage
L'impudent ou le furieux.



Plus de Poëtique délire ;
Brisons ma Trompette & ma Lyre ;
Mais, Ciel, par qui suis-je arrêté !
Et d'où vient qu'une voix secrette
M'ordonne d'être plus Poëte
Que je ne l'ai jamais été ?



Je t'entends, Apollon, pardonne ;
C'est ta voix même qui redonne
La force à mon cœur abbatu ;
Tu me fais voir mon injustice ;
Plus d'autres ont paré le vice,
Plus je dois parer la vertu.



Tes dons sont purs : c'est du Parnasse
Que vient l'Harmonie & la Grace,
Le choix, le tour ingénieux ;
Et si par un abus funeste,
L'homme souille ce Don céleste,
Son crime est-il celui des Dieux ?



J'avois oublié qu'au Ténare,
Il est un Juge qui sépare
Les sages, les malins Rimeurs :
(*a*) Des uns j'ai partagé la joye,
Et j'ai vu les autres en proye
Aux supplices vengeurs des mœurs.



Travaillons donc pour l'Elisée ;
Que ma verve immortalisée
Eternise aussi mes plaisirs ;
Et traçant d'utiles images,
Méritons par des travaux sages,
De doux & d'éternels loisirs.

(*a*) Dans l'Ode de la Descente aux Enfers.



Toi, des Graces ami ſolide,
Qui veux que le Devoir les guide,
Et qu'elles plaiſent ſagement;
Sois le témoin de ma promeſſe;
TOURNEMINE, je te l'adreſſe
Pour en ſceller l'engagement.

Pardonne à mes fautes lyriques,
A ces riens Anacréontiques
Qu'un vain plaiſir m'a fait rimer;
Je ſuis, paradoxe ordinaire,
Aſſez ſage pour n'en plus faire,
Et trop peu pour les ſupprimer.



L'ELOQUENCE.

ODE

A MONSEIGNEUR

LE CARDINAL

DE POLIGNAC.

C'EST l'Eloquence que je chante,
Sans qui souvent la Vérité,
N'est plus qu'une Reine impuissante
Sans Sceptre, & sans autorité.
Mes chants seront-ils dignes d'elle ?
Oui, je sens pour prix de mon Zéle,
Qu'elle-même anime mes sons.
Exécutons ce qu'elle ordonne,
Et que l'on doute si j'en donne
Des Exemples ou des Leçons.



Fuyez, Déclamateurs frivoles,
Vous, qui vils eſclaves de l'Art,
Immolez le ſens aux paroles,
Et cachez les traits ſous le fard.
Du faux éclat de vos penſées,
De vos paſſions compaſſées,
Elle hait les froids ornemens;
Naïve enſemble & magnanime,
Le Vrai ſeul l'éleve au Sublime,
Et le Zéle aux grands mouvemens.

C'eſt elle qu'on vit dans Athénes,
Fiére d'un Aſcendant certain,
Par la bouche de Démoſthénes
Gourmander un Peuple hautain:
Par elle, Cenſeur de ſes Maîtres,
Il dénonce comme des Traîtres,
Leurs Flateurs tremblans à ſa voix;
Et décidant de leur fortune,
Sçait ſe faire de la Tribune,
Un Trône redoutable aux Rois.



Dis, (a) Héros de la Macédoine,
Ce qu'a pu ce vif Orateur,
Dis-nous, féditieux Antoine,
Ce qu'étoit fon Imitateur.
Rome, que de Ligues funeftes,
S'élevérent contre les reftes
De ta mourante liberté!
Par fon éloquence zélée,
L'Ambition fut dévoilée,
Et l'Attentat déconcerté.



Eloquence, à tous les Ouvrages
C'eft à toi de donner la Loi;
Le raifonnement, les images,
Les Graces relévent de toi.
Tes judicieufes lumiéres
Répandent au gré des matiéres
L'agréable, ou le convainquant:
Souvent l'efprit veut qu'on l'éclaire;
Mais, où l'on ne doit que lui plaire,
Tout ce qui plaît eft éloquent.

(a) Philippe.



Tu sçais donner aux grandes ames
Le seul prix qui peut les flater ;
En les loüant tu nous enflammes
De l'ardeur de les imiter.
J'aime à voir tes mains immortelles ;
De tes guirlandes les plus belles
Ceindre la tête des Trajans ;
Les nobles vertus que tu pares,
Peut-être deviendroient plus rares,
Sans ces tributs encourageans.



Quelquefois ma superbe Lyre
Chante le Héros de nos jours ;
Au Zéle hardi qui m'inspire
Ne refuse pas ton secours.
Dicte-moi des loüanges sages,
Dont puissent être tous les âges
Plus touchés encor qu'éblouis ;
Loin, fleurs communes ou fanées,
J'achetterois de vingt années
Un seul trait digne de LOUIS.



Mais qu'aux Tribunaux je te ſuive ;
Tout y retentit de ta voix ;
Soudain de Thémis attentive
La Balance panche à ton choix.
Contre la fiére violence,
Sous tes aîles, l'humble Innocence
Y vient chercher ſa ſûreté ;
Telle que le fil d'Ariane,
Du Dédale de la Chicane,
Tu débarraſſes l'Equité.

Vous qui voulez dans cette Lice,
Pleins d'une utile ambition,
Oter le maſque à la malice,
Et déſarmer l'oppreſſion,
Evitez un ſtyle emphatique,
Un ton follement pathétique,
Un ſçavoir du fait écarté ;
L'Eloquence ici ſur ſes traces,
Ne laiſſe marcher que trois Graces,
La Raiſon, l'Ordre, & la Clarté.



Laissez-la, pour les saintes chaires;
Reserver ses traits enflammés;
Laissez-y gronder ses tonnerres
Par le feu du Zéle allumés.
Là, troublant le pécheur paisible,
Elle sçait d'une voix terrible,
Salutairement l'allarmer;
Dieu vengeur, qu'elle vient nous peindre;
C'est en apprenant à te craindre,
Qu'elle apprend à te désarmer.



Mais qui levera le scandale
De ces faux Prophétes du Christ;
Qui font d'une sainte morale,
Un sacrilége jeu d'esprit.
C'est leur génie, & leur adresse,
Non, nos maux, & notre foiblesse,
Qu'ils veulent nous faire sentir;
Et fiers du vain plaisir de plaire,
Ils laissent au Pasteur vulgaire,
L'humble gloire de convertir.



O Loi sainte, Loi redoutable,
Majestueuses vérités,
Périsse cent fois l'art coupable,
Qui vous rabaisse à ses beautés.
Que l'Orateur Evangélique,
A mon seul intérêt m'applique;
S'il veut plaire, il va m'attiédir.
Il n'a qu'à rougir de sa gloire;
S'il laisse un nombreux Auditoire
Tranquille assez pour l'applaudir.



Ordonne divine Eloquence,
A qui veux-tu voir consacrés
Ces Vers, où je peins ta puissance,
Que tu m'as toi-même inspirés?
J'attendrai que tu me déclares,
L'homme en qui tes dons les plus rares
Font le plus respecter tes Loix.
POLIGNAC, me dit l'Immortelle,
Que ce nom est cher à mon zéle,
Qui déja prévenoit son choix!



LE ZELE

DE LA RELIGION.

ODE

AU ROI.

LOUIS, combien de fois ma Lyre
A resonné de ton grand nom!
J'ai dit le devoir qui t'inspire
Et tes faits, fruits de la Raison,
Contre ta Sagesse constante
J'ai dit la Fortune impuissante,
Par tes soins, les Arts en honneur;
Et pour spectacle à tous les âges,
Dans tes Fils, tes nobles Images,
J'ai peint ta Gloire & ton Bonheur.

ᛰ

Ecoute ; moins timide encore,
Je vais par des sons immortels
Chanter l'ardeur qui te dévore
Pour l'honneur sacré des Autels.
Loin de moi, fureurs puériles,
Parnasse, Apollon, noms stériles,
Ornemens usés de nos Vers.
Epris d'une flamme plus belle,
LOUIS, pour célébrer ton zéle,
J'implore le Dieu que tu sers.

Toi, qui dans le premier (a) Poëte
Versas ce Cantique enflammé,
Où l'Hébreu chante la défaite
Du Peuple à sa perte animé ;
Toi, qui du (b) Grand, du Pathétique,
As sur la Harpe Prophétique
Répandu le charme vainqueur ;
Régle la Lyre que je touche ;
Viens, Dieu Saint, viens ouvrir ma bouche,
Je chante un Roi selon ton cœur.

(a) Moïse. | (b) Pseaumes de David.

Conduite par l'Hypocrisie
Féconde fille des Enfers,
La fiére & subtile Hérésie
Sous les fleurs nous cachoit ses fers;
Par elle, la Licence énorme
Du nom fastueux de réforme
Honore la sédition;
Et compte que sa main rebelle
Va sapper la baze éternelle
De l'inébranlable Sion.

Déja s'étendoit sa victoire;
Que de cœurs percés de ses traits!
Grand Dieu, moins jaloux de ta gloire,
Tu semblois souffrir ses progrès.
Des nouveautés ami fantasque
Le peuple abusé par le Masque
Sert l'Hérésiarque fureur;
Déja son zéle fanatique
Force la crainte politique
A composer avec l'Erreur.

Mais je vois un nouveau Moïſe
A qui le Seigneur a parlé.
Il deſcend ; l'Idole ſe briſe,
Fond ſous ſon autel écroulé.
Aveugles, que LOUIS éclaire,
Joüets de l'Erreur téméraire,
Rentrez ſous le joug de la Foi ;
Ou, ſi de votre ame incertaine
Elle n'eſt plus la Souveraine,
Fuyez, il n'eſt plus votre Roi.

Mais dans ſes Provinces inſtruites
C'eſt peu que les yeux ſoient ouverts ;
Pour lui trop étroites limites !
Son zéle embraſſe l'Univers.
Pour ſervir l'un & l'autre monde
Ses Vaiſſeaux, ſouverains de l'Onde,
Vont s'ouvrir de nouveaux ſentiers.
Sa foi conjurant les tempêtes
Vole à de céleſtes conquêtes,
Et chaque peuple a ſes Xaviers.



Mortels, placés par la naissance
Dans ces climats infortunés
Qui de la nuit de l'Ignorance
Restoient encor environnés,
Votre erreur presque inévitable ;
O Mystére ! & pourtant coupable,
Eût à jamais causé vos pleurs ;
Malheureux d'avoir reçû l'être ;
Si loin de vous, Dieu n'eût fait naître
Un Roi sensible à vos malheurs.

Ne regrettons plus les miracles
Du régne naissant de la Croix,
Quand la foi domtant les obstacles,
Rangeoit la Mort même à ses loix :
Alors pour enfanter l'Eglise,
C'étoit la nature soumise
Qui devoit nous persuader :
Mais les Rois qu'un saint zéle engage
Valent pour élever l'ouvrage
Ce que Dieu fit pour le fonder.



Tel,

Tel, Grand Roi, du Chriſtianiſme
Tu brûles d'augmenter l'éclat;
En toi le Guerrier Héroïſme
Eſt un paiſible Apoſtolat.
Quand ton nom, mieux que tes cohortes,
De cent places t'ouvroit les portes
Et briſoit d'orgueilleux remparts,
Au lieu de la fureur ſanglante.
La Religion triomphante
Seule arboroit tes étendarts.

Qui dira tant d'heureux aſyles
Dont tu poſas les fondemens,
De tes ſoins à jamais utiles
Irréprochables monumens;
Cette (*a*) Milice mutilée
Qui du champ de Mars exilée
S'inſtruit à de plus ſaints combats,
Et la noble & brillante (*b*) élite
De cette troupe Iſraëlite
Dont Eſther éclaire les pas?

(*a*) Les Invalides. | (*b*) S. Cyr.

Qui mieux que toi du Sanctuaire
A jamais soutenu l'honneur ?
Malheur à la main téméraire
Qui touche à l'Arche du Seigneur !
Soyez purs, Ministres des Temples ;
LOUIS veut par vos seuls exemples
Que le vice soit combattu,
Et des dignités sage arbitre
L'orgueil demande en vain la mitre
Qu'il n'accorde qu'à la vertu.

Lui-même, il est votre modéle ;
Venez sous ces (a) Lambris sacrés
Qu'éleva son prodigue zéle,
Venez le voir, & l'admirez.
A l'aspect du Dieu qu'il révére
Voyez peints sur son front sincére
Tous les traits de la Piété ;
Il dépose ici sa puissance,
Et c'est de son humble silence
Que croît encor Sa Majesté.

(a) Chapelle de Versailles.

Qu'eſt-ce que LOUIS te demande ?
Grand Dieu, révéle-moi ſes vœux.
Que de ton ſein la Paix deſcende,
Et que ſes peuples ſoient heureux.
Voilà donc ſa Priére ardente ;
Ah ! puiſſe au gré de ſon attente
Son Zéle être récompenſé.
Nous n'en voulons qu'à ſa tendreſſe ;
Si notre bonheur l'intéreſſe,
Ciel, qu'il vive ; il eſt exaucé.



ODES
ANACRÉONTIQUES.

LA SOLITUDE.

ODE I.

DANS ce lieu riant & tranquille,
Sylvie, employons ce beau jour;
La Nature a fait cet aſyle
Pour les favoris de l'Amour.

Dans ces ſolitaires bocages
Habitent les plaiſirs ſecrets;
Et l'on n'eſt vû ſous leurs ombrages
Que des oiſeaux, témoins diſcrets.



Charmé d'une rive fleurie,
Ce ruiſſeau cherche à s'arrêter,
Et fait cent tours dans la prairie,
Qu'il ſemble craindre de quitter.

Le Zéphire y caresse Flore,
J'en ressens le souffle amoureux,
Et la Déesse y fait éclore
Mille fleurs, gages de ses feux.

ꝏ

L'Amour régne en ces lieux champêtres ;
Ces verds gazons ne sont foulés
Que des amans dont sur ces hêtres
Tu vois les chiffres assemblés.

ꝏ

Aux plaisirs ici tout convie ;
Les amours volent sur nos pas.
Serois-tu dans ces lieux, Silvie,
La seule qui n'aimeroit pas ?



LES
MAISTRES.
ODE II.

On a grand ſoin de nous apprendre
Tous ces langages importans,
Qui ſervent à nous faire entendre
Les Grands-Hommes de tous les tems.

Enſuite dans d'autres Ecoles,
S'enſeigne cet art ſi vanté,
Qui par l'heureux choix des paroles,
Donne au faux, l'air de vérité.

Ici par la Géométrie
Les vaſtes Cieux ſont meſurés;
De l'infini ſon induſtrie
Nous démontre tous les degrés.

Là, comme vérités ſuprêmes,
Par des Philoſophes hautains
Se debitent mille ſyſtêmes,
Tous, moins curieux qu'incertains.

Ces Maîtres ne ſçauroient me plaire,
Entr'eux je n'ai point à choiſir;
Je n'en veux qu'un plus néceſſaire,
Un Maître de l'art du plaiſir.

Je préfére au froid Géométre
Celui qui ſe laiſſe toucher
D'une beauté qu'il ſçait ſoumettre,
Sans lui-même s'en détacher.

Pouvoir paſſer ſes jours à table,
Et toujours aimer ſans dégoût,
C'ſt-là le ſçavoir véritable,
Et qui ſçait être heureux, ſçait tout.

LES AMOURS
DE
JUPITER.
ODE III.

PUISSANT Maître de la Nature ;
Qu'enflammérent tant de désirs,
Apprend-moi dans quelle avanture
Ton cœur goûta de vrais plaisirs.

Fut-ce lorsque Taureau superbe,
Sous Europe courbant ton dos,
Après avoir bondi sur l'herbe,
Tout à coup tu fendis les flots.

Tu ne la dûs qu'à ta puissance,
Son cœur ne s'étoit point donné,
Et par ta propre violence,
Ton bonheur fut empoisonné.

Tu charmas la chaste Thébaine,
Sous la forme de son époux :
Mais tu devois au lit d'Alcmene,
De son erreur être jaloux.

Dans cette Tour inaccessible,
Où tu sçûs t'introduire en or,
Si tu vis Danaé sensible,
Tu ne fus pas heureux encor.

De ses appas l'or te rend maître ;
Mais toute charmante qu'elle est,
De quel prix son cœur peut-il être ?
Tu ne le dois qu'à l'intérêt.

Comme souverain de la foudre ;
T'aima la fille de Cadmus,
Qui malgré toi réduite en poudre,
A peine te laissa Bacchus.

Mais quel plaisir pouvoit te faire
Son orgueilleuse passion ?
Dans cette amante téméraire
L'amour n'étoit qu'ambition.

Dieu puissant, je viens de t'entendre ;
Tu jouis d'un amour flateur,
Quand Mnemosine vraiment tendre,
Ne te crut qu'un simple pasteur.

La trahison, la violence,
L'ambition, ni l'intérêt,
Ne la mirent sous ta puissance :
Et c'est ce seul amour qui plaît.

Aussi te rendit-il fidelle ;
C'est de-là qu'est venuë au jour
Des neuf Sœurs la troupe immortelle,
Digne fruit d'un si pur amour.

ERATO
ET
TERPSICHORE.

ODE IV.

QUOI! faut-il vous chanter encore,
Dieux, à qui je ſuis aſſervi?
Je vois Erato, Terpſichore,
Qui m'offrent leur Lyre à l'envi.

Erato, tu veux que je chante
Le jaloux enfant de Cypris,
Et ma ſeule affaire importante,
Le déſir d'être aimé d'Iris.

Mais ta ſœur veut que je publie
L'honneur du fils de Semelé,
Je ſuis un ingrat ſi j'oublie
Tous les biens dont il m'a comblé.

Oublierois-je cette allégreſſe,
Dont cent fois mon cœur fut ravi,
Le Sommeil, doux fruit de l'yvreſſe,
Et les ſonges qui l'ont ſuivi.

Le Nectar couloit dans mon verre;
En ces momens délicieux,
Je me croyois loin de la terre
Aſſis à la table des Dieux.

C'en eſt fait: ma reconnoiſſance,
Erato, ne balance plus.
Je chante aujourd'hui la puiſſance
Et les dons charmans de Bacchus.

Mais demain, ſi l'amour m'inſpire
Chez Iris je t'appellerai;
Et je chanterai ſur ta Lyre
Les plaiſirs que j'y goûterai.

MALICE DE L'AMOUR.

ODE V.

DANS des vers de mon premier âge,
Je chantai l'enfant de Cypris ;
Ce Dieu sensible à mon hommage,
Vint un jour m'en offrir le prix.

Content d'un tribut volontaire ;
Je viens pour t'en récompenser ;
Choisis donc d'aimer ou de plaire,
Dit-il, & je vais t'exaucer.

Fais plus ; rend mon bonheur extrême,
Dis-je à ce Dieu reconnoissant ;
Que par toi je plaise, & que j'aime.
Soit, dit-il, en disparoissant.



L'Amour a tenu sa promesse ;
Depuis ce jour j'aime & je plais.
Cependant je souffre sans cesse.
Amour, ce sont là de vos traits.

Les beautés qui touchent mon ame,
Sont insensibles à mes feux :
Celles que sans dessein j'enflamme,
Ne me rendent point amoureux.

De cruelles & d'importunes
Je suis toujours persécuté ;
Ingrat malgré moi pour les unes,
Et par les autres maltraité.

Ainsi, Dieux, vos bienfaits frivoles
Nous coûtent de nouveaux soupirs :
Vous n'exaucez que nos paroles,
Au lieu d'exaucer nos désirs.



LES
TALENS.
ODE VI.

AUTEURS, dont les ſuperbes rimes
Chantent les Héros & les Dieux,
Et que dans vos routes ſublimes
A peine on peut ſuivre des yeux.

Rivaux de la vive Iliade,
Qui dans un Poëme animé,
Pourriez du vainqueur d'Encelade
Peindre le courroux enflammé.

Vous qui ſur les pas de Sophocle,
Pour effrayer l'orgueil cruel,
De Polinice & d'Eteocle,
Renouvelleriez le duel.

Ne prétendez plus au Parnasse
Vous asseoir encor les premiers ;
Apollon avant vous m'y place,
Ceint de myrtes & de lauriers.

En vain votre Muse fertile
Sçait toucher, instruire, étonner.
Je sçais un art plus difficile.
Et quel art ? Je sçais badiner.



LA RAISON ET *L'AMOUR.*

ODE VII.

AIME la charmante Charite,
Me disoit un jour la Raison;
Tu le sçais; son moindre mérite
Est d'être en sa belle saison.



D'une rose qui vient d'éclore
Son teint a la vivacité;
Et les Graces donnent encore
Un nouveau lustre à sa beauté.



Quel goût, quelle délicateſſe !
Qui mieux qu'elle connoît mon prix ?
Par-tout ſa naïve fineſſe
Sçait m'allier avec les Ris.

Son ame eſt encore plus belle ;
Le Ciel y verſa tous ſes dons.
Qu'elle aime, elle ſera fidelle ;
Je connois ſon cœur, j'en réponds.

Après la peinture engageante,
Dont la Raiſon tentoit ma foi,
L'Amour me dit, aime Amarante.
Je l'aimai ſans ſçavoir pourquoi.



LES FLECHES DE L'AMOUR.

ODE VIII.

TU m'occupes plus à tes armes,
Disoit Vulcain à Cupidon,
Que ne fait le Dieu des allarmes,
Ni même l'Epoux de Junon.

✣

Au Printems j'ai soin de la guerre,
Et j'arme le bras des Héros.
L'Eté je forge le tonnerre;
L'Hiver j'aurois quelque repos.

✣

Mais quoi! pour tes fléches cruelles
Puis-je trouver assez de tems?
Il te faut des armes nouvelles
Tous les jours, à tous les instans!

✣

En vain contre moi tu t'emportes,
Répondit l'Amour, mets tes ſoins
A rendre mes fléches plus fortes,
Et je t'importunerai moins.



Des cœurs aucun trait ne m'aſſûre;
A peine ai-je ſçû les bleſſer,
Qu'un jour referme la bleſſure;
C'eſt toujours à recommencer.



Je ſens que je n'y puis ſuffire;
Jupiter ſeul plus de vingt fois,
Depuis qu'il eſt ſous mon empire,
M'a fait vuider tout mon carquois.



Invente une trempe nouvelle;
Forge-moi, s'il ſe peut, des traits
Dont l'atteinte ſoit éternelle,
Tu te repoſeras après.

Vulcain à ce travail s'engage ;
Il forge, il acheve, & je voi
Qu'à l'Amour il livre l'ouvrage ;
L'Amour en fait l'essai sur moi.

✣

Ciel ! quel trait a percé mon ame !
Amour, en t'a trop bien servi ;
Et mon cœur sent à tant de flamme,
Qu'il t'est pour jamais asservi.

✣

Du succès la joye est extrême :
Mais non, doute encor quelques jours ;
Tu le sçais, chaque fois que j'aime,
Je pense que c'est pour toujours.



LE PLAISIR D'INSTRUIRE.

ODE IX.

AUTREFOIS la charmante Hortenſe
Dont mille amans formoient la Cour,
Par une heureuſe préférence
Me donna des leçons d'amour.

Par elle j'appris l'art de plaire,
Ces tranſports, ces empreſſemens,
Ces petits ſoins, la grande affaire
Et le grand ſçavoir des amans.

Elle m'avoit inſtruit à peine
De ces doux myſtéres d'amour,
Qu'auſſitôt à la jeune Iſmene
J'en fis des leçons à mon tour.

Mais en l'inſtruiſant comme on aime,
Que j'aimois à voir ſes progrès !
Le plaiſir d'apprendre moi-même
Avoit eu pour moi moins d'attraits.

Iſmene eut toute ma tendreſſe,
Et mon éleve à mes regards
Fut plus chere que la Maitreſſe.
C'en eſt ainſi dans tous les arts.



LE

LE VASE.

ODE X.

GRAVEUR, ton adresse est connuë,
Prend ce Vase, & grave alentour
Deux objets dont la seule vûë
Inspire la joye & l'amour.



De ce côté grave une treille;
Rassemble au dessous des buveurs,
Et que de la liqueur vermeille
Ils sentent déja les vapeurs.



Que la liberté s'y déploye
Et que par tes traits séduisans
On y sente régner la joye,
Les bons contes, les mots plaisans.



Ici, grave un riant bocage
Où deux amans se sont rendus ;
Fais voir quel Amour les engage ;
Fais qu'on en devine encor plus.



Que dans le feu qui les embrase
Ils soient si transportés ... mais quoi !
Tu n'es point ému ? Rend ce Vase ;
Tu n'en sçais pas assez pour moi.



JOUSTE
DES
AMOURS.
ODE XI.

ECOUTEZ mon ſonge, Silvie;
Jugez-en; vous allez y voir,
Avec l'image de ma vie,
Quel eſt ſur moi votre pouvoir.

Mille amours, avides de gloire
Entr'eux ſe diſputoient l'honneur
D'aſſûrer le mieux leur victoire;
Pour but ils avoient pris mon cœur.

Les Jeux & les Ris ſur leurs traces
A ce ſpectacle étoient venus;
Les arbitres étoient les Graces,
Aſſiſes auprès de Vénus.

Le fignal fe donne ; on commence ;
Par ordre chacun vient tirer ;
Les traits que chaque amour me lance
Ne font au plus que m'effleurer.

De Philis, d'Aminte, d'Ifmene,
De mille autres je fus amant.
Mais quels feux ! Ils naiffoient à peine
Qu'ils s'éteignoient dans le moment.

Le dernier d'une main plus fûre
Tire enfin ; & de tout mon cœur
Ne fait qu'une ardente bleffure ;
Un cri le proclame vainqueur.

Qu'il devint fier de fa victoire !
Mais qu'il eut tort d'en être vain !
Silvie, il vous devoit fa gloire,
Je vous vis conduire fa main.

LE NOUVEL
ANACRÉON.
ODE XII.

JE cueille mes tendres fleurettes
Sans aller au ſacré Vallon ;
Le Dieu d'amour a ſes Poëtes,
Qui vallent bien ceux d'Apollon.

Je chante tout ce qu'il m'inſpire ;
Et lui-même accorde à mon chant
Les plus tendres ſons de ma Lyre ;
Mon plus grand maître eſt mon penchant.



Des vers façonnés au Parnaſſe
Souvent la plus grande beauté
Conſerve d'autant moins de grace
Qu'on ſent tout ce qu'elle a coûté.



Rarement la libre Nature
S'accorde aux contraintes de l'Art ;
Et jamais elle n'eſt plus pure
Qu'où le travail a moins de part.

Moi qui lui veux être fidéle,
Je fuis un ſoin trop concerté,
Et mes vers auſſi libres qu'elle
N'ont de prix que leur liberté.

Je trouve dans cette maxime
Tous les préceptes réunis ;
Tout ce que je ſens, je l'exprime ;
Ne ſens-je plus rien ; je finis.



LE FESTIN.

ODE XIII.

ÇA, que notre festin commence ;
Goûtons bien les dons de Bacchus ;
Méritons-en pour récompense,
Le plaisir ; que faut-il de plus ?



L'Heureux est au dessus du Sage ;
Quittons la Raison pour les Ris ;
Est-ce en faire un mauvais usage
Que d'y renoncer à ce prix ?



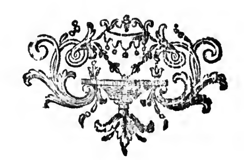
Bacchus écarte de la table
Les noirs soucis, & les travaux ;
Buvons avec son jus aimable
L'oubli précieux de nos maux.



Venez liberté, badinage ;
Ecartez tout facheux témoin,
Buvons, recommençons ; courage ;
Bon ; la Raison est déja loin.



Mais cette importune maitresse,
A son retour pour nous punir,
Nous reprocheroit notre yvresse ;
Ne la laissons point revenir.



L'OR.

ODE XIV.

MAUDIT soit le mortel avare
Qui de la terre tira l'Or,
Et le jour où le sort barbare
Lui montra ce fatal trésor!



Avant ce jour, la plus sévére
Cédoit à de tendres langueurs;
Il ne falloit qu'aimer pour plaire;
Les cœurs étoient le prix des cœurs.



Soupirs, transports, ardeurs fidelles,
C'en est fait, n'espérez plus rien;
L'Or est le seul maître des Belles;
Il vous a volé votre bien.



Depuis un an près de Glycére
Je perds le plus ardent amour ;
Ce qu'un an d'amour n'a pû faire,
L'Or vient de le faire en un jour.



Fatalité trop importune !
Faut-il donc pour me faire aimer,
Me résoudre à faire fortune ?
J'aime autant ne plus m'enflammer.



PERTE DU LUTH D'ANACRÉON.

ODE XV.

FATIGUÉ des chants héroïques ;
J'avois obtenu d'Apollon,
Pour des airs tendres ou bachiques,
Le Luth badin d'Anacréon.

Je me délassois de mes veilles ;
Et j'osois chanter au hazard,
Tantôt le fruit joyeux des treilles,
Tantôt le prix d'un doux regard.

Feint déserteur de la sagesse,
Je tirois des sons si charmans
Qu'on m'eût cru dans la double yvresse
Et des Buveurs & des Amans.

Mais avec l'Amour en colére
A mes regards s'offrit Bacchus,
Nous voulons un tribut fincére,
Aime & bois, ou ne chante plus.



Ceffe dans tes faux badinages
De faire briller nos appas;
Tes chants pour nous font des outrages;
Dès que ton cœur ne les fent pas.



Ils m'arrachent à ces paroles
Le Luth qu'ils croyoient profané.
Bacchus fuit; Amour tu t'envoles!
Ils m'ont tous deux abandonné.



Adieu, Luth, qu'à force de feindre,
Mon cœur trouvoit déja trop doux.
Qui ne veut rien fentir, doit craindre
De badiner même avec vous.



LA LOUANGE

E T

LA CRITIQUE.

O D E I.

DANS le tems qu'au Dieu du Permeſſe
J'adreſſois mon premier tribut,
Heureux fruit de ma douce yvreſſe
Ce Dieu lui-même m'apparut.

Deux Déeſſes ſuivoient ſes traces ;
L'une à l'œil fier, au front hautain ;
L'autre avec un ris plein de graces,
S'avançoit l'encens à la main.



C'eſt la Loüange & la Critique,
Me dit Phœbus, choiſis des deux
Qui dans la Lice Poëtique
Guidera tes pas hazardeux.



Moñ cœur charmé de la premiére
Eſt prêt à lui donner ſa voix;
Mais l'autre d'un trait de lumiére
Me pénétre & change mon choix.



Phœbus me quitte, & la Loüange
Confuſe de mon peu d'égard
Diſparoît & déja ſe venge
Avec un dédaigneux regard.



L'autre près de moi prend ſa place,
Et, l'arbitre de mes écrits,
Elle ôte, elle ajoute, elle efface,
A chaque choſe met ſon prix.



Elle veut là raiſon pour baſe
De mes plus badines chanſons,
Chicane les mots & la phraſe,
Va même à critiquer les ſons.



Elle orne ſi bien ma penſée,
Et met tant d'art dans mes accords
Qu'enfin la Loüange eſt forcée
De me rapporter ſes tréſors.



J'éprouve aujourd'hui le mélange
De leurs différentes faveurs,
Et la Critique & la Loüange
Vivent avec moi comme ſœurs.



ODES
TRADUITES
OU IMITÉES
D'HORACE.

ODE
IMITÉE
D'HORACE.
A MONSIEUR
DACIER.

DACIER, toi qu'il semble qu'Horace
Ait instruit de son sens par le tems obscurci ;
Juge, si je conserve & la force & la grace
Des traits que je t'en offre ici.

Si j'exécute ce que j'ose,
Et que mon vol hardi puisse plaire à tes yeux,
Ton suffrage pour moi vaut une Apothéose :
J'ai déja le front dans les Cieux.

Nos Bois reprennent leurs feüillages,
Après les noirs frimats, le Printems a son tour;
Et le Soleil plus pur, dissipant les nuages,
Sans obstacle répand le jour.

Déja dans la plaine fleurie,
Le Berger laisse errer ses troupeaux bondissans;
Et du son de sa flûte, Echo même attendrie,
En imite les doux accens.

Cytherée avec ses compagnes,
Le soir, d'un pas leger, danse au bord des ruisseaux,
Tandis que son Epoux ébranle les montagnes,
Du bruit fréquent de ses marteaux.

Couronnons-nous des fleurs nouvelles;
Nous en verrons bientôt l'éclat s'évanouir:
Profitons du Printems qui passera comme elles,
L'Amour nous presse d'en jouir.

Allons dans le bois le plus ſombre,
Egarer la beauté qu'il attendrit pour nous ;
Et des tendres larcins que nous ferons à l'ombre,
Rendons Pan lui-même jaloux.

Hâtons-nous, tout nous y convie,
Saiſiſſons le préſent, ſans ſoin de l'avenir :
Craignons de perdre un jour, un inſtant d'une vie,
Que la Mort doit ſitôt finir.

Sa rigueur n'épargne perſonne,
Tout l'effort des humains n'interrompt pas ſes loix ;
Et de la même faulx, la cruelle moiſſonne
Les jours des Bergers & des Rois.

Sitôt que froids & vains phantômes,
Des fleuves redoutés nous toucherons les bords,
Nous n'aurons plus d'Iris dans ces ſombres royaumes,
Il n'eſt point d'Amours chez les morts.

On n'y sçait plus chanter ni rire,
Ils n'ont plus ce Nectar qui comble ici nos vœux,
Ces festins où des Rois contrefaisant l'empire,
Nous nous croyons plus heureux qu'eux.

Des jours que la Parque nous file,
Consacrons donc le cours à Cypris, à Bacchus:
Eh! que faire sans eux d'une vie inutile?
Il vaudroit autant n'être plus.



A MECENAS.

ODE XII. DU II. LIVRE.

NUMANCE préférant la mort à l'esclavage,
Les projets d'Annibal à la fin démentis,
Les flots Siciliens teints du sang de Carthage,
A mes sons languissans seroient mal assortis.



Je tairai ces mutins que leur yvresse guide,
Qui firent trembler Rome au bruit de leurs projets,
Nouveaux Géants domtés par un nouvel Alcide,
Ma Lyre se refuse à de si hauts sujets.



Tu peux seul, Mécénas, en orner tes histoires;
Dis les combats d'Auguste à la postérité,
Et ces Rois enchaînés, gages de ses victoires,
Confondant sur leur front la rage & la fierté.



Ma Muſe ſe conſacre à chanter Licinie ;
Je peins ces yeux brillans, où tu lis ton bonheur ;
De ſa touchante voix la flateuſe harmonie
Et ſon fidéle amour digne de ton ardeur.



Dans la troupe choiſie aux fêtes de Diane,
Quand elle vient mêler ſes danſes & ſes vœux,
On tremble d'arrêter ſur elle un œil profane ;
On la croit la Déeſſe à qui s'offrent les jeux.

Crois-tu que du tréſor dont on vante Achemenes,
De celui de Midas chaque jour augmenté,
Et que de tous les biens des Arabiques plaines,
Un ſeul de ſes cheveux ſeroit trop acheté.



Heureux momens pour toi ! quand detournant la tête,
Par une adroite feinte, elle t'offre un baiſer ;
Ou bien, lorſque ſon cœur, certain de ſa conquête,
Pour le faire ravir, aime à le refuſer.



SUR LA CHUTE D'UN ARBRE.

ODE XIII. DU II. LIVRE.

ARBRE, en quel jour fatal, & quelle main coupable,
Dans mon champ oſa t'apporter ;
Aux hommes qui naîtroient, embuche inévitable,
Et l'opprobre des lieux qui te virent planter ?

Sans doute cette main a ſous ſes coups barbares
Fait couler le ſang paternel ;
Et porté, ſans trembler, à l'aſpect de ſes Lares,
Dans le ſein de ſon hôte un coûteau criminel,

Des plus ſubtils poiſons que Colchos pût connoître,
Elle t'arroſoit en naiſſant ;
Avec un ſoin cruel, elle te faiſoit croître,
Pour attenter un jour ſur un maître innocent,

Entourés de dangers que notre esprit ignore,
Nous touchons sans cesse à la mort :
Le Marchand embarqué redoute le Bosphore :
Et ne craint point d'ailleurs les caprices du sort.

Du Parthe, le Soldat craint la fuite homicide,
Le Parthe ne craint que nos fers :
Terreur souvent trompée ! & la Parque perfide
Par mille autres chemins les appelle aux Enfers.

J'ai presque, en cet instant, vu les Royaumes sombres,
Le Juge de ces lieux affreux,
Le séjour fortuné des innocentes Ombres,
Et Sapho se plaignant sur son luth amoureux.

Je t'aurois entendu, Chantre du Mitylene,
Choisir des tons plus élevés,
Dire de tes tyrans & le crime & la peine,
Les dangers & les maux dans ta fuite éprouvés.



De la tendre Sapho, de l'héroïque Alcée,
Les Ombres respectent les sons;
Autour de lui pourtant la foule est plus pressée,
Et plus avidement écoute ses chansons.

Mais quoi! Cerbére même à l'effrayante forme,
En paroît perdre sa fureur;
Alecton s'attendrit, & sur sa tête énorme,
Les serpens réjouis n'inspirent plus d'horreur.

Le Vautour dévorant abandonne sa proye,
Tantale n'est plus altéré:
Orion dont la chasse étoit l'unique joye,
Est saisi malgré lui d'un plaisir ignoré.



A BACCHUS.

ODE XIX. DU II. LIVRE.

OUI, j'ai vû, je l'atteste à la postérité,
J'ai vû le Dieu Bacchus en des lieux solitaires,
Aux Déesses des Bois enseignant ses mystéres,
Du difforme Satyre & du Faune écouté.

Je l'ai vû, je le vois ; je sens qu'à sa présence,
Un trouble impérieux agite mes esprits.
Evoé ! mes respects éclattent dans mes cris ;
Bacchus, épargne un cœur tremblant sous ta puissance.

Je vais peindre à ton gré, tes mystéres divers,
Les Thraces en fureur courant sur tes vestiges ;
Je vais à l'avenir raconter tes prodiges,
Ils sembleront encor arriver dans mes vers.

On y verra dans Naxe Ariane laissée,
Oublier dans tes bras la fuite d'un Ingrat,
Et par toi, dans les cieux sa couronne placée,
Nouvel astre, y briller d'un immortel éclat.

❖

Ta colére nous tend d'inévitables piéges:
De tout son sang Penthée expia ses mépris,
Et c'est peu que Licurgue eût égorgé son fils,
Il eut pour ses bourreaux des sujets sacriléges.

❖

Les fleuves & les mers s'ouvrent devant tes pas;
Et quand pour célébrer tes fêtes éclatantes,
Tu pares de serpens la tête des Bacchantes,
Contens de menacer, ils ne leur nuisent pas.

❖

Sur un pénible amas de montagnes, de roches,
Autrefois les Géants attaquérent les cieux;
Mais terrible lion, la foudre dans les yeux,
Tu renversas leur chef aux premiéres approches.

❖

On te croyoit peu propre aux guerriéres fureurs,
Né pour faire sentir plus d'amour que d'allarmes,
Mais tu sçais allier les plaisirs & les armes,
Ton redoutable Thirse est couronné de fleurs.

✣

Lorsque des sombres bords, tu retiras ta mere,
Cerbére épouvanté de ton auguste aspect,
Soumis & caressant te marqua son respect,
Et tout l'enfer suivit l'exemple de Cerbére.



AUX ROMAINS.

ODE VI. DU III. LIVRE.

ROMAINS, de vos ayeux vous expierez les crimes,
Si vous ne réparez les temples ébranlés.
Relevez des autels trop long-temps ſans victimes,
Et des Dieux ſans honneurs, ſanglans & mutilés.

Votre reſpect pour eux fonda votre puiſſance,
Qu'ils ſoient de vos projets le principe & la fin,
De leur culte affoibli, nous ſentons la vengeance:
Et Rome impie a vû chanceler ſon deſtin.

Notre armée a deux fois négligé les auſpices,
Et deux fois la victoire échappa de ſes mains;
Le Parthe contre nous trouva nos Dieux propices,
Et vainqueur ſe para des tréſors des Romains.



Le Dace aux traits mortels, la flotte Ethiopique
Jusques dans Rome même a porté le danger;
Quand tout l'Empire en proye au trouble domestique
Sembloit à sa ruine inviter l'Etranger.

Ce fut le triste fruit des premiers adultéres
Qui du jaloux Hymen rompirent le serment;
Ce désordre bientôt enfanta nos miséres,
Et du crime fécond nâquit son châtiment.

Nos filles, de séduire apprennent l'art funeste,
D'une étude lascive, elles font leurs plaisirs;
Et leur cœur corrompu se prépare à l'inceste,
Long-temps avant que l'âge ait meuri leurs désirs.

L'Hymen n'en fera point des épouses fidelles;
Les plaisirs trop permis ne sont pas assez doux:
Elles vont prodiguer leurs faveurs criminelles,
Sans craindre ni le jour, ni les yeux d'un époux.

De sa femme souvent complice mercénaire,
Un mari sert lui-même un coupable désir ;
Son silence la livre aux vœux d'un adultére,
Prodigue enchérisseur d'un infame plaisir.

❦

Oh ! que d'un autre Hymen sortit cette jeunesse
Qui du sang de Carthage a fait rougir les flots,
Qui domtant la Syrie, & l'Afrique, & la Gréce,
Au bonheur de l'Empire immola son répos !

❦

Race des vieux Romains, elle en soûtint la gloire,
De ces Soldats formés par de doubles leçons,
Qui de la même main qu'ils forçoient la victoire ;
Hâtoient, par leurs travaux, les tardives moissons.

❦

Quand sortant des sillons qu'ils rendoient plus fertiles,
Leurs bœufs quittoient le joug, au coucher du Soleil,
Ils revenoient courbés sous des fardeaux utiles,
S'apprêtant par la peine, un tranquille sommeil.

❦

Mais que n'altérent point les tems impitoyables ?
Nos peres plus méchans que n'étoient nos Ayeux,
Ont eû pour Succeffeurs des enfans plus coupables
Qui feront remplacés par de pires neveux.



A MELPOMENE.

ODE DERNIERE DU III. LIVRE.

JE laisse à ma mémoire un appui plus durable,
Que ces hauts Monumens que l'orgueil fit dresser,
Qui bravera du Temps l'outrage irréparable,
Que les vents & les eaux ne pourront renverser.

✣

Oui, je m'y survivrai ; cette part de moi-même
Echappée à Pluton, charmera nos neveux :
Tant qu'au Maître des Dieux le Pontife suprême
Suivi d'une Vestale, ira porter nos vœux.

✣

Des lieux où de l'Aufide on entend le murmure,
Au pays dont Daunus étendit les confins,
Par-tout on me louera malgré ma race obscure,
De la Lyre des Grecs transportés aux Latins.

✣

Viens m'en donner le prix, offre-moi, Melpomene,
Le verd laurier qui croît sur le célébre Mont ;
Mes vers ajouteront à la gloire Romaine,
Tu ne dois point rougir de couronner mon front.

✣

PRÉDICTION
DE LA RUINE
DE TROYE.
ODE XV. DU I. LIVRE.

LE beau Pasteur du mont Ida,
Trop fier de son injuste proye,
Sur les eaux conduisoit à Troye
L'aimable fille de Léda.

Quand Nerée imposant silence
Aux flots, aux Aquilons mutins,
Du terrible arrêt des destins,
Troubla sa perfide espérance.

Frémis, tremble, aveugle Troyen,
Pour ta Patrie infortunée;
Au flambeau de ton Hymenée,
Vois la Guerre allumer le sien.



Déja la Gréce conjurée
Souleve ſes Rois & ſes Dieux ;
De l'Empire de tes ayeux ,
Je vois la ruine aſſurée.

Mille Héros ſur tes ramparts
Vont porter le fer & la flamme ;
Pallas les guide & ſur Pergame
Lance de foudroyans regards.

Malheureux ! que ſervent tes charmes ?
Venus défendra mal tes jours ;
Tu n'as que des chants pour ſecours ,
Et qu'une Lyre pour tes armes.

La Créte , Salamine , Argos ,
Itaque , Mycene , Lariſſe ,
Cent royaumes pour ton ſupplice ,
Se ſont dépeuplés de Héros.



Toi par tes ſeuls vices inſigne ;
Comment ſoutiendras-tu l'effort
De cent Rois qu'arme pour ta mort
Un courroux dont tu n'eſt pas digne ?

Tel que le cerf ſaiſi d'effroi,
Fuit un Tigre à travers la plaine,
Tu fuiras ; hélas ! ton Hélene
Avoit mieux eſpéré de toi.

Ces cheveux, ce teint agréable,
Souillés, meurtris par la fureur,
Deviendront un objet d'horreur ;
Plus hideux qu'il ne fut aimable.

Ilion te ſert de bucher ;
La vengeance à ſon gré l'allume,
Avec toi le feu la conſume,
Et les herbes vont le cacher.

A SES AMIS.

ODE XXII. DU I. LIVRE.

EH quoi ! mes amis, quel usage
Faites-vous du Nectar des Dieux ?
Au lieu du riant badinage,
La colére régne en ces lieux ?



Loin d'ici l'injuste querelle ;
Je suis des vôtres ; ça du vin ;
Mais qu'Hilas me nomme la belle
Qui fait aujourd'hui son destin.



Viens me la nommer à l'oreille ;
Parle ; je ne bois qu'à ce prix.
Tu rougis ! est-ce une merveille
Qu'à ton âge on ait le cœur pris ?



Courage, que rien ne t'allarme ;
Je suis discret, dis sans façon :
Quel que soit l'objet qui te charme,
Je suis sûr que ton choix est bon.



Ah Ciel ! quel nom viens-je d'entendre !
Dans quel gouffre t'es-tu jetté ;
Malheureux ! qui pourra te rendre
Ton repos & ta liberté ?



A DELIUS.

ODE III. DU II. LIVRE.

AMI, puiſqu'une loi fatale
Nous a tous ſoumis à la mort,
Songe dans l'un & l'autre ſort,
A conſerver une ame égale.

Par de longs malheurs combattu,
Des chagrins ne ſois point la proye :
Heureux, crains que la folle joye
Ne triomphe de ta vertu.

Que tes jours coulent dans la peine,
Ou qu'ils coulent dans les plaiſirs,
Attends ſans crainte & ſans déſirs
La fin d'une vie incertaine.



Jouis ſagement du loiſir
Que l'oubli des Parques te laiſſe,
L'âge, la ſanté, la richeſſe
Te donnent les biens à choiſir.

Erre dans tes riches prairies,
Où les arbres entrelaſſés
Offrent aux voyageurs laſſés
L'ombre de leurs branches fleuries.

Fréquente ces côtaux riants,
Qu'en fuyant lave une onde pure,
Qui par ſon paiſible murmure
Endort les ſoins impatients.

Porte dans un réduit champêtre,
Avec des parfums & du vin,
Ces fleurs que produit le matin,
Et que le ſoir voit diſparoître.

Bientôt tu laisseras aux tiens,
Tes Palais, ton vaste domaine,
Et tes biens accrus avec peine,
Bientôt ne seront plus tes biens.

Tout meurt, jeune ou vieux, il n'importe,
Pauvre, riche, illustre, ou sans nom,
Chez l'impitoyable Pluton
Le temps rapide nous emporte.

Du Monarque du sombre bord
Tout ce qui vit, sent la puissance,
Et l'instant de notre naissance
Fut pour nous un arrêt de mort.



A MERCURE.

ODE XI. DU III. LIVRE.

MERCURE, car sans toi la Lyre est impuissante,
Amphion suivoit tes leçons,
Quand sur les murs Thébains la pierre obéissante,
S'arrangeoit au gré de ses sons.

Par toi dans les forêts le solitaire Orphée
Amolit sa rage des Ours ;
Les rochers le suivoient ; les ruisseaux du Ryphée
Attentifs, suspendoient leur cours.

Fais plus, viens m'inspirer des vers que veuille entendre
La fiére, l'infléxible Iris ;
Ce que jamais ton art inventa de plus tendre
Est peu pour vaincre ses mépris.



On répand que jadis ta Lyre enchantereſſe
A fléchi Cerbére, Alecton,
Et qu'elle fit ſentir la joye & la tendreſſe
A tout l'Empire de Pluton.

Les hardis Ixions, les Tantales perfides
En oubliérent leur tourment ;
Malgré l'arrêt du ſort, des triſtes Danaïdes
Le tonneau fut vuide un moment.

Miracles ſans honneur ! prodiges inutiles,
Tant qu'Iris te réſiſtera !
Mais rends à tes accords ſes oreilles dociles ;
Jamais ta gloire ne mourra.

Chante pour l'attrendrir, cette amante empreſſée,
Dont Minos condamna les ſœurs,
Qui ſaintement parjure, oſa ſauver Lincée
De leurs parricides fureurs,

Leve-toi, lui dit-elle; après ma foi donnée,
Pourrois-je te ravir le jour?
Va, fuis, je n'en crois pas seulement l'Hymenée;
Tu dois ton salut à l'Amour.

Tes yeux, si je suivois un serment détestable,
Auroient vû leur dernier soleil:
Sans l'Amour que je sens, mon bras impitoyable
Eût éternisé ton sommeil.

Mais je t'adore en vain; de mains plus criminelles
Crains d'éprouver la cruauté;
Mes inhumaines sœurs sont d'autant plus cruelles,
Qu'elles le sont par piété.

Dût mon pere punir l'amour qui te fait grace,
Trompe son barbare dessein;
Evite, en le fuyant, le fer qui te ménace,
Dût-il retomber sur mon sein.

Va ; la Nuit & Venus ſecondent mon envie,
Adieu pour la derniére fois :
Seulement, cher époux, pour le prix de ta vie,
Souviens-toi que tu me la dois,



A L'OMBRE
DE
DESPREAUX.
ODE.

VIF & modeste Satyrique,
Ami de la Sincérité,
Qui croyois tout Panégyrique,
Un outrage à la Vérité;
Peut-être que de cette strophe
La respectueuse Apostrophe
Vient de te causer quelque effroi;
DESPREAUX, du royaume sombre,
Il me semble entendre ton Ombre
Murmurer déja contre moi.



Mais c'eſt en vain qu'elle s'irrite ;
Ne crains point un éloge faux,
Ni qu'en célébrant ton mérite,
J'encenſe juſqu'à tes défauts ;
Que j'approuve dans tes ouvrages
Ces noms conſacrés aux outrages
Par un zéle outré du bon goût :
Oui, j'oſe en atteſter tes Manes,
Toi-même aujourd'hui tu condamnes
Ce que notre malice abſoût.



Heureux, que de ſages ſcrupules
Retranchant ces traits ſéducteurs,
Ton vers n'eût rendu ridicules
Que les fautes, non les auteurs :
Qu'un nom, quelquefois reſpectable,
D'un hémiſtiche irrévocable
N'eût pas fait l'injuſte ornement.
Rival de Lucile & d'Horace,
Craignois-tu de manquer de Grace
Sans ce dangéreux agrément ?



C'en eſt fait ; ton ombre ſévére
Ne peut plus m'en déſavouer ;
Je ſens qu'après ce trait ſincére
Il m'eſt permis de te louer.
C'eſt à ton cœur irréprochable ;
A ton amitié ſecourable,
Que ſont dûs les premiers honneurs ;
Et dans la balance des Sages,
Le prix des plus rares ouvrages
Ne s'eſtime qu'au poids des mœurs.



Du ſel piquant de l'Ironie
Egayant tes inſtructions,
A quoi t'a ſervi ton génie
Qu'à décrier les paſſions ;
Qu'à peindre notre ame flotante
Et telle que dans la tourmente
Un vaiſſeau par les vents battu ?
Mais nous peignant tels que nous ſommes ;
Tu ne ris du vice des hommes
Que pour les rendre à la vertu.



Qu'à

Qu'à jamais les futures Races ;
Attentives à tes discours,
Profitent des riantes Graces
Du Démocrite de nos jours.
Le Siécle que ta plume honore ;
En toi, va leur transmettre encore
Horace, Perse & Juvenal ;
Plus vif dans leurs propres saillies ;
Et de leurs Graces embellies
Imitateur original.



Loin des bassesses plagiaires ;
Ton goût prudemment généreux ;
Ne choisit les mêmes matiéres
Qu'afin de mieux lutter contr'eux.
Mais ton poëtique courage
Obtenoit envain l'avantage ;
Tu n'osois encore t'en flatter ;
Et, méconnoissant ta victoire,
Tu leur rendois toute la gloire
Que tu venois de remporter.



Qui du droit ſens de l'élégance
Porta des jugemens plus sûrs ?
Vous trembliez à ſa préſence,
Ouvrages languiſſans ou durs;
Sublime faux & puérile,
De grands mots richeſſe ſtérile;
Froids ornemens hors de ſaiſon,
Idylle orgueilleuſe ou ruſtique,
Tragique enflé, fade comique
Que n'enfantoit pas la raiſon.



Mais Cenſeur aux autres ſi rude,
Pour toi, quelle ſévérité !
C'eſt de ta propre exactitude
Que naiſſoit ton autorité.
D'une veine toujours égale,
Ton courroux éloquent s'exhale
Contre les écrits inégaux,
Où le Génie & la Pareſſe
Tour à tour nous charme & nous bleſſe
Par les beautés & le défauts.



Dans la carriére glorieuſe
Où de l'art nous cherchons le prix ;
Qu'une lenteur laborieuſe
Poliſſe ainſi tous nos écrits.
Envain le fol orgueil nous preſſe ;
Effaçons, corrigeons ſans ceſſe ;
Après le bien cherchons le mieux ;
C'eſt au prix de toutes nos veilles
Qu'il faut acheter ces merveilles
Qui doivent plaire à tous les yeux.



O D E

A LA LOUANGE DE MADAME DACIER,

PRONONCE'E A L'ACADEMIE dans une Séance publique.

IL eſt un Sexe plein de charmes ;
A qui, pour étendre ſes droits,
La Nature a donné des armes
Souveraines même des Rois.
Mais, par quelle loi téméraire,
Au ſeul avantage de plaire,
Réduit-on ce Sexe adoré,
De qui ſouvent l'eſprit ſolide
Enleve à notre orgueil avide
L'honneur d'être plus éclairé ?

Dignes objets des jalousies
Des plus redoutables Rivaux,
Les tems comptent des Aspasies;
Des Corinnes & des Saphos.
Peu content d'un mirthe frivole;
A nos côtés ce Sexe vole
Moissonner de nobles lauriers:
Sans interroger la mémoire,
Notre Siécle compte à sa gloire,
Des Suderis & des Daciers.



Célébre Dacier, ta naissance
Te donnoit un droit solemnel
A t'orner d'un savoir immense,
Puisé dans le sein paternel:
Avare de cet héritage,
Au mépris des soins du jeune âge;
Tes veilles l'accrurent encore;
Et de cette dot littéraire,
L'Illustre Epoux qui sut te plaire,
Vit croître son propre trésor.



Ce Miniſtre dont les Ouvrages
Egaleront le cours des ans,
Fonda, pour éclairer les Ages,
Ce ſanctuaire des Savans;
A ce Sexe qui ſur ſes traces
Veut moins de Muſes que de Graces,
Il ferma cet auguſte lieu;
Mais il t'eût réſervé ta place,
Si les Oracles du Parnaſſe
T'avoient prédite à Richelieu.



Téméraire, au moment que j'oſe
Condamner l'oubli d'Apollon,
Je vois pour ton Apothéoſe
S'embellir le Sacré Vallon.
Déja pour l'immortelle fête
Les neuf Sœurs ont paré leur tête
De fleurs qui bravent les hivers;
Et ces filles de Mnemoſine,
Déja ſur la Lyre divine,
Préludent leurs plus doux concerts.



Tous ces demi-Dieux qu'au Parnaſſe
Plaça la Sage Antiquité,
S'empreſſent de t'offrir leur place ;
Hommage trop bien mérité.
A l'envi la troupe ſavante
Jure qu'à ta plume élégante
Elle doit un éclat nouveau ;
Et que le bruit de ſes merveilles,
Secouru de tes doctes veilles,
En craint moins la nuit du tombeau.



Ce Sage de qui la vieilleſſe
Aux jeunes Graces fit ſa cour ;
Dont la philoſophique yvreſſe
Célébra Bacchus & l'Amour ;
Anacreon t'offre ſa Lyre :
L'Enfant aîlé vient de ſourire,
Charmé de la voir ſous tes doigts :
Tu la touches, tu lui fais rendre
Un ſon plus flatteur & plus tendre
Qu'elle ne rendit autrefois.



Ce Censeur (*a*) avec qui Thalie
Contre Socrate conspira ;
L'Affricain (*b*) aimé de Lelie ;
Que mille fois Rome admira ;
Celui (*c*) qui fit voir sur la Scéne ,
De l'adultere & sage Alcmene ,
La pudique infidélité ;
Tous trois embellis par ta plume ;
Sentent à la fois qu'elle allume
Leur envie & leur vanité.



Mais arrête : à l'aspect d'Homére ,
Pourquoi fléchis-tu les genoux ?
Que l'estime & l'accueil sincére
Soient réciproques entre vous.
C'est trop , généreuse Interpréte ,
Que souvent ta plume lui prête
Des beautés pour d'informes traits.
Faut-il que ton art trop modeste ,
Même en l'embellissant , proteste
Que tu ne l'égales jamais ?



(*a*) Aristophane. | (*b*) Terence. | (*c*) Plaute.

Pardonne-moi, nouvelle Muſe,
Dans le nouveau jour qui te luit,
Tu vois que ſi l'erreur m'abuſe,
C'eſt pour toi qu'elle me ſéduit.
Dans notre lutte poëtique,
Du ſeul vrai, le zéle héroïque
Avoit enflammé notre cœur.
Eh! qu'importoit à notre gloire;
Qui de nous deux eût la victoire,
Pourvû que le vrai fût vainqueur?



LE COURAGE,

ODE

A S. A. R. MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

Sur la Priſe de Lérida.

LOIN ſcrupuleuſes loix de l'exacte méthode,
Parons-nous d'une autre beauté ;
Viens, Muſe de Pindare, & répands ſur cette Ode
La chaleur & la nouveauté.

Tu chantois autrefois ces Héros de l'Elide,
Vaines images de Guerriers,
Qui diſputant le prix d'une courſe rapide,
Devoient leur gloire à leurs courſiers.

Ces Athlétes poudreux, ſpectacle de la Grece,
Furent honorés de tes dons ;
Et dans tes vers alors leur force & leur adreſſe
Uſurpoient de plus nobles noms.



Contr'elles la valeur, le ſolide mérite ;
Souvent ſe trouvoient impuiſſans ;
Et dans un corps d'Achille une ame de Therſite
Pouvoit leur ravir ton encens.

✕

Que de la vertu ſeule il ſoit la récompenſe :
Chante de plus dignes combats,
Où le Héros uniſſe à l'active prudence
Le mépris conſtant du trépas.

✕

Ciel! Qui m'a tranſporté dans les champs d'Iberie ?
Quel eſt ce redoutable Fort ?
D'un peuple de mutins la rébelle Furie
En fait au loin voler la mort.

✕

Sur ce Roc, diſent-ils, nous défions la foudre ;
Rien ne peut nous en renverſer ;
A céder nos remparts qui pourroit nous réſoudre ?
CONDE' n'a sû nous y forcer.

✕

Je le vois, le Héros jaloux de cette gloire,
De CONDE' le digne Rival,
Qui dans ſes vœux hardis demande à la Victoire,
L'honneur d'être un jour ſon égal.

✕

C'eſt ce même Héros dont Stinkerque & Nervinde
Virent les glorieux eſſais ;
Jeune & dans l'âge encor du conquérant de l'Inde,
Sa valeur hâta nos ſuccès.

✕

Mais ſi loin des combats, une paiſible étude
A depuis occupé ſes jours,
Quel beſoin aux grands cœurs d'une longue habitude ?
Nés Héros, ils le ſont toujours.

✕

Dès que Mars les rappelle, on les voit intrépides,
S'applaudir du péril offert,
Et ſe dédommager par des exploits rapides
De ce repos qu'ils ont ſouffert.

✕

Muſe, viens m'éclairer. Quel eſt le vrai courage ?
Eſt-ce un tranſport impérieux,
Qui devant les dangers répandant un nuage,
N'offre que la gloire à nos yeux ?

✕

Tel a fait des combats la longue expérience ;
Mais du fer, toujours reſpecté,
C'eſt du même bonheur l'aveugle confiance
Qui fait ſon intrépidité.



Pénétrons plus avant. Dans un jour de bataille,
Tel s'arme d'un front menaçant,
Que l'on verroit pâlir, au pied d'une muraille,
D'un péril toujours renaissant.

✕

Celui qui sait braver, d'une tranquille audace,
De longs & d'assidus hazards;
Voilà le vrai Héros, tel que même la Thrace
Le pourroit confondre avec Mars.

✕

Vous, rebelles, tremblez à l'image éclatante
Que je trace ici d'un grand cœur;
La valeur naturelle, éclairée & constante,
Vous peint assez votre vainqueur.

✕

Mais quoi! les Elémens, secondant votre rage;
Conspirent contre mon Héros:
La Segre dans son camp s'est ouvert un passage,
Et l'assiége avec tous ses flots.

✕

Nos ennemis jaloux, liés par tant de ligues,
S'avancent à votre secours.
Céde, jeune Guerrier; le sort par trop de digues,
De tes faits interrompt le cours.

✕

Mais non, malgré ce Roc où mille foudres tonnent,
Malgré les Fleuves débordés,
Malgré tous les secours que nos voisins vous donnent,
Il vous presse & vous lui cédez.



Nous triomphons enfin : sa valeur obstinée
Vient de nous ouvrir vos remparts :
La Segre en frémissant se retire, étonnée
D'en voir sortir vos étendarts.

✕

Avec ce conquérant partagez votre temple ;
Sage Déesse des Guerriers ;
Digne de vos honneurs, il fait à votre exemple
Marier l'olive aux lauriers.



ODE

AU

RÉGENT.

TEL qu'un Pilote téméraire,
Fol ennemi de ſon repos,
Oſe défier la colére
De l'intraitable Dieu des Flots;
De rochers ſa route eſt couverte,
Les vents ſe diſputent ſa perte,
Et d'effroi les Aſtres ont fui :
Au feu de la foudre qui gronde,
Il court chercher un nouveau monde
Que les Dieux n'ont pas fait pour lui.



Tel & plus téméraire encore ;
Moi-même où vai-je m'embarquer ?
Tu vois, Dieu des vers que j'implore,
Quel naufrage j'ose risquer.
Mon projet veut ton art suprême ;
Daigne l'exécuter toi-même ;
Ce seroit peu de l'agréer :
Je chante une France nouvelle
Que l'Intelligence & le Zéle
Viennent à l'envi de créer.



Dans ces jours où d'un deuil sincére
Se couvrit l'Empire François,
La Défiance & la Misére
L'accabloient sous un double poids.
Le fardeau des dettes immenses
Chassoit jusques aux espérances
D'y revoir un âge plus doux.
Nous demandions cette Patrie,
Jadis si riche & si fleurie,
Qui sembloit avoir fui de nous.



Pour comble, une jalouſe haine
Agitoit encore nos voiſins ;
A notre ruine prochaine,
Tout ſollicitoit les deſtins.
La peur d'une ligue funeſte
Eſt alors tout ce qui nous reſte
Des exploits heureux d'un grand Roi ;
Et forte de notre impuiſſance,
L'Europe irritoit ſa vengeance
Du ſouvenir de ſon effroi.



Philippe, joui de la gloire
De réparer tant de malheurs,
Goute ta plus plus douce victoire,
Tu vas concilier les cœurs.
Ta foi, ta droiture héroïque,
Sainte & puiſſante politique,
Diſſipe les inimitiés :
La Diſcorde dont tu te vanges
Voit, en frémiſſant, que tu changes
Nos Ennemis en Alliés.



Mais quoi, la Paix sans l'Abondance
N'est qu'un des fruits de ta vertu ;
Il faut encore que ta prudence
Ranime l'Etat abbatu.
Sur cette campagne épuisée ;
Qui fera tomber la rosée
Que lui refuse un ciel d'airain ?
Pour nous faire oublier la guerre ;
Qui retirera de la terre
Nos trésors rentrés dans son sein ?



Attendrons-nous qu'un nouveau Lulle,*
Fier de ses chimiques travaux,
Promette à notre espoir crédule
L'art de commander aux métaux ;
Qu'il nous vante dans son délire
Ce sable souverain qu'il tire
D'un feu savamment mésuré ;
Qu'il ordonne à sa vaine poudre
De tout changer, de tout dissoudre
Et d'enfanter l'or à son gré ?



* Célébre Chimiste qui passe pour avoir trouvé la Pierre philosophale.

Non, le Ciel nous offre un Génie,
De qui les talens bienfaicteurs
Vont réaliser la manie
De ces prétendus Créateurs.
Plus hardi que notre espérance;
Dans le sein même de la France,
Il ouvre un nouveau Potosi: *
Son sistême plus efficace
Semble par sa sublime audace,
Plûtôt révélé que choisi.



Ce sistême tu sais l'entendre,
PHILIPPE, tu sais le goûter;
Mais le gouter & le comprendre,
En esprit né pour l'inventer:
Ses suites à tes yeux tracées,
Te montrent tes propres pensées
Distraites par mille autres soins;
Et tu découvres dans sa cause
Cette heureuse métamorphose,
Dont nous ne sommes que témoins.



* La plus riche Mine du Perou.

Loin de nous, Préjugé timide ;
Qui crains tout ce qui te ſurprend ;
De ce que PHILIPPE décide,
La Sageſſe même eſt garand :
Envain s'éleve maint obſtacle ;
Il ſaura hâter ce miracle
Par un courage intelligent ;
Pour chaſſer le beſoin ſiniſtre ;
Il auroit été le Miniſtre,
S'il n'avoit été le Régent.



O vous, croiſſez jeune Monarque ;
Pour un bonheur qui croît toujours ;
PHILIPPE fournit à la Parque
L'or dont elle file vos jours.
Heureux qu'en vous tout nous prépare
Un Roi qui jamais ne ſépare
Ses devoirs & ſes volontés ;
Un Roi que l'équité dirige,
Dont la vertu ſoit un prodige
Egal à nos proſpérités.



Qu'une bienfaiſante puiſſance ;
Modeſte arbitre des deſtins,
Soit le ſecours & l'eſpérance,
Non la terreur de nos voiſins.
Devenons l'amour de la Terre ;
Paiſibles Juges de la Guerre
Et Protecteurs de tous les droits.
Allez, partez Ode immortelle,
Marquez cette époque nouvelle
Dans l'hiſtoire du nom françois.



LE MERITE PERSONNEL,

ODE

A MONSIEUR ROUSSEAU.

ON ne se choisit point son Pere.
Par un reproche populaire,
Le Sage n'est point abbatu.
Oui, quoique le Vulgaire en pense;
Rousseau, la plus vile naissance,
Donne du lustre à la vertu.

✕

N'envions que l'humble sagesse;
Seule elle fait notre noblesse;
Le vice, notre indignité.
Par-là se distinguent les hommes;
Et que fait à ce que nous sommes,
Ce que nos Peres ont été.

✕

Que j'aime à voir le Sage Horace;
Satisfait, content de sa race,
Quoique du rang des affranchis!
Mais je ne vois qu'avec colere
Ce fils tremblant au nom d'un Pere
Qui n'a de tache que ce Fils.

✕

Le ſang s'altére & ſe répare.
Ainſi Caſtor, né de Tindare,
Prit place entre les immortels.
Ainſi le hideux Poliphême,
Fils indigne d'un Dieu qui l'aime
N'a pû partager ſes Autels.

✕

Connois-tu ce flatteur perfide;
Cette ame jalouſe où préſide
La Calomnie au ris malin;
Ce cœur dont la timide audace
En ſecret ſur ceux qu'il embraſſe;
Cherche à diſtiler ſon venin?

✕

Lui dont les larcins marotiques;
Craints des Lecteurs les plus ciniques;
Ont mis tant d'horreurs ſous nos yeux;
Cet infâme, ce fourbe inſigne,
Pour moi, n'eſt qu'un eſclave indigne,
Fut-il ſorti du ſang des Dieux.

✕

Mais nous, que d'un peu de génie
Doue le Dieu de l'harmonie,
N'aviliſſons point ce beau feu,
Et n'arrachons à notre Muſe,
Rien dont le remords nous accuſe;
Et nous interdiſe l'aveu.



ROUSSEAU, fois fidelle, fincére;
Pour toi feul critique févére,
Ami zélé des bons Ecrits;
Tu vas pour la race future
Annoblir ta famille obfcure;
Et je fuis ton frere à ce prix.



O D E.

AMIS, courons offrir ſous la riante Treille
Notre encens à la Volupté.
Bacchus a mis pour nous au fond de la Bouteille
Le Plaiſir & la Vérité.

※

La Vigne, ſi j'en crois un des Sages de Grece;
Porte trois Raiſins inégaux.
Du premier naît la joye, & du ſecond l'yvreſſe;
Du dernier naiſſent tous les maux.

※

Mais l'épreuve dément des ſentences ſi vaines;
L'eſpérance naît du premier;
Du ſecond plus puiſſant naît l'oubli de nos peines;
Tous les biens naiſſent du dernier.

※

Bacchus, avec ſon Thirſe, écarte de la table
Les noirs ſoucis & les travaux.
Nous boirons à longs traits avec ſon jus aimable;
L'oubli précieux de nos maux.

※

Banniſſons la Raiſon, que l'Yvreſſe plus ſage
Améne les Jeux & les Ris.
Peut-on de la Raiſon faire un meilleur uſage
Que d'y renoncer à ce prix?

AVERTISSEMENT.

L'Ode ſuivante a été faite par une eſpéce de défi, ſur ce que des gens prétendoient que la Proſe ne pouvoit s'élever aux expreſſions & aux idées poëtiques. Je penſois au contraire qu'elle peut prétendre à tous les genres; & pour le prouver, je traitai la matiére même avec tout le faſte & toutes les figures de l'Ode. Je lûs l'ouvrage à l'Académie Françoiſe dans une ſéance publique; tous mes confreres y applaudirent; & Mgr. le Cardinal de Fleury m'en témoigna ſa ſatisfaction particuliére : c'eſt ce qui m'autoriſe à lui adreſſer l'ouvrage. Si j'y ai jetté quelques traits d'un orgueil poëtique, je proteſte que ce n'eſt pas d'abondance de cœur, mais ſeulement pour mieux imiter les vers qui ſont en poſſeſſion de s'en parer; car raiſonnablement parlant, je ne trouve rien de ſi petit que ces yvreſſes d'amour-propre, où les Poëtes s'abandonnent ſi volontiers. Il n'y a point de ſtile qui doive diſpenſer d'être modeſte. Méritons les louanges le mieux que nous pourrons, & laiſſons au Public le ſoin de nous rendre bonne juſtice.

LA LIBRE ÉLOQUENCE,

ODE EN PROSE

A S. E. MONSEIGNEUR

LE CARDINAL DE FLEURY.

FLEURY, reſpectable Miniſtre, auſſi louable par les intentions, que par les lumieres; auſſi cher à ton Roi qu'à ſon peuple, & précieux même à tous nos voiſins; toi à qui les Poëtes ſont inutiles, puiſqùe l'Hiſtoire ſe charge de ton éloge, & que tes actions tirent tout leur éclat d'elles-mêmes; reçoi l'hommage ſincére d'un Ecrivain énorgueilli de ton approbation. L'ouvrage que je te préſente t'a plû. Puis-je douter qu'il ne doive plaire? Un ſage a parlé; Critiques, inſtruiſez-vous. Et vous, Ode immortelle, allez, fiére de ce ſuffrage & de votre liberté, allez apprendre aux Poëtes qui naîtront, à ſecouer le joug dont vous avez oſé vous affranchir.

Rime, auſſi bizarre qu'impérieuſe, meſure tyrannique, mes penſées ſeront-elles

toujours vos esclaves ? Jusques à quand usurperez-vous sur elles l'empire de la raison ? Dès que le nombre & la cadence l'ordonnent, il faut vous immoler, comme vos victimes, la justesse, la précision, la clarté. Ou si je m'obstine à les conserver malgré vous, par quelles tortures ne vous vengez-vous pas de ce que je vous résiste ? Je vois le Soleil se lever, se coucher, se relever plus d'une fois, avant que j'aye pû vous réconcilier avec une pensée qui valoit à peine quelques momens. C'est à toi seule, Eloquence libre & indépendante, c'est à toi de m'affranchir d'un esclavage si injurieux à la raison.

Mais, quelle lumiére me frappe ! Que peut renfermer ce nuage éblouissant qui s'avance vers moi du milieu des airs ? D'où vient cette douce rosée qu'il répand sur sa route, tandis que des traits de feu l'entrouvent de toutes parts ? Ciel ! Il se développe à mes yeux ! J'y découvre une Déesse majestueuse, qui d'un seul de ses regards, se rend maîtresse de mon cœur. Ne me trompai-je point ? Est-ce l'Eloquence ? Un diadême auguste ceint sa tête. D'une main, elle lance des foudres ; & de l'autre, elle séme des fleurs. Ses cheveux abandonnés

aux Zéphirs, flottent fur fes épaules en ondes négligées. Sa robe, qu'aucun lien ne refferre, & qui la pare, fans la gêner, brille de couleurs plus diverfes & plus vives que celles dont Phœbus peint la nue, quand il s'y joue avec tous fes rayons. Une foule de Génies voltige autour d'elle, comme fes miniftres. L'un eft chargé du cothurne fuperbe qu'il eft tout fier de porter ; l'autre effaye en riant le brodequin : l'un, d'un foufle hardi, fait raifonner la trompette éclatante, tandis que l'autre fait foupirer tendrement la flute paftorale.

Tu m'as reconnue fans doute à tout ce qui m'environne, me dit la Déeffe elle-même. Je fuis l'aînée des Mufes : c'eft moi qui poffède l'art fouverain de manier, d'entraîner les volontés, d'élever, d'éclairer les efprits, de paffionner les cœurs & de tranfporter les imaginations. Je fuis enfin cette Eloquence que tu reclames ; & à ce nom, ne vas pas penfer, comme le vulgaire, que ma puiffance foit renfermée dans les tribunes, où je régne en perfuadant. Mon Empire n'a point de limites. Ce n'eft pas affez pour moi de peindre la nature de fes vrayes couleurs ; je donne de la réalité à la fiction même, & je crée tout ce que

j'imagine. Envain mes Sœurs s'applaudissent-elles de cet art pénible qu'elles ont inventé pour le charme des oreilles ; envain se sont-elles imposé cette servitude des sons & des mesures dont tu te plains ; elles ne sauroient plaire, qu'autant que je les inspire ; & les prodiges dont elles se vantent, sont bien moins dûs aux graces contraintes qui les parent, qu'aux véritables beautés que je leur prête. Renonce donc à cette rime si lente & si capricieuse, à cette mesure intraitable, qui, sous espoir d'agrément, n'améne souvent que la langueur, compagne de l'uniformité. Tu perdras moins que je ne te rendrai. Travaille sous mes seuls auspices ; prens un essor hardi ; te voilà libre.

La Déesse disparoît à mes yeux : mais au feu divin qui m'embrase, je sens encore sa présence toute puissante. Oui, je puis, sans le secours des vers, m'élever aux plus sublimes fictions ; je puis, nouvel Homere, transporter mes Auditeurs au milieu des combats. Ils entendront la Discorde qui d'un cri perçant va donner le signal homicide. Déja volent de toutes parts les fléches insatiables de sang : l'infléxible Destin les conduit selon ses décrets. Envain les Boucliers s'opposent aux atteintes mor-

telles, les Guerriers tombent ſous les épées & les javelots, comme les épics ſous la grêle tranchante. Les Dieux mêmes tremblent pour les jours de ceux qu'ils ont fait naître. A peine, dans l'horreur du combat, ſont-ils ſûrs de leur propre immortalité. Jupiter tonne, éclaire, fait pleuvoir le ſang. Neptune, d'un coup de ce triple Sceptre dont il commande aux flots, déracine les montagnes, entrouvre le centre de la terre: le Soleil & les morts ſont épouvantés de ſe voir. Tout l'Univers n'eſt plus qu'un Théatre de prodiges, terribles même aux Puiſſances qui les excitent. Un ſeul Guerrier demeure intrépide au milieu de cet ébranlement total de la nature; il triomphe des hommes & des Dieux. Le plus grand des prodiges, c'eſt ſa valeur. Qu'on me donne un nouveau Héros. Dans un ſtile auſſi libre que ſublime, je le conduis ainſi à travers les miracles, au faîte de la gloire; & rempliſſant l'imagination des plus grands objets, j'allumerai dans les ames l'amour héroïque de la vertu.

Faudra-il expoſer ſur la ſcéne les avantures tragiques des Rois, les conſpirations ambitieuſes, les vices ſur le trône, & les vertus dans les fers? Je n'aſſervirai point

mes Héros à ce langage superstitieusement mesuré que la passion désavoue; ils parleront naïvement, quoique noblement, selon leur dignité, selon le génie de leur nation, leur caractére particulier, leur intérêt dominant & leur émotion présente. Le cœur du Pontife brûlera d'un saint zéle; la fiére autorité régnera dans la bouche du Souverain; l'Israëlite n'aura de politique que sa religion; le Romain n'aura de religion que sa politique. Je prêterai à l'un les figures orientales; je donnerai à l'autre la hauteur du courage & l'amour presque féroce de la liberté. La douleur & la joye dédaigneront l'enflure & le rafinement; toutes les passions enfin n'auront d'ornement que leur propre vivacité, & je ne laisserai jamais sentir l'Auteur caché sous le personnage.

Et toi, riante Comédie, art enchanteur, qui fais réjouir jusqu'à celui que tu condamnes; quelle contradiction du stile contraint où l'on t'asservit avec la familiarité de tes discours & de tes maniéres! Quel ridicule, & que tu le jouerois bien, de voir un amant qui n'ose rien sentir que de l'aveu de la rime; un valet, un rustre, amoureux jusques dans ses grossiéretés d'une cadence harmonieuse! On nous recommande tant la nature: eh,

pourquoi donc la violer dès le premier pas? Pourquoi se faire un langage forcé, pour exprimer la naïveté des sentimens & des mœurs?

Mais, par quel écart pindarique me trouvai-je tout-à-coup au milieu des campagnes? Je vois les troupeaux paissans dans les riantes prairies; j'entens de toutes parts le son des flûtes & des chalumeaux. Echo ne sait à qui répondre; elle épouse à la fois les passions les plus contraires, elle se plaint, elle rit, elle chante, & semble faire de nouveaux airs du mélange des sons qu'elle répéte. Qu'apperçois-je sous ce tilleul! Pourquoi cette Bergere repousse-t'elle son chien qui la caresse? Hélas! elle se plaint d'un Berger qui vient de la trahir, après mille protestations de l'aimer toujours: elle croit presque, après ce changement, que les caresses sont un présage certain d'infidélité. Plus loin, à l'entrée de ce bois, un Berger grave sur le sable le chiffre de *Philis* & le sien; Zéphire d'un soufle cruel efface aussitôt tout l'ouvrage. Le Berger s'allarme de l'augure: il se leve; & de la pointe de sa houlette, il veut graver les mêmes chiffres sur l'écorce d'un hêtre: le fer se brise & se refuse à son dessein; nouvelle terreur pour

le Berger. Il apperçoit dans le moment la Brebis chérie de Philis qui s'étoit égarée : il vole & s'empresse pour la prendre ; mais la Brebis fuit devant lui, elle qui venoit d'ordinaire au-devant de ses caresses. Ah ! c'en est trop, s'écrie-t'il ; tu me trahis, infidelle Bergere ! Tous ces prodiges te condamnent. Présages menteurs ! Il arrive, en suivant la Brebis, jusques sous le tilleul où se plaint la Bergere. C'est cette même Philis dont il pleure le changement, & qui le croit lui-même infidelle. Elle a pris ces allarmes, pour avoir vû à la houlette du Berger un tissu galant qui ne vient pas d'elle, & que pendant qu'il dormoit, une jeune follette y avoit attaché pour le surprendre. Amour, je te vois présider aux reproches & à l'éclaircissement, je te vois soûrire tendrement de leur délicatesse, & tu les récompenses de tes plus doux transports. Ainsi, sans autre art que la nature même, je peindrai les peines & les plaisirs des amans ; & mesurant seulement avec grace les tendres chansons de mes Bergers, tout respirera d'ailleurs dans mon stile, la liberté & la naïveté pastorale.

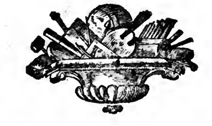


Oui, divine Eloquence, c'est à toi seule de manier la parole ; tu ne reconnois de

force ni de grace que la raiſon. Les idées te préſentent les termes ; les ſentimens te fourniſſent les tours, la juſteſſe & la clarté t'impoſent préciſément tes nombres & tes meſures. Tes deſſeins différens étendent ou reſſerrent tes hardieſſes. Il n'appartient qu'à toi d'écarter ſûrement tout l'inutile, d'embraſſer & d'arranger tout le néceſſaire : ſeule, tu ſais donner à chaque objet ſes véritables nuances & ſes proportions exactes. Tes Sœurs n'ont fait un chant du diſcours que pour ſuppléer à ton défaut ; mais qu'elles ſe déſabuſent. Rien ne te remplace ; & où tu parois une fois, rien ne ſe fait plus déſirer.

Téméraire, n'en ai-je point trop dit ? J'entens Polhimnie qui me reproche amérement l'audace de mon ingratitude. Oſes-tu donc, me dit-elle, avilir ainſi les dons que je t'ai faits ? Comptes-tu pour rien cette meſure flatteuſe où j'ai ſû cent fois renfermer tes penſées ; ce retour artificieux des mêmes ſons, où la raiſon étoit ſurpriſe de ſe trouver plus riante, quoique plus contrainte ; enfin toute cette muſique de paroles qui ſemble aſſocier l'oreille aux plaiſirs de l'eſprit ? Ingrat ! & je reçois aujourd'hui ce prix de mes faveurs ! Pardonne, Polhimnie. Je ne déſavoue pas tes bienfaits,

& je connois encore tous tes charmes. Je ſais combien tu plais par les difficultés mêmes que tu ſurmontes ; que tu joins à l'effet naturel d'une penſée raiſonnable, l'admiration de te la voir rendre avec ſuccès, malgré les obſtacles. Je ſais que quelquefois le génie, heureuſement forcé par l'infléxibilité de tes loix, découvre des tréſors qu'il n'eût pas cherchés, s'il eût trouvé le chemin ouvert à ſes premieres ſaillies. Je connois l'empire que l'habitude t'a acquis ſur l'oreille, & les obligations que t'a la mémoire, à qui tu prêtes, comme des époques ſecourables, la ſymétrie de tes meſures & le mariage des mêmes ſons : mais laiſſe-le-moi dire, puiſque la vérité m'y force ; tu ne ſaurois jamais commander au diſcours auſſi ſouverainement que la libre Eloquence.



O D E

EN FAVEUR

DES VERS,

Par M. DE LA *FAYE.*

MAUVAIS goût né de l'habitude,
Faux enchantement du Lecteur;
Rime, mesure, vaine étude,
Le Peuple Goth fut ton auteur.
Non, tu n'es point la Poësie:
D'un plus beau feu l'ame saisie,
En Prose s'énonce bien mieux:
Les Vers, dans des siécles barbares,
Ont eu de nos Ayeux ignares
Le nom de langage des Dieux.



Tel eſt l'audacieux blaſphême
Qu'on profére contre Apollon.
Hé qui ? C'eſt la Motte lui-même,
Déſerteur du ſacré Vallon :
Mais cette erreur qu'il nous propoſe,
En vain de ſa ſubtile Proſe
Emprunte un éclat ſpécieux ;
Suivant la rime & la cadence,
Sur le Parnaſſe il a d'avance
Expié ſon tort à nos yeux.



Cenſeur de notre Tragédie,
Il oſe, en ſes réfléxions,
Croire qu'une Proſe hardie
Peut nous peindre les paſſions ;
Que c'eſt violer la nature,
Que d'aſſervir à la meſure,
Et de rimer un ſentiment,
Oubliant que c'eſt par ce charme
Qu'Inés communique l'allarme
Qu'elle éprouve pour ſon amant.



Quoi! De l'Ode dont Polimnie
A ſes amans nota les airs,
Il veut abjurer l'harmonie
Qu'elle doit au charme des Vers!
Pindare, Anacréon, Horace,
Ont donc abuſé le Parnaſſe
Par leurs immortelles chanſons!
J'entens Malherbe qui ſoupire
De voir qu'on oſe de ſa lyre
Dédaigner les aimables ſons.



La ſageſſe des premiers âges,
En Vers voulut dicter ſes loix:
Digne prix des plus grands courages
Les Vers chantérent les exploits.
Qu'on liſe au Temple de Mémoire
Les noms conſacrés à la Gloire;
Calliope les a tracés:
Tous ceux que ſon burin aimable
N'a pas gravés d'un trait durable,
Sont peu lûs, ou ſont effacés.



Art des Vers, par quelle magie,
Au gré de tes sons enchanteurs,
L'emportes-tu sur l'énergie
Dont se vantent les Orateurs ?
Dans Rome, bravant la nature,
Octave insensible & parjure,
La remplit de sang & d'horreur.
Eh, qui ne sait qu'à l'harmonie
Du divin Chantre d'Ausonie,
Il ne put refuser des pleurs ?



MARCELLUS dont les destinées
Privérent trop tôt l'Univers,
Moins de larmes furent données
A ton trépas qu'à ses beaux Vers.
O Poësie ! à ta puissance
Que peut opposer l'éloquence ?
Quel miracle a-t-elle à citer ?
Seroit-ce un fougueux Démosthene
Suivi d'un peuple qu'il entraîne,
Flots toujours prêts à s'agiter ?



Ami né de la ſymétrie,
L'homme en recherche l'agrément;
Des merveilles de l'induſtrie,
Seule elle fait l'enchantement.
A notre oreille la Muſique
Offre un mouvement ſymétrique
Des tons dont l'ordre fait les loix.
L'impreſſion plus délicate,
De cet ordre en beaux Vers nous flate,
Et ſur l'eſprit même a ſes droits.



Mais cet art frivole & pénible
Eſt, dit-on, mécanique en ſoi:
De plus d'un obſtacle invincible
Souvent l'eſprit ſubit la loi.
La cadence ou le ſens vous gêne;
Quelquefois la recherche eſt vaine
D'un mot qui les ſerve tous deux:
La rime à cet autre s'oppoſe;
D'un autre qui plairoit en Proſe
Le choix ne ſeroit pas heureux.

O ! Combien le ſage eſt louable,
Qui s'abaiſſant à ce détail,
Pour rendre la ſageſſe aimable,
N'en dédaigne pas le travail !
Des attraits d'Hélicon parée,
Il peut nous ramener Aſtrée ;
L'homme va goûter l'équité :
Ainſi, de la main de ſa mere,
L'enfant boit la liqueur amere,
Par quelque douceur invité.



De la contrainte rigoureuſe
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il acquiert cette force heureuſe
Qui l'éléve au plus haut degré.
Telle dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'éléve dans les airs ;
Et la régle qui ſemble auſtere,
N'eſt qu'un art plus certain de plaire,
Inſéparable des beaux Vers.



Non, le travail n'eſt point ſervile
Quand la raiſon en eſt l'objet :
Qu'elle plaiſe en ton Vers utile,
Qu'elle t'en dicte le ſujet.
Médite, poli, remanie.
Des dons du Dieu de l'harmonie
Aucun, ſans peine, ne jouit :
C'eſt l'encens qu'Apollon deſire ;
A ce prix il prête ſa lyre,
Et l'obſtacle s'évanouit.



J'ai d'abord à remercier Monſieur de la Faye d'avoir bien voulu que j'enrichiſſe mon Livre de ſon Ode contre mon prétendu ſentiment. Il ſemble que ce ne ſoit que pour me louer ſans fadeur qu'il affecte d'ailleurs de me contredire ; & j'aurois encore à le remercier, quand il auroit raiſon contre moi.

Je lui eus une pareille obligation, lorſque je donnai pour la premiere fois le recueil de mes Odes. Il y en joignit une à ma louange qui flattant mon amour propre d'un côté, l'auroit mortifié de l'autre, ſi l'on craignoit d'être ſurpaſſé par un ami.

Il prend aujourd'hui contre moi le parti

des vers que je n'abjure pourtant qu'en Philosophe, & qui, malgré mes réflexions, me font encore autant de plaisir qu'à lui. Il lui convenoit bien de les défendre : il est lui-même l'exemple de leurs charmes & de l'illusion qu'ils peuvent faire ; & il l'a si bien senti, qu'il ne s'est pas mis en peine d'employer contre moi des raisons solides : il a cru avoir assez, pour me vaincre, des graces seules de sa versification. C'est donc à moi de raisonner. Heureux, si je puis réussir à éclairer, comme il réussit à séduire !

J'ai avancé que la prose pouvoit dire tout ce que disent les vers, & que les vers ne sauroient dire tout ce que dit la prose. Pour le prouver, je commence par mettre en prose l'Ode de M. de la Faye, sans lui faire rien perdre que la rime & la mesure ; & si j'y ajoûte quelques expressions, quelques circonstances qu'il puisse juger dignes d'entrer dans ses vers, je le défie (en lui je crois défier l'art même,) je le défie d'en faire usage, sans qu'il lui en coûte quelque autre beauté ; au lieu que quelque changement qu'il fasse à ses vers, je suis en état de suffire à toutes ses corrections, sans rien déranger du reste.

L'ODE

DE MONSIEUR

DE LA FAYE,

MISE EN PROSE.

MAuvais goût, méprisable enfant de l'habitude, puérile enchantement du Lecteur, rime, mesure, étude frivole, c'est sans doute le peuple Goth qui vous inventa. Non, vous n'étes point la Poësie : l'ame saisie d'un plus beau feu, s'énonce mieux en prose ; & c'est dans des siécles grossiers que nos ayeux ignorans, ne vous reconnoissant pas pour le langage des hommes, vous ont appellé le langage des Dieux.



Tel est le blasphême qu'on ose proférer contre Apollon. Eh, qui l'ose ? C'est la Motte lui-même, ingrat déserteur du Parnasse : mais envain son erreur emprunte de sa subtile prose un éclat spécieux : il a expié son tort, ou plûtôt il s'est confondu

d'avance, en ſe dévouant ſi long-temps, pour ſa gloire, à la rime & à la meſure.

❂

Aujourd'hui, il oſe croire qu'une proſe hardie ſuffit à peindre les paſſions ; que c'eſt violer la nature que d'aſſervir un ſentiment à la meſure & à la rime, comme s'il oublioit que c'eſt par leur ſecours qu'Inès a communiqué ſes allarmes à tous ſes ſpectateurs.

❂

Quoi ! de l'Ode même dont Polimnie nota les airs à ſes amans, il veut abjurer l'harmonie qu'elle ne doit qu'au charme des vers ? Anacréon, Horace, Pindare ont donc abuſé le Parnaſſe par leurs chanſons immortelles. J'entens gémir la lyre de Malherbe du mépris qu'on fait de ſes ſons.

❂

Dès les premiers âges, la ſageſſe dicta ſes loix en vers. Digne prix des plus grands Héros, les vers célébrerent leurs exploits. Qu'on liſe les noms conſacrés dans le Temple de mémoire, ils y ſont tracés de la main de Calliope ; & ceux que ſon céleſte burin n'y a pas gravés d'un trait durable, ne ſont lûs qu'à peine, s'ils ne ſont même effacés.

❂

Arts des vers, par quelle magie es-tu donc plus énergique que tout l'art des Orateurs ! Octave, le cruel Octave qui sans frémir, remplit sa patrie de carnage & d'horreur, s'attendrit pourtant aux accords du divin chantre d'Ausonie.

❂

Oui, Marcellus, Héros trop-tôt enlevé à l'univers, ton trépas même coûta moins de larmes que des vers qui n'en rappelloient que le souvenir. O Poësie ! qu'opposera donc l'Eloquence à ton pouvoir ? Quel miracle citera-t'elle ? Sera-ce un fougueux Démosthene, entraînant à son gré un peuple plus inconstant que les flots & plus prêt encore à s'émouvoir ?

❂

L'homme ami né de la symétrie, en recherche partout l'agrément. Seule elle fait tout le charme de l'industrie humaine. La Musique n'offre à notre oreille que le mouvement & l'ordre symétrique des tons ; & c'est ce même ordre des vers dont le double charme, en flattant l'oreille & le cœur, étend encore ses droits jusques sur l'esprit.

❂

Mais, dit-on, cet art pénible & frivole

n'eſt qu'un exercice mécanique : l'eſprit y éprouve ſouvent plus d'un obſtacle invincible. La rime ou la meſure nous gêne ; quelquefois on recherche long-temps, mais en vain, un mot qui les accorde enſemble. Ici, la raiſon s'oppoſe à un terme ; là, le langage poëtique reprouve le mot propre dont la proſe plus ſenſée ſe feroit honneur.



Mais combien eſt digne de louange le ſage qui s'abbaiſſe à ce travail, pour mieux ſervir la raiſon ! Il peut ramener Aſtrée dans le monde; & les hommes la trouveront aimable, dès qu'elle ſera parée de la main des Muſes : ainſi l'enfant prend de la main de ſa mere le ſalutaire breuvage dont quelque douceur lui a déguiſé l'amertume.



L'eſprit, par cette contrainte même qui ſemble le reſſerrer, acquiert cette force heureuſe qui lui fait prendre un plus grand eſſor. Telle preſſée par d'étroits canaux, l'onde ne s'en éleve qu'avec plus de force au milieu des airs. Ainſi la ſévérité des régles ne ſert qu'à embellir les vers, & y devient, pour ainſi dire, la mere des Graces.



Non,

Non, le travail n'eſt point ſervile, dès qu'on ne l'entreprend que pour la raiſon : qu'elle ſeule vous diƈte & votre ſujet & votre ſtile. Méditez, poliſſez, remaniez ; aucun ne jouit ſans peine des dons d'Apollon : le travail eſt l'encens que ce Dieu demande ; mais à ce prix, il prête ſa lyre, & par elle, tout obſtacle s'évanouit.

Entrons maintenant dans le fond des choſes, & voyons ce que deviennent les raiſons de l'Ode, dès qu'on s'aviſe de les peſer.

> Mauvais goût, né de l'habitude,
> Faux enchantement du Leƈteur,
> Rime, meſure, vaine étude,
> Le peuple Goth fut ton Auteur,
> Non, tu n'es point la Poëſie ;
> &c.

J'ai donc dit que la rime & la meſure n'étoient point la Poëſie ; & voilà le blaſphême que j'ai proferé contre Apollon. Qu'on me pardonne, ſi j'y perſévere au point de dire que l'opinion contraire m'en paroît un contre la raiſon.

La rime & la meſure peuvent ſubſiſter avec les idées les plus triviales & le lanlage le plus populaire ; & la Poëſie qui n'eſt autre choſe que la hardieſſe des pen-

ſées, la vivacité des images & l'énergie de l'expreſſion, demeurera toujours ce qu'elle eſt, indépendamment de toute meſure. Le Cocu imaginaire eſt verſification ſansPoëſie, & le Thelemaque eſt Poëſie ſans verſification. Je n'ai garde de m'appeſantir ſur les preuves d'une vérité qui ſe démontre d'elle-même. A l'égard de la rime & de la meſure qu'on m'accuſe de ne regarder que comme un faux enchantement du Lecteur, on m'impute plus que je n'ai dit ; car je conviens que le charme eſt réel pour bien des gens ; & j'y ſuis ſi ſenſible moi-même, qu'il m'arrive ſouvent d'admirer en vers ce que je ne ferois qu'approuver en proſe. Il ne s'agit que de la vraye cauſe de cette illuſion : je l'attribue, pour la plus grande partie, à la ſurpriſe agréable qui naît de la difficulté vaincue ; & qu'on ne diſe pas que cela ne regarde que les gens de l'art qui ſavent ce que les obſtacles coûtent à ſurmonter. Ceux qui n'ont là-deſſus aucune expérience, ſont encore plus ſurpris que les autres ; & ils ſe ſentent ſi loin de commander ainſi au diſcours, qu'ils regardent les Poëtes comme une eſpéce à part que la nature a faite exprès pour le preſtige.

Je ne nie pas abſolument qu'il n'y ait dans les vers quelqu'autre cauſe de plaiſir ; mais la queſtion ne vaut pas la peine qu'on entre

là-dessus dans une profonde Métaphisique. Ce qui me fait croire surtout que la rime n'est pas si naturelle qu'on le pense, c'est que les hommes s'en sont avisés bien tard. Les Grecs ni les Latins ne l'ont connue ; & depuis qu'elle est découverte, quelques peuples s'en sont désabusés en partie. Les Italiens font des vers sans rime ; les Anglois en font aussi ; Milton, leur Homere, n'en a pas employé d'autres ; & on dit qu'ils regardent une Comédie rimée comme un vrai monstre. Si nous ne sommes pas encore si avancés, ne désespérons de rien ; laissons faire au temps & à la raison.

Censeur de notre Tragédie,
Il ose en ses réflexions,
Croire qu'une Prose hardie
Peut nous peindre les passions :
&c.

Non-seulement j'ose croire qu'une prose, je ne dis pas hardie, mais proportionnée aux personnages & au sujet, suffiroit à nous peindre les passions ; mais j'ose encore m'étonner qu'on le conteste. Les passions seront toujours d'autant plus d'effet qu'elles seront mieux imitées ; & elles seroient toujours d'autant mieux imitées qu'on leur feroit parler leur vraye langue : or les passions originales n'ont jamais parlé en vers. Cela im-

plique contradiction : elles sont naïves, impatientes de s'énoncer, incompatibles avec toute recherche de tours & d'expressions ; & dès qu'on est vivement ému, on a aussitôt parlé que senti. Transportons-nous au temps des Monimes, des Phœdres & des Arianes : voyons-les souffrir ; entendons-les se plaindre : n'employeroient-elles pas, pour nous toucher, le discours le plus naturel ? Et si elles s'avisoient de se plaindre en vers, pourroit-on ajoûter foi à leur douleur ? Non, sans doute ; & il n'est pas moins évident que pour les bien imiter, en les mettant au Théâtre, il faudroit ne leur prêter de sentimens que ceux qu'elles auroient dû avoir, & ne les exprimer que comme elles l'auroient dû faire. Prenons-y garde, dès qu'une scéne est pathétique à un certain point, le Spectateur ne sait plus si l'on parle en prose ou en vers ; il est tout occupé du sentiment qui le pénétre ; & si, pendant qu'il pleure, quelqu'un lui venoit dire : Remarquez-vous la beauté de cette rime, l'émistiche régulier & la cadence de tout ce vers, n'auroit-il pas pitié de l'Admirateur ? Le bon Comédien même en ces occasions déguise, tant qu'il peut, la rime & la mesure, pour en paroître plus vrai ; & nous lui applaudissons de nous dérober l'art même, dont cependant on fait tant de cas,

Regulus eut un grand ſuccès. Tout le monde pleuroit à la ſcéne des adieux de Régulus à ſon fils. Croit-on que Pradon ne dût ce grand effet qu'à l'enchantement de ſes vers ? Et niera-t'on que la proſe de Racine n'en eût remplacé avantageuſement tout le charme ?

Quoi ! de l'Ode dont Polimnie
A ſes amans nota les airs,
Il veut abjurer l'harmónie
Qu'elle doit au charme des vers !
&c.

Je n'ai point abjuré l'harmonie de l'Ode ; j'ai prétendu ſeulement qu'on en pouvoit faire en proſe. L'eſſai que j'en ai fait, en traitant cette matiére même, a paru, j'oſe le dire, ingénieux & raiſonnable à tous mes confreres, lorſque je le lus à une ſéance publique de l'Académie.

Je ſuis d'avis cependant que de tous les ouvrages, c'eſt l'Ode qui la derniere doit abandonner la verſification : l'Auteur y fait une profeſſion expreſſe d'audace & d'énergie ; il prend, pour ainſi dire, ſon vol au milieu des airs ; & dans ſon deſſein, une eſpéce de langage à part ne lui ſied pas mal. De plus l'arrangement artificieux des rimes, les repos ménagés également dans chaque ſtrophe forment un air plus varié, plus harmonieux que nos vers alexandrins,

& cet air ne se répete ordinairement que dix ou douze fois : l'agrément de la symétrie peut bien se soutenir jusques-là.

Il ne faut donc pas confondre l'Ode avec les Poëmes étendus où le Poëte ne parle pas en son nom, mais pour des personnages qu'il entreprend de rendre au naturel. Si je ne fais plus d'Odes, ce n'est pas, si je ne me flatte, que les idées hardies me manquent encore : mais je sens que je n'aurois plus la patience de l'arrangement qui, après le génie, est le plus grand talent que l'Ode exige ; car (qui le croiroit) l'Ode qui feint l'entousiasme est précisément l'ouvrage qui y résiste le plus. L'entousiasme suppose l'abondance, la chaleur des idées & la rapidité de l'expression, puisque l'inspiration n'a pas besoin de recherche ; au lieu que la gêne de l'Ode réduit le Poëte à manier & remanier sa pensée de cent façons différentes, pour l'accorder heureusement à la cadence réglée qu'il se prescrit.

L'Ode de M. Despreaux sur la prise de Namur est apparemment le travail de quelques mois. L'Académie Françoise donne un long terme aux Auteurs, en proposant son prix de Poësie : or, j'en atteste ceux qui l'ont remporté ; quelle patience leur a-t'il fallu ? Avec quel travail ont-ils attrappé cet air d'entousiasme qui peut bien échauffer

le Lecteur, mais qui n'eſt en eux que le fruit tardif d'une recherche opiniâtre & très-ſouvent ſtérile, en comparaiſon des momens heureux ? Qu'eſt-ce en effet que cent vers qu'il a fallu changer, refondre & repolir tant de fois ? On voit le Poëte tout élevé ; mais on ne voit pas d'où il eſt parti, ni avec quelle lenteur & par quelles machines il s'eſt guindé ſi haut.

Qu'on liſe au Temple de mémoire
Les noms conſacrés à la gloire ;
Calliope les a tracés :
Tous ceux que ſon burin aimable
N'a pas gravés d'un trait durable,
Sont peu lûs ou ſont effacés.

Ne diroit-on pas à ce diſcours que les vers ſont pour les hommes l'unique ſceau de l'immortalité, & qu'il ne peut y avoir de Héros célébres que ſous le bon plaiſir des Poëtes ? La fauſſeté ſied ſi bien dans les vers, qu'on eſt d'abord ébloui de l'éclat de cette penſée ; mais un moment d'attention fait diſparoître le phantôme, & l'on eſt tout honteux d'avoir cru voir quelque choſe.

Il a manqué des Poëtes à Cirus & à Alexandre ; leurs noms en ſont-ils moins célébres ? Ne ſe paſſent-ils pas à merveille du burin de Calliope ? Et ſi je voulois citer tous les grands noms qui n'ont auprès de la

postérité d'autre recommandation que la prose, ne faudroit-il pas dépouiller presque toute l'Histoire ? L'équivoque vient de ce qu'on a dit souvent que les Muses seules pouvoient éterniser la mémoire des hommes : mais on ne songe pas qu'entre ces Muses on compte l'Eloquence & l'Histoire. De simples annales, si elles contenoient des efforts héroïques de vertu, suffiroient pour en perpétuer le souvenir. Que l'on perde Horace & Virgile, en connoîtra-t'on moins cette foule de grands personnages que Rome a produits ? En lira-t'on moins Plutarque, Titelive & les Commentaires de César ? J'admire la fierté lyrique ; il nous semble à nous autres Poëtes que les Héros ont un besoin indispensable de notre protection ; que c'est à nous de régler leur rang dans l'avenir, & qu'après quelques années d'une courte vie, ils seroient perdus pour l'univers, si nous ne nous en mêlions. Notre folie seroit impardonnable, si nous ne savions qu'il y a des gens assez fous pour nous en croire, & pour tourner notre orgueil même en mérite. Un peu plus de modestie, & reconnoissons de bonne foi notre *inutilité*. Que les hommes songent seulement à faire des actions dignes de mémoire. Quand tous les versificateurs s'accorderoient à n'en point parler, il y aura toujours des témoins pour

les écrire & des monumens pour les honorer. L'admiration n'attendra pas pour eux le langage des vers ; mais les vers s'embelliront dans la ſuite d'une admiration établie ſans leur ſecours. En un mot, les grands hommes n'ont pas beſoin des Poëtes ; ce ſont bien plûtôt les Poëtes qui ont beſoin des grands hommes.

> Dans Rome, bravant la nature,
> Octave inſenſible & parjure,
> La remplit de ſang & d'horreurs :
> Eh ! qui ne ſait qu'à l'harmonie
> Du divin chantre d'Auſonie,
> Il ne put refuſer des pleurs ?

C'eſt une grande ſource de ſophiſmes & de mépriſes que le deſſein formé de louer quelqu'un ou quelque choſe, à quelque prix que ce puiſſe être. On ne ſe tient plus comptable à la vérité, mais ſeulement à l'honneur de ce qu'on célébre : delà les hyperboles & les vains raiſonnemens ; de-là l'effort à faire valoir les moindres avantages de ſon ſujet au-delà de ce qu'ils valent, & le ſoin d'éluder ce qui, pour en donner une idée juſte, ne la donneroit pas aſſez éclatante. C'eſt ainſi que chacun, en défendant ſon opinion particuliére, tombe dans les défauts ordinaires du Panégyrique : on la vante & on ne la prouve pas.

On cite ici, par exemple, en faveur des vers, les larmes que ceux de Virgile firent répandre à Auguste sur la mort de Marcellus, & on défie l'Eloquence de produire de sa façon un pareil miracle. Premierement, l'Histoire ne dit point, ce me semble, qu'au récit de Virgile, Auguste ait pleuré la mort de Marcellus, ce qui ne seroit pourtant pas surprenant, puisque Marcellus étoit son neveu & son héritier naturel : elle dit seulement qu'Octavie sa mere en fut sensiblement touchée : mais cela vaut-il la peine d'en faire honneur aux vers ? Et où en est-on réduit de donner sur le pied de prodige l'attendrissement d'une mere, au récit de la mort de son fils ? Combien de faits l'Eloquence opposeroit-elle à ce prétendu miracle ?

César entre au Sénat, déterminé à condamner Ligarius : il tient à la main les mémoires qui doivent entraîner sa perte. Ciceron parle; César oublie sa vengeance : les papiers lui tombent des mains, & il fait grace. Si Ciceron eût parlé en vers, Ligarius étoit perdu. Les vers par eux-mêmes annoncent l'art ; les passions n'y ont point un air sérieux, & on ne les y regarde que comme une imitation qui peut faire plaisir par la ressemblance, qui peut bien émouvoir à un certain point, mais non pas jusqu'à faire

agir, malgré des penchans & des résolutions contraires.

Il en est tout autrement de l'Orateur ; il présente les passions mêmes en sa personne ; & à proportion de ce qu'il paroît les sentir, il les communique aux autres. Ainsi Démosthéne triomphoit de l'indolence des Athéniens ; & malgré tout l'or de Philipe, il les arrachoit du sein des plaisirs, pour aller défendre, au péril de leur vie, leur liberté menacée. L'histoire offre partout de pareils triomphes de l'Eloquence ; mais ce seroit en abuser, que de s'en armer ici contre le petit prodige des vers de Virgile, à qui peut-être il eût suffi de nommer seulement Marcellus, pour faire pleurer sa mere.

Ami né de la symetrie,
L'homme en recherche l'agrément ;
Des merveilles de l'industrie,
Seule elle fait l'enchantement.
A notre oreille la Musique
&c.

L'homme est ami de la symétrie ; mais il l'est encore plus de la variété. Il faut donc, pour le satisfaire, lui présenter des proportions exactes, mais lui en offrir toujours de différentes. Les vers ne satisfont qu'au premier goût. La libre Eloquence satisfait à l'un & à l'autre. Les vers, surtout dans les

longs ouvrages, dégenerent en une monotonie insupportable. L'oreille en est d'abord flattée par le goût de la symétrie ; mais elle en est bien-tôt fatiguée par le défaut de variété, & il s'en faut bien que le Partisan le plus échauffé de la versification en puisse soutenir une suite aussi longue qu'il le feroit d'un ouvrage en prose.

Que penseroit-on d'un vaste Palais qui ne seroit qu'une répétition des mêmes portiques & des mêmes colonades avec les mêmes proportions ? Envain les marbres & les métaux en seroient-ils différens, les ornemens & la richesse y perdroient leur prix par l'uniformité. Je ne doute pas qu'on n'y entrât avec plaisir ; mais je ne doute pas non plus qu'on ne fût impatient d'en sortir.

Si la symétrie est d'un grand charme dans les objets qu'on embrasse d'une seule vûe, il n'en est pas de même pour les objets successifs, & il y faut alors de la diversité : or les vers ne se présentent que successivement. Eh, quel ennui de les voir défiler deux à deux, toujours avec leur même nombre de syllabes, leurs émistiches superstitieusement observés, & se répondant toujours comme une espéce d'écho !

En vérité, plus j'y pense & plus je crois que c'est l'admiration seule de la difficulté surmontée qui tourne tout cela en agrément.

Envain s'appuye-t'on, en faveur de la symétrie des vers, des mouvemens symétriques de la Musique. Les disparités sont frappantes, dès qu'on y pense, & il est étonnant qu'on n'y pense pas. La Musique flatte l'oreille par la précision de ses mouvemens, par l'intervale de ses sons & par la justesse de ses accords. Quel rapport y a-t'il de tout cela avec un certain nombre de syllabes qui n'exigent par elles-mêmes aucune infléxion différente ; car ce sont les idées seules qui en vers comme en prose demandent ces infléxions variées, selon que l'ame en est différemment affectée. L'Orateur a autant de droit que le Poëte à cette prononciation raisonnée ou pathétique qui doit attacher ou émouvoir l'Auditeur. Mais j'admets la comparaison pour un moment : elle décide absolument contre les vers. La Musique se garde bien de fatiguer l'oreille par la continuation des mêmes mouvemens ; elle passe sans cesse de l'un à l'autre. Eh, qui pourroit soutenir un Opera dont les simphonies & les chants ne seroient qu'une chaconne continue ! Voilà pourtant ce que c'est qu'un Poëme épique ou une Tragédie, en prenant nos vers alexandrins pour une Musique.

De la contrainte rigoureuse,
Où l'esprit semble resserré,
Il acquiert cette force heureuse,

Qui l'éleve au plus haut degré.
Telle dans des canaux pressée,
&c.

Les comparaisons péchent toujours par quelqu'endroit : mais on peut dire qu'en vers elles péchent par plus d'endroits & plus impunément qu'en prose. L'agrément de la rime & de la mesure, joint à la beauté de l'image, distrait l'esprit de l'attention qu'il feroit sans cela à la justesse des rapports. Il suppose aisément que les resse m blances y sont, dès que les graces s'y trouvent ; & il fait, pour ainsi dire, en cette matiére, ce raisonnement du Médecin de la Comédie : Quand Monsieur ne seroit pas malade, il faudroit qu'il le devînt, pour la beauté du raisonnement que vous venez de faire.

Telle est la comparaison du jet d'eau avec les vers.

Telle, dans des canaux pressée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'éleve dans les airs.

L'image est gracieuse & précise ; mais elle est dépourvûe de toute similitude avec l'objet auquel on la compare. Ce ne sont pas les canaux seuls qui font que l'eau s'éleve, c'est la hauteur du lieu d'où elle tombe qui fait la mesure de son élevation au sortir

des canaux qui la resserrent : or où trouvera-t'on dans les vers, plûtôt que dans la prose, cette premiere hauteur des pensées qui doit faire leur sublimité, quand elles seront exprimées ? Si les canaux étroits y faisoient quelque chose, avec quelle force les pensées jailliroient-elles des vers de trois syllabes, où on n'a encore pû dire que des riens ? Je dirai même, sans vouloir faire le savant, que les canaux entant qu'étroits, nuisent plus qu'ils ne servent, puisque les frottemens ralentissent d'autant la vîtesse de l'eau.

De plus, les canaux & l'eau qu'ils renferment sont deux choses toutes différentes : l'eau demeure cachée, tant qu'elle coule dans les canaux ; & ce n'est que quand elle en sort qu'elle s'éleve ; au lieu que dans les vers le canal & la pensée c'est la même chose, puisque les mots sont des signes qui présentent les pensées & non pas des canaux qui les cachent ; de maniere que dans le vers le plus exact la pensée demeure précisément ce qu'elle est, ou rampante ou sublime, sans rien emprunter, comme pensée, de la mesure qui la renferme.

Mais quand on voudroit bien faire grace à l'image de toutes ces différences, qu'en résulteroit-il pour la préférence des vers ? Ne puis-je pas comparer à mon tour la libre

Eloquence à un fleuve majeſtueux qui deſcendant du haut des montagnes, s'ouvre un chemin à travers les plaines, & qui ſe groſſiſſant des torrens & des ruiſſeaux qu'il trouve ſur ſa route, fertiliſe les campagnes qu'il traverſe, & devient entre les hommes le lien du commerce & de la ſociété. A qui alors du jet d'eau ou du fleuve donnera-t'on l'avantage ? Et qui oſera préferer ce badinage, ou, ſi l'on veut, cette petite merveille de l'art, à la ſage magnificence de la nature dont le fleuve donne une ſi belle idée ?

Non, le travail n'eſt point ſervile,
Quand la raiſon en eſt l'objet.
&c.

Ce ſont ici des généralités qui conviennent à la proſe comme aux vers. Ce n'eſt aſſûrément que par le travail qu'on devient un grand Orateur ou un grand Poëte. Combien en a-t'il coûté d'efforts & d'étude à Démoſthéne, pour parvenir à ſe rendre maître des eſprits ? Mais quoique le travail ſoit néceſſaire pour porter les choſes à leur perfection, & qu'il ſoit raiſonnable de s'y aſſujettir, à cauſe du fruit qu'on s'en promet, il faut bien ſe garder d'eſtimer plus les ouvrages par leurs difficultés, que par l'utilité qui en réſulte. Faire paſſer de loin des grains de millet par le trou d'une aiguille,

étoit ſans doute le fruit d'un exercice opiniâtre ; & cependant la merveille, à cauſe de ſa puérilité, ne mérita à ſon Auteur d'autre récompenſe qu'un boiſſeau de millet, pour pouvoir continuer ſon badinage. C'eſt cette eſtime folle de la difficulté qui inventa les bouts rimés & les acroſtiches. On a ſenti bien-tôt que ce n'étoit pas là l'occupation de gens raiſonnables ; & l'on s'eſt moqué de ces aſſujettiſſemens qui coûtent trop & qui ne laiſſent pas un champ libre à la raiſon.

Qu'on y prenne garde, nos vers retiennent beaucoup de ce défaut. La rime & la meſure ſont toujours des entraves pour la juſteſſe ; & le meilleur ſuccès qu'on puiſſe attendre en s'y aſſujettiſſant, c'eſt de paroître n'avoir pas été gêné. Ne vaudroit-il pas autant ne pas l'être en effet & dire auſſi bien avec moins de peine : nous reſſemblons en cela aux enfans qui aiment à courir auprès des précipices, & qui n'en attendent d'autre gloire que de ne s'être pas bleſſés ?

Voici en un mot ce qui décide. Le travail eſt louable, quand il nous met en état de dire toujours les choſes de la meilleure maniere qu'elles puiſſent être dites : il eſt condamnable au contraire, quand il nous ôte la liberté de ce choix ; & voilà ce que font la proſe & les vers. Rien n'empêche la

prose d'atteindre à la perfection, au lieu que les plus grands Poëtes ne sentent que trop combien leur art s'y refuse. C'est ce qui fait dire à M. Pelisson que les vers ne sont jamais achevés. Si l'on me dit que la prose ne l'est jamais non plus, je répons qu'alors c'est aux bornes de l'esprit humain qu'il s'en faut prendre, & non pas à l'impuissance du stile.

Car ne retranchons rien des droits de la prose. Toutes les mesures du discours sans exception, sont, pour ainsi dire, de son domaine qu'elle n'a jamais aliéné; c'est une usurpation des vers de s'en être approprié certaine mesure, & c'est une tirannie de vouloir les interdire à la prose dont elles sont empruntées.

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur,

est originairement de la prose : ce n'est que la continuité de cette mesure qui constitue les vers alexandrins; & il y a de la petitesse aux Orateurs à refuser les pensées, quand elles se présentent sous cette forme. Avant qu'il y eût des vers, s'appercevoit-on que cette mesure appartînt moins à l'Eloquence qu'aucune autre? Et puisque les vers l'ont choisie comme une des plus agréables, par quelle bisarrerie choqueroit-elle dans la prose? L'oreille, par le même ordre des

ſons, peut-elle avoir deux ſenſations oppoſécs? Auſſi ces meſures ne choquent-elles point réellement ; mais quelques gens ne laiſſent pas de les condamner, parce qu'ils ne veulent pas que l'Orateur réveille le moins du monde l'idée de Poëte, comme s'il perdoit par-là de ſa gravité.

Que conclure de tout ce que j'ai dit? N'allons pas juſqu'où une raiſon ſévere voudroit nous mener.

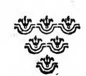
Notre habitude mérite indulgence. Encourageons les verſificateurs ; attachons la gloire à la peine qu'ils ſe donnent, pour leur en cacher la puérilité : enfin ayons des vers, puiſqu'ils ſont plaiſir à bien des gens : mais comme il y en a d'autres à qui ce plaiſir n'eſt pas ſi néceſſaire, & qui au contraire ſont bleſſés de la contrainte & de la monotonie de la verſification, laiſſons à la proſe la liberté de tous les genres, afin de multiplier les bons ouvrages & de contenter tous les goûts.

Au reſte M. de la Faye connoît au moins auſſi bien que moi la valeur des raiſons qu'il m'oppoſe ; il ſait bien qu'il ne m'allégue que les préjugés ordinaires, & que j'ai moi-même employés dans l'occaſion : mais il ſait auſſi que cela ſied bien en vers ; qu'un demi vrai y a bonne grace, pourvû que l'agrément de l'expreſſion & la vivacité des

images ſupplée ſuffiſamment à l'exactitude.

Quand on veut excuſer quelque licence dans les vers, on dit ordinairement cela eſt bon en Poëſie; c'eſt comme ſi l'on diſoit : cela n'eſt pas bon en effet, mais ſongez que ce ſont des vers; & voilà juſtement de quoi ſe plaint le Philoſophe de mauvaiſe humeur, qu'il y ait un ſtile où il ſoit permis de ne pas parler juſte.

M. de la Faye fait à merveille ſon devoir de Poëte : il lui convenoit d'être vif & gracieux; il me convenoit d'être exact, & j'aurois lieu de m'applaudir, ſi j'avois raiſonné comme il a peint, & comme il raiſonneroit lui-même, s'il le falloit. Je connois d'ailleurs ſes malices ingénieuſes : il ſe plaît, par une contradiction enjouée, à tirer des gens ce qu'ils ont de bon à dire ſur une matiere, & il a voulu voir ſi malgré l'intérêt que je puis avoir à la verſification, j'aurois le courage de la réduire à ſon juſte prix.



ODARIA

GALLICA,

ANACREONTICO STILO ELABORATA,
& latinis Versibus reddita.

Ab Em . . . Br . . . Mont.



ODARIA
GALLICA,
ANACREONTICO STILO ELABORATA
& latinis verſibus reddita.

Ab Em... Br... Mont.

Clariſſimo Viro Hudartio Mottæo.

O D E.

Non, ſi quid teneris blandus Anacreon
Luſit carminibus, ſola ſibi imputet
Audax nobilibus Græcia vatibus:
Illi noſtra negat cedere Gallia,
Attollitque pari laude tumens caput;
Ut cumque Ionii pectinis æmulus,
Vocalem increpitas pollice Barbiton,
Nam, ſeu pampinei munera liberi
Cantas, ſeu Paphio perlita nectare
Pulchris virginibus carmina dividis;
Artes ipſe ſuas, & citharam tibi
Gaudet ſponte ſenex ponere Teïus,
Quod ſi, Romuleæ dum numeris lyræ
Æternare tuos experior ſonos,

Dextro me facilis lumine respicis,
Et tecum socios ferre finis gradus,
Olim, spero equidem, tramite splendido
Rumpens Dædaleis astra volatibus
Te, Mottæ, sequar, quando humiles super
Evectus populos non imitabilem
Sublimi insequeris carmine Pindarum.
At quò, Musa, paras tendere pervicax?
Graves pone animos; alituum abstine
Regnatricem Aquilam velle sequi polo;
Cantus sueta rudi gutture stridulos
Inter littoreas perdere hirundines.



I N
ANNAM FABRAM,
TANAQUILLI FABRI FILIAM,
& Andreæ Dacerii uxorem.,

Cùm Græca Anacreontis Odaria Gallicâ interpretatione & notis illustrasset.

ODE I.

DOCTI nata patris, docto sociata marito;
Quæ scriptis æquas nomen utrumque tuis,
Teïus assumpsit frustra tua nomina vates,
Tam bene qui didicit Gallica verba loqui.

❦

Carmina qui solus tenero dictarat alumno;
Illud opus potuit fingere solus amor;
Sic mihi juratus nuper factum omne retexit.
Argue mendacem, si potes, esse Deum.

❦

Fortè suis unam questus te deesse triumphis,
Jusserat edomito vincula corde pati.
Non onerosa aliis sprevisti jussa puellis;
Victorem contrà stare parata Deum.



Non tulit indociles animos amor; arripit arcum,
  Inque tuos vibrat ſpicula mille ſinus.
Pectoris eduri nativo obtuſa rigore,
  Ante pedes hebeti cuſpide tela cadunt.

Protinùs ex illis una eſt tibi lecta ſagittis,
  Venit & ultrici certiùs acta manu.
Ille fugit; fugienti hæſit penetrabile ferrum,
  Egit & hoſtiles in tua vincla manus.

Servitii impatiens, pactâ mercede, Cupido,
  Quod mihi carius eſt, accipe, dixit, opus.
Dixit, & Ionii tibi mollia carmina vatis,
  Quem Gallum ex Teïo fecerat eſſe, dedit.

Quiſque ſolet, quod amat, factis effingere; vatem
  Molior hunc numeris æquiparare meis;
At tibi quod pariter, formoſa Daceria carmen
  Mittimus, hoc æquè non mihi ſcripſit amor.



VOTA,

ODE II.

EGo flos fieri velim novellus,
Qui molli Climenes resectus ungue,
Atque inter niveas jacens papillas
Uno nascitur, interitque sole.

Mutari zephiro velim procaci,
Qui perflat Dominam, suosque blandus
Lascivo fremitu susurrat ignes,
Quamvis aspicit, invidetque Flora.

Dii, me Dii faciant avem tenellam;
Cujus carmen amat puella tantùm,
Ut penè ipsa sui immemor pericli
Sera non timeat redire silvis!

Fiam frigidulus repentè rivus,
Qui sedans nimios caloris æstus,
Puro lambere amat latus liquore;
Accepisse sinu ratus Citheram!

Si fons ille forem, Dii, Deæque,
Ut circumsiliens tepente fluctu...;
Verùm ignosce meis benigna votis;
Esse quidquid amas velim, puella.



VANUM
BACCHI PRÆSIDIUM;
ODE III.

NUPER meæ dolebam
Faſtus graves puellæ:
Sed uſque mî negabat
Mollire Amor puellam.
Motus meis querelis
Adeſt mihi Lyæus,
Noſtriſque pollicetur
Certum malis levamen.
Ergo, ut meis fruendam
Votis daret puellam;
Quam debuiſſet ipſe
Dediſſe mî Cupido;
Diebus indè paucis
Tenellulum Citheræ
Vino domat puellum;
Illique, dum calente
Jacet ebrius Falerno,
Furatur arma Bacchus.
Dein miſſili ſagittâ,
Petit rebelle pectus
Cauſam mei doloris;

Meique causam amoris,
Manu sed acta molli
Frgit incruenta cuspis,
Innoxioque summam
Stringit cutem volatu.
Tractare novit unus
Suas amor sagittas.



SOMNIUM,

ODE IV.

QUÆ ſpectacula detinent
Senſus attonitos? Indoluit meis,
Credo, vincta malis Chloë!
Quæ vis indomitam continuò poteſt
Emolliſſe ferociam?
An ſomnus miſeris ſuetus amantibus
Falſa immittere gaudia,
Torquet me volucri ſævus imagine?
Illam num video Chloën,
Quæ deſideriis læſa fidelibus,
Semper difficilis mihi,
Semper dura, ferox, illachrymabilis...
At ſuſpiria quid ſibi
Intempeſta volunt? Cur tua triſtibus
Tument lumina fletibus?
Quæ ſecreta facis vota, diù pudor
Oppreſſit malè barbarus.
Importunam hodiè fortior audeat
Expugnare modeſtiam,
Qui divos homines unus amor domat;
Et quotquot tulimus mala,
Securis properet deterere oſculis.
Ergo nos benè mutuis

Certemus Venerem explere caloribus;
　　Jam pectus mihi... Jupiter!
Quis me suscitat? Ah! Ferreus, es nimis,
　　Duro & marmore durior,
Qui tam grata potes rumpere somnia.



VITÆ USUS.

ODE V.

BIBAMUS. Ætas præcipites agit
Feſtina curſus : hanc ſpatiis Deus
Incluſit arctis. Nos fugacis
Damna hilares reparemus ævi.

✕

Quæ nunc citato carpit iter gradu,
Claudet perennis fortè diem ſopor.
Cras fortè nos traducet atrâ
Nocte Charon : quod adeſt, avaro

✕

Uſu occupemus. Poſtera quodlibet
Fortuna volvat : juverit invidas
Parcas fefelliſſe, & ſeveris
Particulam hanc rapuiſſe fatis.

✕

Ergo potenti nunc decet uvida
Explere vino corda. Quid intereſt
Prudens, an inſanus voceris,
Certa modò ſubeat voluptas?



AMOR
A SOMNO EXCITATUS,
ODE VI.

DUM nuper nemorum colles ingreſſus opacos,
    Errabam incerto per loca ſola gradu,
Fortè puer patulâ ſomnos carpebat in umbrâ.
    Heu! puer ille fuit perfidioſus Amor.

⁂

Acceſſi; ſed, dum formæ mirabar honores,
    Debueram infidum prætimuiſſe decus.
Omnia perjuræ ſimilis fuit ille puellæ,
    Quam delere meo pectore certus eram.

⁂

Ore puer roſeo, roſeo fuit ore puella;
    Ardebat vultu par in utroque nitor.
Ingemui, imprudens. Gemitum perſenſit amantis...
    Evigilat ſonitu quolibet ille puer.

⁂

Continuò volucres hoſtiliter explicat alas,
    Lunatoque arcu ſurgit in arma Deus.
Tunc mihi de telis immitibus eligit unum,
    Et jacit, & fixo corde ſuperbus abit.

⁂

I nunc, atque tuæ ſupplex ad genua puellæ.
  Rursùs, ait, tenero ſaucius igne gemas.
Illa tuum æterno pectus torquebit amore,
  Rupiſti ſomnos qui, maleſane, meos.



NEÆRÆ IMAGO,

ODE VII.

MOLLEM animam solers telis inducere pictor,
Exere Parrhasiâ quidquid in arte vales.
Æquore in exiguo referat depicta tabella,
Quod visum in toto pulchrius orbe mihi est.

Vota-ne præsumis nondum mea? Pinge Neæram:
Non tamen hanc formâ qualibet esse velim.
Elige momentum felix, talemque repone,
Qualis erat cùm me subdidit illa sibi.

Fortè choros agitans cultu fulgebat Ibero:
Celabat nitidas invida larva genas.
Detraxit larvam, trifidoque citatiùs igne
Hæserunt cordi vulnera mille meo.

Imbue formosis ridentia lumina flammis:
Improbus undè mihi spicula torsit Amor;
Vulneribusque jugum servile recentibus addens,
Æterna imposuit vincla repentè mihi.

Candenti niveam frontem mentire Elephanto,
Quâ voluit ſedem candor habere ſuam:
Cujus & egregio Cypris ſe jactet honore,
Si modò, quo fulget, poſſit abeſſe pudor.

❦

Virgineas imitare genas, quæ lactea vincunt
Lilia, puniceas exſuperantque roſas:
Rubra ſuus notet ora color, quibus inſidet hoſpes,
Cum teneroque decens ludit amore jocus.

❦

Colla ſinumque... ſed hîc cæptis abſiſte ſuperbis.
Ars tua ſemper erit, quàm decet eſſe, minor:
Quamlibet eximios tibi diluat illa colores,
Æquabit nullus colla ſinumque nitor.

❦

Ergo peniculum pictoriaque arma remitte.
Mortales ſuperat pulchra Neæra manus.
Scilicet una mihi dominam benè reddit imago,
Quam Deus in noſtro pectore ſculpſit Amor.



AMORIS PROMISSIO,

ODE VIII.

HERI novum canebam
Lyrâ ſonante carmen :
Statim adſuit Cupido ;
Meos enim Cupido
Audit probatque cantus.
At tu mihi vel unum
Concede carmen , inquit ,
Molle , elegans , venuſtum ;
Ego tibi viciſſim ,
Pro munere hoc , rependam
Binum oſculum Cytheræ ,
Quale haud popoſcit unquam ,
Aut Lesbiam Catullus ,
Aut Albius Neæram ,
Quamvis & hunc & illum ,
Et hæc & illa quondam
Tot oſculis bearunt.
Hæc mî Cupido dixit.
Ego ſtatim puello
Non hæc precamur , inquam ;

Tu noſtra vota noſti,
Et quæ quibus puella
Me vulneret ſagittis.
Si Phillydis ſeveræ
Spoponderis vel unam
Mihi oſculationem,
Duas tibi repentè
Numerabo cantilenas,
Quibus nec ipſe Phœbus
Canat venuſtiores.
Simul tener Cupido
Juravit hoc daturum
Mihi præmium canendi;
Simulque noſtra cœpis
Lyrâ molliùs ſonare.
Tu verò, dura Philli,
Fidem ne liberabis,
Quâ ſe mihi obligavit,
Veneris, puer Cupido?



BACCHI POTESTAS;

ODE IX.

O Lenææ Pater! cuncta mihi perniciem parant.
Solus tu gravibus ferre vales auxilium malis.
Suffendus mihi nunc & Bavius carmine prænitent,
Hærentemque meo deripiunt vertice lauream.



Importuna mihi est innumeris vita molestiis:
Pactam Nisa Notis mobilior deseruit fidem.
Quas fortuna mihi difficili parca dedit manu,
Injustis avidus raptor opes litibus occupat.



Cui me certus amor de teneris junxerat unguibus,
Idem nunc miseras aure preces excipere abnuit.
In me sæva ruens pestifero dente calumnia
Quod vitæ relinquum est, tabificis morsibus inficit.



Plenos mî calices, Bacche, hilari porrige Maſſico;
Quid ceſſas? Iterùm funde. Benè eſt. Me recreat latex.
Ut mî cumque ſinus vitigeno nectare perpluis,
Hoc plures animo ſenſum abigis ſollicitudines.

Ergo rursùm alacri vinâ manu largiùs ingere:
Cerno pampineis lætitiam innare liquoribus.
Hauſtus adde alios hauſtibus; ô dulcia pocula!
Felix ebrietas! invideant jam mihi Cælites!



AMORIS ET POETÆ
DIALOGUS.
ODE X.

AMARE tædet ultrà.
Vale, vale, Cupido;
Tua jam relinquo caſtra.
Satis tibi meum cor,
Inter pericla mille,
Et mille acerbitates
Huc uſque militavit;
Nunc turbulenta dulci
Mutat quiete bella.

A. Quæ te mihi, Catulle,
Querela fecit hoſtem?
Niveos tibi lacertos
Sinu procax tepentè
Formoſa pandit Iris.
P. At ſœpè mî obligatam
Iris fidem fefellit.
Amare tædet ultrà.
Vale, vale, Cupido.

A. Centum procis petita,
Centum procis ſevera,
Suum tibi rigorem
Ponit tenella Daphne.
P. Omnes venuſta Daphne
Vincit decore Nimphas,
Sed eſt venuſta tantùm.
Amare tædet ultrà.
Vale, vale, Cupido.

❦

A. Duram potes vel uno
Gemitu movere Dircen.
P. Si florido puella
Vernaret ore Dirce,
Uni velim placere;
Sed primulus virentis
Flos excidit juventæ.
Amare tædet ultrà.
Vale, vale, Cupido.

❦

A. Sin fretus arte noſtrâ
Formoſulam puellam,
Illam tibi rebellem
Speres domare Floram...
Tua quis novus, Catulle,
Rubor occupavit ora?
Iterumne, mî, repones.
Amare tædet ultrà.
Vale, vale, Cupido.

❦

P. Imò, Deus, beatos
Qui ſoſpitas calores,
Hanc mille mî dicatam
Properes ligare vinclis,
Quæ nulla ſolvat ætas.
At quælibet puella
Quæ Flora non ſit, illam
Amare tædet ultrà.
Vale, vale, Cupido.



AMORUM LUSTRATIO;
ODE XI.

QUot mihi sunt visæ, tot dicor amare puellas;
Objicis hoc semper, flava Melissa, mihi.
Ergo meos nuper lustravi exactor amores,
Institui causæ judiciumque meæ.

Hic, spatio emenso, vix languida membra trahebat;
Pone humeros telis orba pharetra fuit:
Pendebant arcus & erat sine lumine tæda;
Et tremulum urgebat curva senecta caput.

Ille unâ corpus librabat debilis alâ,
Remigio quassam destituente ratem:
Scilicet illecebris formosæ expletus amicæ,
Lumina jam somno victaque membra dabat.

Ille fremens, casuque animum concussus acerbo
Frangebat rabidâ tela facemque manu.
Sæpiùs & madidos vitrâ siccabat ocellos;
His lacrymis causam perfida Lisa dabat.

Alter adoratæ offensus levitate puellæ,
  Ibat, adhuc tenero torridus igne jecur;
Obsequioque aliam sibi devincturus amicam,
  Quærebat celeri præpes abire fugâ.

❦

Continuò ante oculos varium stetit agmen amo-
  rum,
  Quos fuerit versu dinumerare labor:
Agmine de toto vix est mihi cognitus unus,
  Æra diù meritus, me duce, nullus erat...

❦

Venit & alter Amor, qui formæ insignis honorem
  Fratribus est visus præripuisse suis.
Hic molles oculos adversâ in imagine fixit,
  Quâ spirant vultus, flava Melissa, tui.

❦

Illius aspectu volucrum leve vulgus Amorum
  Ex oculis pennâ præcipitante fugit.
Jam nullus posthàc nostro sibi pectore sedem
  Ambiat. Hic nobis sufficit unus Amor.

INFIDUM PROPOSITUM,

ODE XII.

ERgò mihi tenellos
Movebis usque cantus,
Amor tuoque nullam
Vati dabis quietem?
Sine paululùm tumenti
Grave reddat ore carmen.
Juvat, juvat labores
Celebrare Martiales,
Quò nos rapit cruentæ
Ardens cupido laudis,
Victoriæ sonoros
Juvat sacrasse versus,
Ovantis & Gradivi
Caput ambiisse lauro.
Ades, Deus tremende,
Cui sæva bella parent;
Hastam gravem corusca,
Cæsosque per manipIos
Age spumeos jugales.
Stricto minax flagello
Bellona te sequatur:

Sed hanc relinque Divam,
Quam Gratiæ retectis
Lascivulæ papillis,
Quam fervidus tremendo
Stipat puellus arcu.
Quamquàm illa te moratur;
Neveisque ſtringit ulnis;
Aude parùm decoro
Collum expedire nexu.
At verba jacto fruſtrà,
Dùm Cypridis tepente
Sinu implicatus hæres,
Deæque non rebelli
Rapis oſcula, oſcula illa,
Quæ delicatiores
Vincant beatitates;
Et quò magis cupito
Licet frui triumpho,
Hoc te magis cupito
Juvat frui triumpho.
Tunc ſe libidinoſis
Utrinque corda mille
Suſpiriis maritant.
Nimis, ô nimis beati,
Quos expetenda Divis
Inebriat voluptas!
Si tu meis benignus
Quondam, Cupido, flammis
Mollire mî feroces

Animos

Animos velis Megillæ
Has inter invidendæ
Sortis ſuavitates
Incederem ſupremo,
Penè æmulus Tonanti.
Quò me ſed egit error?
Quam nunc viam ſequutus
Ad arma me referrem?
Solùm trucis volebam
Cantare bella Martis,
Unumque canto Amorem.



AD SERENISSIMUM BURGUNDIÆ DUCEM.

ODE.

MENTEM fatidicam gerens,
Vati prome novum Calliope Melos •
Tritis callibus Orphei,
Vivens ingredior pallida Tartara :
Monstra, Diva, Viam ! sonos
Ad dulces citharæ, non penetrabilem
Pervadam incolumis domum,
Et rursus stygium pandet iter lyra.
Tum captus modulamine,
Umbris cum levibus Cerberus, invium
Expugnari Erebum sinet.

✕

Tango Tartarei littora gurgitis :
Vectorem intueor senem,
Heus! ferrugineam flecte, Caron, ratem ;
Nec mitiscere nescius,
Pro naulo, modulos accipe barbiti :
Actum est : cantibus applicans
Aures, sponte trabem portitor admovet ;

Quanquam ex oppositâ ferox
Alecto fluvii margine persurit.
Jam remis lacus æstuat,
Furvi jamque Jovis limina contigi.

✕

Mutis hîc populis præêst
Regnator tetricus, proxima conjugi;
Matris deliciæ breves,
Nunc desiderium, Persephone assidet.
Regis jussa satellites
(Detestata cohors) expediunt, Fames;
Desperatio livida,
Bellum mortiferum, mentis inops Furor,
Densis Tænara civibus
Hæ pestes cumulant, solicitæ ducis
Torvi quærere gratiam.

✕

Passis aspicio Tartara postibus.
Qui planctus loca personant!
Pœnas mille aperit carnifices rogus.
Hic tortus volucri rotâ
Ixion, memoris luditibum Jovis,
Flammæ perfidiam luit.
Hîc præbet Tytius pectora Vulturi
Æternas avido dapes.

✕

Fundunt inde cavis flumina doliis
Ægypti rabidæ nurus,
Quæ tinxêre manus sanguine conjugum;

Ob vanos Danai metus.
Saxum parte aliâ, per juga lubrica
Attollit revolubile
Nequicquam Æolides, non ſine anhelitu;
Illic improba Tantali
Undis aſſiduè deſeritur ſitis
Irritata fugacibus.

⁂

Pœnarum facies lumina detinet;
Quamvis incutiat metum.
Aſt urgere gradum me jubet Æacus
Obſcuræ ſocius viæ.
Haud incognita ſpectacula præteri,
Huc huc verte oculos, ait,
Scena inter tenebras utilior patet.
Subterranea carceris
Spectans antra, time, debita quæ manent
Vates ſupplicia improbos!

⁂

Pœnas primo aditu territus horreo
Vatum, qui ſatyræ reas
Olim reddiderant Aonidas, libris
In lucem vetitam datis.
Agmen fronte minax Archilochus præit,
Nervos dira phalanx rapit,
Aptavit propriâ quos Nemeſis manu;
Olli non habiles vibrant
Semper tela novo felle madentia,
Inſani! In capitis grave

Vibrantum exitium mox redeuntia.

⚔

Vinclorum ſtrepitum audio.
Centum hîc turba nocens compedibus gemit
Quæ turpe immerito ſcelus
Illevit minio, & fecit amabile.
En lenociniis cohors
Pravis docta animos ludere Principium,
Loris, blandiloquum genus,
Tundens Tiſiphone, crimina vindicat
Queis recti indiderant notam.

⚔

Plebs lauru immeritâ vile nitens caput
Occurrit plagiaria.
Sacri infame, viros, opprobium jugi;
Et ſervum excruciat pecus
Dignis ſuppliciis ars ſua carnifex.
Hos, poſt fata etiam, impotens
Scribendi rabies carminis incitat,
Quod Lethe citò deleat,
Quod Cenſura obeli figat acumine.

⚔

Agnoſco trepidantium
Vatum concilia, & degeneres metus.
Ollis invida mens fuit
Palmarum omne genus præripere æmulis;
Nunc curis dolor anxios
Urit perpetuis, dum quoque ſomnia
Sertis implicitum novis

Rivalem objiciunt. Ad sonitum meæ
Pallent invidiâ lyræ,
Argutæque fides pectora lancinant.

✕

Sed me tecta Nocentium,
Longumque Eumenidum detinuit specus.
Jussus verto gradum, pias
Quà sedes placido gurgite prænatat
Fœlix Elisii latex.
Ignorata mihi sydera fulgurant,
Et Floræ per agros novæ
Colludens Zephirus casta dat oscula.
Vidi ut pacificas domos;
Cocyti gelidum pectus imagine
Primos deposuit metus.
Hinc & livor abest, & timor inquies
Ne duro Lachesis secet
Immatura iterum stamina forfice.
Optatis placidè fruens,
Frontem quisque aperit lætitiæ indicem.
Hinc absunt querimoniæ,
Insomnis metus, & vota furentia.

✕

Hæc soli peragrant juga,
Qui desiderium flebile Principes
Liquerunt populis, sui:
Qui victis aliis, se quoque, nobili
Vicerunt tolerantiâ:
Qui leges sceleri, frænaque litibus

Aſtreâ dare præſide,
Qui faſtu in medio ſubdere comites
Norunt corda clientium:
Exemplo erudiens progeniem Pater;
Et caſta Uxor, & obſequens;
Et Natus patriis dignus amoribus,
Vateſque haud veriti palam
Virtutem egregiis tollere honoribus.

✕

Ditis janua clauditur,
Vaneſcitque oculis Orcus: ut avolat
Portâ ſomnium eburneâ.
In queis, fila lyræ pollice tinnula
Aptaram, tetigi loca!
Vos, ô Terrigenæ, vox mea concitat
Ut felicia vallibus
Sit fas Eliſiis ducere ſæcula,
Culpæ vincula rumpite!
Servans officii pectus, & innocens;
Dum caſtos agitat dies,
Jam tunc Eliſii gaudia præcipit.

✕

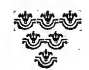
Auris at popularibus
Captare indecorem parcite gloriam.
Virtus ſit pretium ſibi.
Fuco quid ſpecies proderit illita?
Mores innocuos manet
Duntaxat viridans Elyſii nemus.
Quæſitor ſcelerum ſagax

Minos, sæpè Deos, ludicra Numina,
    Plectit, stulta polo licet
Illos rettulerit plebis Opinio.

X

    Horres cœca pericula,
Delphini soboles, te positum gradu
    Dum circumspicis arduo.
Hæredem solii Gallica proximè
    Te spectant diademata,
Et prudens animos nil tumidos geris;
    Quamvis imperio pares.
Musæ dona favens excipe supplicis:
    Vivis illa coloribus
Virtutem studuit pingere, quam colis,
    Præceptrix sapientiæ.
Quod si nostra bonus carmina respicis
    Virtutem modulantia;
A virtute venit carminibus favor.

THOM. MARIA DES ANTONS,
Societatis JESU.



AD CLARISSIMUM VIRUM

BERNARDUM

FONTANELLUM

ÆMULATIO.

ODE.

SERVIRE tædet : cedite, cedite;
Antiqua longis ſæcula honoribus
Jactata; nunc doctos Maronum
Vincere Mœonidumque cantus
Impellit ardor. Non Clymeneïa
Terrere proles, aut temerarius
Junonis Ixion amator
Præcipiti valeant ruinâ.
Vulgus profanum ſpernere callidus
Me tollam in auras, nec gelidus ſtupor
Prudenter audacem, jugumque
Ferre diu indocilem tenebit.

❀

Quôt Roma ſummos, Græcia quot tulit
Fœcunda vates! Hi Sophiæ abditos
Cæpêre divinoſque Veri
Carminibus reſerare fontes.

At clarus Auroram insequitur dies
Palmæ cupido nobilis excitet
Adhuc recentes, nosque limo
Fas simili meminisse cretos.

❀

Nam thura fictis, unde meum genus,
Offerre Divis quis furor imperat;
Aut error? In me artus eosdem
Mens eadem regit atque virtus.
An parca nobis, quod dedit his, negat
Natura! Nostris prodiga patribus
Mater novercalemne sumpsit
In miseros animum nepotes?

❀

Injuriosis lædimus optimam
Probris parentem, quæ tacitos sinus
Nobis revelavit, suosque
Explicuit sine nube vultus.
Olim in latenti corpore spiritus
Ignarus hospes vixit, & artium
Erravit incertus, diúque
Fraudibus implicitus dolosis.
Sed jam recurrens non dubio intimos
Sanguis canales ordine permeat:
Jam molis arcanæ recessus
Mille modis patuere miris.

❀

Fortuna dum nos impavidos rapit,
Dum Marte læto sub juga mittimus

Gentes triumphatas, quot alto
Addidimus nova vincla Nereo!
Orbis remoti littus ad ultimum,
Per ſaxa nautas duxit amans poli
Magnes; & auſis terruerunt
Sole alio populos calentes.

❦

Cœlo, ſecundis ſubſidiis, iter
Tentare gaudens æthera tranſvolat
Mortalis, aſtrorumque curſus
Luminibus videt irretortis.
Vitro fideli mens vaga lucidas
Metitur arces, ægraque ſidera
Deducit in terra olympo;
Theſſalicis melior ſuſurris.

❦

Ergóne vatum flexanimam juvat
Ceſſiſſe laudem ſponte prioribus,
Et ferre victores triumphum
Opprobio patimur minorum?
Non ſic: inanis nec prohibet pudor.
Certare pulchrum eſt: multus adhuc lepos
Reſtat; miniſtrabunt & ipſi,
Queis meliùs ſuperentur, arma.

❦

Aurum profundis è penetralibus
Fodère, noſtræ quod poliant manus;
Spinaſque vulſerunt relictis
Floribus. Aſſiduus magiſtris

Calcata primùm discipulus sequor
Vestigia : horum me vitia admonent
Dotesque, dormitansque cogit
Mæonius vigilare cycnus.

At vos, inertes quos malè decipit;
Quos & volentes præcipitat favor;
Frustra laboretis venenum
Spargere, Pieridumque doctos
In me malignis seditionibus
Movere alumnos. Non ego Zoilus
Vatemque dictatosque Musis
Aggredior lacerare versus.
Cantata Flacco prælia barbitos
Pindi sub altis ingeminans jugis;
Hortatur antiquis sedentes
Frontibus eripuisse lauros.

Hos tollis ignes? Funditus ars perit.
Ardor Poëtas æmulus & Duces
Formare novit : quique sacris
Fontibus, aut Heliconis oris
Longè, impotentem me fatear libens;
Æstu superbo nunc feror ebrius.
Me me Malherbæo secundum
Perpetuis vehet aura pennis.

Tu, nuda fuco quem Ratio regit,
Inflare dulces seu calamos juvat,

Seu verba, FONTANELLE, mutis
Manibus ingeniosus addis,
Dum dente vulgus non petit invido,
Adsis benignus. Qui veneres novas
Gallis iniquus jam requirit,
Ille tuos adeat libellos.

ROBERTUS RAULD,
Societatis Jesu.



AD ILLUSTRISSIMUM ABBATEM BIGNONIUM.

ODE.

QUIS mentem attonitam rapit!
Hunc ſimplex facili fronte Modeſtia
Fulcit, fida comes viæ:
Pallas dat ſociam ſe lateri, virûm
Cuſtos Mercurialium:
Viſu palluit, & præcipites gradus
Ignorantia rettulit:
Illum pone ſubit torva Scientia,
Quam multa inſequitur charis
Mirum! Non ſolitis tincta leporibus.
Nil jam ludimur, his patet
Signis BIGNONIUS, natus amabiles
Muſis jungere Gratias.

Tu fac grandiloquum: tu temerarios
In cantus animum rege.
Te ductore, tuis culta laboribus
Parnaſſi peragro juga.
Hic Regina præeſt quæ Dea machinis

Quot miracula parturit!
Quot naturæ obices dædala proruit!
Huic Juno, & Thetis impotens,
Vulcanique furor paret, & Æoli.

❦

Sellatis laquearibus
Scrutatrix oculos applicat Uranis,
Miraturque vias poli,
Et lustrat vaga vestigia siderum.
Quæ solis jubari, obice
Quondam interposito lucem adimet dies,
Quæ momenta renuntiat;
Astrorumque situs servat, & ordinem,
Æternasque vices canit.
Convexas Superûm, parte aliâ, domos
Describit radio levi,
Imensique soli jugera circino
Metitur Geometria.
Hæc præferre facem docta Sororibus
Gressus ancipites regit.
Hâc lucente, nitet splendida veritas;
Fallax cedit Opinio.

❦

Germanâ melior, certiùs Algebra
Veri tentat iter novum,
Et signat, magicis usa notis, viam;
Quæ raro teritur pede,
Quantumvis meritâ laude superbiat.
Nequicquam in latebris amat

Vulgares oculos fallere veritas;
Illam prosequitur sagax,
Et prensam nebulis nudat inanibus
Invitamque licet, suis.
Responsis adigit prodere se Deam.

❦

Curas in tenui magis
Impendit studio, non minus utiles;
Subtili Dea forfice
Quæ fibras reserat corporis intimas;
Hic mens hospes ubi exulat,
Et vincta innumeris compedibus gemit.
Radens multiplicem alveum
Mæandri variis flexibus invii
Quà rimatur iter, sequar.
Ignorare domum quam colis, ingens
Turpe est indicium levis.

❦

Proh! Quanta invalidis artubus incubant
Dirarum agmina Febrium!
Quæ præbebit opem planta salubribus
Succis, vi medicâ efficax!
Obtutu assiduo scire potentiam
Herbarum satagit Dea,
Quas docto in calathis pollice colligit;
Ægrorum miserans vices
Fœcundam illa supremi Artificis manum;
Mirata in minimis, colit.

❦

Olli diva soror suppetias venit,
Quæ fornace cucurbitas
Urit suppositâ & vix penetrabilem
Naturæ ingreditur sinum.
Pervadens penitùs, primâ in origine
Veram, Fossilium indolem,
Spirantum genus, & principia abdita
Perquirit vegetantium:
Miscetque arbitrio & semina separat.

❦

Phœbææ date Virgines
Certam fatidicis carminibus fidem!
Vestris nam studiis, nova
Lux orbi veniet, splendor & artibus!
Per vos lenta terit Charon
Ad ripas stigii fluminis otia!
Sistunt præcipites fugam
Anni, fila secat partiùs Atropos,
Et majus super est colû
Pensum lanificâ, quod, Lachesis trahat.



AD CLAR. DOM.

H. DE LA MOTTE.

Post tot sæcla, refers doctas interpres Athenas,
Et Latiam Euterpen Gallica verba doces.
Alta canis ? Sonat immenso tibi Pindarus ore :
Mollia dat faciles Teïa Musa modos.
Per te Nostratem miratur Gallia Flaccum ;
Cui, non inferior, diceris ire comes.
Credo equidem, ipse tibi cytharam donavit habendam :
Invidiâ major tu mihi trade tuam.
Te puras Flacci veneres, modulosque secutum ;
Ipse sequar, posthac tu mihi Flaccus eris.

THOM. MARIA DES ANTONS,
Societatis Jesu.



PRUDENTIA LUDOVICI MAGNI UTRÂQUE FORTUNÂ MAJOR.

ODE.

O Pura fuci castaque Veritas,
Et sola gratis docta coloribus
Vestire laudes, nunc te olympo
Musa vocat: Lodoicus aure
Vates iniquâ, te sine, respuit.
Dic quos severus non fugiat pudor
Audire cantus, nec recuset
Blanditiis inimica virtus.

Jam prima Regnum, finibus additis,
Extendit ætas; ultor & hostium,
Vindex amicorum, timendus
Per populos juvenis ruebat.
Hinc monstra multo vulnere saucia
Damnavit umbris; moxque resurgere
Artes, triumphatisque jussit
Fluctibus imperitare classes.
At non imago splendidior viros

Prudente nixos judicio movet ;
Larvaque ſecretos remotâ
Inſpiciunt animi receſſus.

Noſtros inanis dum ſpecies rapit
Senſus, tropæis inclyta Gallicis
Celata virtus LUDOVICI,
Et propriæ latuêre dotes.
Sic quemque juſto pondere neſcia
Librare, fortis mens ſequitur vices,
Figitque leges, aut refigit
Arbitrio levioris auræ.
Exempla ſeris magna nepotibus
Deprælиantes, nobile par, Duces
Arbella, inundanteſque campis
Sanguine Romuleo Philippi
Vidêre : felix ni tegeret tamen
Utrumque laurus, fons temerarium
Poſſint Alexandrum, & rebellem
Dicere Juliadem minores.

Recti tenaces, maxime Principum ;
Succeſſus anceps non animos regit,
Tuaſque virtutes amamus
Poſthabitis coluiſſe geſtis.
Verenda quamvis pompa premat latus ;
Mens frontis ignes temperat arduæ,
Te quærit in te ; nempe fatis
Altior hic, LODOICE, regnas;

Vicisti inanes invidiæ minas :
Sed colla postquàm subdita pertinax
Demisit hostis, sponte cessas
Vincere pacificator orbis.
Lauros paratas negligis, & tuos
Cursus refrenans, insolito domas
Temet triumpho, tunc carentes
Cæde, ratus meruisse palmas.

Sic cultor æqui, dum trahit impetus
Ultrà superbus, limitibus sacris
Hæres, & objectis repressa
Molibus ira gravis quiescit.
At Numen, alto pectore quod colis,
Exemplar ingens ut Lodoix palam
Totus pateret, temperare
Debuerat tibi læta duris.
Juris supremi semper amans Deus;
Priscis amicam consiliis manum
Subduxit, humanæque sortis
Te voluit meminisse... Centum
Miles triumphis fervidus ad novos
Ibat triumphos : ô dubias vices
Fortunæ aberrantis! Maligno
Deseruit pede læva Gallos.

Quandam insolenti militiæ negat
Favere : pennas jam celeres quatit;
Fugamque detestata, rursus

Quò revocas, LODOICE, tendit
Vidit piantem ritè fuum fcelus
Hifpana noftro Marte ferocior
Pubes; redonavitque fufis
Hoftibus illa redux pavorem.
Tu fumme Regum tutor & arbiter,
Quo jactat uno tot LODOIX fuas
Auctore virtutes, favorem
Perge novis cumulare donis.
Utrique per te Rex animos pares
Fato probavit : femper ades bonus;
Et rebus adverfis tuere
Impavidum, facilem fecundis.

ROBERTUS RAULD,
Societatis Jefu.

Fin du Tome premier.

